## JACQUES MANTOUX



MEMOIRES 1939-1945

0

VOLUMB TT

### TABLE DES MATIERES

VOL.	1	Ferme Beaulieu Repli Visite à Fès	• • •	9 11 35 41 50 56
VOL.	2	PROLOGUE 1:  1940-41 - Année de Lyon 1941-42 - L'X "Trial and Error" Qui a fait quoi ? La longue marche Barcelone en clandestin Madrid en Canadien Gibraltar en perplexité L'Atlantique	A-1 -A-1 -A-1 -A-1	11 43 76 80 13 29 35
VOL.	3	PROLOGUE II: Londres et Camberley en 1943	Llā	67
VOL.	4	PROLOGUE III:  Adieu l'Angleterre Alger 1944  Visite à Etienne Burnet Préparatifs Départ pour l'Italie  GUERRE:	B- B- B- B- B-	1 5 9 <b>2</b> 7 <b>3</b> 0
VOL.	5	Montée en ligne: Guerre en Italie Pause all'italiana Postface à la campagne d'Italie "Opération ANVIL" Guerre en France Lomontot Ronchamp Belfort et Paris La Rochelle Retour au front La défense de Strasbourg (vue de haut) Boofzheim Obenheim Sortie d'Alsace (Allemagne) Limburg/Lahn	G G G G G G G G G G G	24 24 36 34 49 78 37 89 36 41 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18
VOL.		Hammelburg I, II, III Dulag 5 Evacuation Evasion Retour Sans titre	G17 G22 G23 G25 G25	77 2 <b>3</b> 28 33 59

PROLOGUE

3 46 2 4 1

1 2074

A STATE OF STATE

1 23

ACTEI

- Maria Ma Maria Maria

#### 1940-1941

#### ANNEE DE LYON

Septembre 40 se passa à Poissac dans une expectative multiple. Etienne, circulant entre Vichy, Clermont-Ferrand, Lyon, interrogeait une quantité de connaissances retrouvées, à la fois pour déterminer ce qu'il pourrait faire lui-même, ce que les rêglementations dues à l'armistice allaient interdire de plus qu'au départ (exemple: transferts d'argent de Paris en zône libre, circulation entre celle-ci et la Suisse), et ce qu'on pouvait conseiller de mieux pour moi.

Je me laisseis aller, et donc convaincre facilement que je n'avais pas à chercher ailleurs qu'en un redoublement de Maths' Spéciales. Où ? Grenoble, conseillé en premier, s'avéra au complet. Restait Lyon, véritable Métropole de la zône Sud, avec des tôpes dans deux lycées différents: Lycée Ampère, Lycée du Parc (ce dernier proche du Parc de la Tête d'Or).

Pendant que ceci se décantait, je profitais de cette campagne calme et de cet entourage sécurisant. Les Allemands avaient lancé une offensive aérienne massive contre la Grande-Bretagne: bataille de jour d'abord, où étaient engagées continuellement des centaines d'avions de chasse, - bataille de nuit quand Goering vit que l'offensive de jour ne ferait pas plier les Anglais. Tout ceci ne finirait-il pas par un débarquement sur les longs rivages plats de la grande île?

Nous écoutions la BBC presque heure par heure, avec le sentiment que l'avenir de l'Europe, et le nôtre, se jouaient dans cette bataille.

C'était vrai. Ce que nous ne savions pas, c'était le sacrifice inoui d'équipages insuffisants en nombre, leur épuisement, la ruée vers le front des avions hâtivement terminés en usine, la mobilisation de tout un peuple dans le replâtrage d'une force de défense pour combattre des forces débarquées, guetter et anéantir des parachutistes infiltrés, assurer la défense passive, la lutte contre les incendies, les secours aux victimes. Et par-

dessus tout, l'héroïsme des pilotes de la R.A.F, beaucoup d'entre eux étrangers: français, belges, polonais
et tchécoslovaques. Un certain jour, la B.B.C. annonça
185 avions abattus: quelle joie! Après la guerre, on
a avoué qu'on avait donné un coup de pouce aux chiffres.
Les raids de terreur sur la population civile de Londres, Birmingham, et d'autres villes, par-dessus toutes Coventry, marquèrent un tournant dangereux entre
tous de l'escalade. Les bombardements de l'Allemagne,
effroyables de 1943 à 1945, allaient chercher leur excuse dans ceux, allemands, de 1940. L'Angleterre résista et la bataille faiblit.

"Never did so many owe so much to so few", proclama Churchill devant les Communes, hommage historique pérennisé dans le grand vitrail commémoratif installé, après la victoire, dans l'abside de Westminster Abbey.

111

Ceci n'est pas une digression. Notre sort dépendait de celui des nations libres, et pour l'heure, seule l'Angleterre soutenait notre combat à tous. "This was their finest hour", dit encore Churchill, parlant du peuple anglais tout entier.

"Honneur et Patrie! Voici la France Libre", nous répétaient de leur côté, à une heure de grande écoute, une poignée de porte-paroles du premier carré gaulliste, dont il me reste quelques noms: Pierre Bourdan, Jacques Duchêne, Maurice Schumann.

Bien sûr il fallait connaître les nouvelles de France, surtout celles affectant la vie au jour le jour; que ce soit par radio ou par la presse, cela vous faisait en même temps entrer dans cet univers-"ersatz" créé par la défaite et le changement de régime. Mélange inexpri-mable: de nouvelles utiles; de louanges du régime de Vichv, de sa pureté, etc.; de nouvelles embarrassées sur l'avenir des prisonniers de guerre, la pénurie, les coupures de circulation entre les différents tronçons du pays créés par l'occupation; de censure spontanée ou forcée sur tout ce qui pourrait déplaire aux Allemands, et ipso facto sur les mesures discriminatoirees prises dès septembre et octobre selon leurs voeux ou leurs ordres.

Ainsi, si le Français moyen savait à quelles ra-

tions il était réduit pour lui-même et les siens (six catégories au moins selon l'âge et l'activité), loubliait en revanche qu'on internait tous les réfugiés politiques des pays d'Europe Centrale, les juifs étrangers et les gitans sans distinction d'âge ou de sexe, en attendant de les livrer, sur ordre, aux Allemands; il ignorait aussi que l'Alsace et la Lorraine étaient totalement annexées, leurs rues rebaptisées, la langue française traquée, les jeunes enrôlés de force dans l'armée allemande.

Mais il n'ignorait rien des bulletins militaires allemands ou italiens; seulement, il était encore libre d'en penser ce qu'il voulait.

+++

Pour en revenir à moi, vers début octobre il était devenu clair qu'une implantation à Lyon résoudrait beaucoup de choses. I aurais bien pu y vivre seul, interne au lycée (comme mes futurs amis Serge Berman et Georges Brauer), mais la famille, dans son entier, penchait vers Lyon. Nos cousins Lehmann (Louis, sa femme Hélène et leurs filles Claire, Françoise et Marianne) (2), étaient déjà installés à Lyon quand Etienne y vint en reconnaissance. Louis, homme de bon sens et de décision, était aussi de bon conseil.

Pour papa, Lyon était proche de Genève où il paraissait possible qu'il puisse reprendre sa direction et son enseignement de l'Institut de Hautes Etudes Internationales, avec possibilité d'aller et revenir. Etienne optait pour un Doctorat ès-Sciences Economiques, réalisable en quelques mois. Les casernements où l'armée retenait Philippe étaient entre Lyon et Ambérieu: successivement Meximieux et Pont d'Ain. Et moi, je pouvais me risquer dans des épreuves éliminatoires pour l'obtention d'une place dans une des tôpes.

Un jour d'octobre, j'arrivei de Poissac par le long parcours de trains de nuit, que nous devions tous refaire plusieurs
fois par la suite: des heures d'insomnie et de demi-sommeil
dans des trains rares et bondés; selon les cas assis, parfois
sur son bagage et dans le œuloir, bousculé par les passants;
parfois debout, et jusque dans les toilettes... Parmi les multiples arrêts aux gares de correspondance, les noms de St Sul(1) Les mesures d'internement remontaient à 1333

(1) Les mesores d'internement remontaient à 1339 (1) Hélène cousine germaine de maman; Claire future épouse Vézin; Françoise future épouse Herry; Marianne future épose Debouzy. pice Laurière et St Germain des Fossés prenaient des allures de martyrs. Peut-être avaient-ils péri sur la ligne ?

Etienne m'attendait à Perrache et nous avons commencá par lire "Complet" sur toutes les portes d'hôtel du Cours de Verdun, sauf une, où le prix nous fit partir au premier matin. Dans le quartier proche d'Ainav nous avons trouvé place dans un hôtel de dernière catégorie plus compatible avec notre budget, puisque les seules liquidités de la famille étaient celles emportées de Paris par nos parents en juin, sans aucune perspective de réalimentation par transfert depuis la zône occupée.

L'Hôtel des Alpes était à l'angle des rues de la Charité et Ste Hélène, non loin de la place Bellecour. Lorsque les parents nous eurent rejoints, nous avions deux chambres contiguës au premier, sur la rue Ste Hélène. Par économie, nous y prenions nos repas, pour lesquels maman avait conservé une minuscule bouilloire de camping en alu, marchant à l'alccol solide (le "Méta"): bouillon Kub et oeufs durs arrivaient à y prendre forme, sur la petite table où nous serrions, sans vaisselle, et où je travaillais le reste du temps mes épreuves d'admission toutes proches.

Grâce à mes oncle et tante Kont, qui les avaient rapportés de Bordeaux début juillet, j'avais mes excellents cours de Methsprovenant de M. Labrousse, et aussi mon vélo de Paris (trois vitesses, etc.) bien meilleur que celui rapporté du Maroc. Je peux dire que sans ces cours et sans ce vélo, je ne serais pas entré, à l'X en tout cas, ni peut-être nulle part. Le vélo se révéla capital pour aller au lycée par tous les temps, notamment pendant la longue période d'hiver où il gela à pierre fendre et où il m'arrivait de pleurer en arrivant du lycée, tant je souffrais en chemin. Quant aux cours, je m'y accrochai avec résolution après avoir constaté que mon nouveau prof de Maths, un jeune de large stature mais mollasson, dénommé Finas, était au-dessous de tout.

La période de l'Hôtel des Alpes fut courte (trois semaimes) mais mémorable: jamais nous n'avions eu à vivre à ce
point sur la branche, sachant à peine comment régler les dépenses, n'ayant avec nous à peu près que nos vêtements. Le cas
n'était naturellement pas isolé.

J'ai écrit ailleurs comment papa, renouant rapidement avec Genève, eut l'indication d'un trois-pièces à louer meublé, dans des conditions acceptables, d'un certain M. Chave.

Avec la recommandation genevoise en question, l'affaire fut très vite conclue. Je suppose que lorsque plus tard mes parents habitèrent durablement Genève et qu'il ne resta aucun Mantoux dans les environs, c'est là que furent versés les loyers, et que M. Chave n'eut pas à s'en plaindre. Sinon je ne vois pas comment les cousins auxquels cet appartement put servir de havre dans les deux difficiles dernières années d'occupation, auraient pu s'y maintenir, étant, j'en suis bien sûr, quasiment sans ressources.

Mais revenons à ce "home" de rencontre. Il était au 18 rue Bugeaud, une rue du 6ème arrondissement qui part du quai Sarrail en face de la passerelle du Lycée Ampère et se prolonge loin vers les Brotteaux, mais qui paraissait au contraire se terminer, juste de l'autre côté de l'avenue de Saxe, contre la façade néo-classique de l'église St Pothin, au vaste péristyle et fronton triangulaire, au fond d'un square aéré.

La maison, vieillote, de cinq étages dépassait ses voisines, et notre appartement (5ème droite sur le palier), était très froid l'hiver, étant directement sous le toit avec trois murs extérieurs et la cage d'escalier pour compléter. Il y avait une cheminée dans le séjour, mais par économie on n'allumait que le "phare" (nom lyonnais d'un poële genre Godin, placé le plus souvent dans le couloir d'entrée). Il était essentiel de laisser ouvertes les portes par lesquelles on voulait distribuer un peu de la chaleur produite. Elles étaient quatre: deux à gauche, côté rue (chambre d'Etienne, et séjour), et deux à droite, côté cour (chambre des parents et cuisine). Je couchais dans le séjour, plus exactement dans le réduit attenant, à l'opposé des fenêtres, porteur du nom élégant d'alcôve, et que je pouvais isoler, pour dormir, en refermant une porte à deux battants. Le mobilier était genre Galeries Barbès, aux murs de nombreux petits pastels encadrés

La cuisine (au gaz) avait un évier de grès sous son robinet d'eau froide, le seul de l'appartement. C'est là qu'on faisait sa toilette. Par sa fenêtre, on voyait un paysage d'autres façades sur cour, écaillées et mornes, dont les montées étaient éclairées le soir par de faibles quinquets. Sur la droite seulement, un immeuble tout proche, réplique du nôtre - même hauteur, même grisaille, la cuisine presque face à face avec la nôtre. Y habitait une petite vieille à lunettes, gardant toujours baissées ses persiennes, qui nourrissait des pigeons avec les miettes de ses restes. Cette bonté nous touchait, mais restait très organisée, et elle avait un tour de main aussi doux

A - 6 -

que sûr peur ramener ces petites bêtes du rebord extérieur de sa fenêtres jusque dans les profondeurs de sa cuisine où le regard ne pénétrait pas.

La radio était sur la table de la cuisine, ainsi elle était séparée du palier par deux portes; pour ce que nous écoutions, c'était bien. Le meilleur bulletin était celui de 21 heures en anglais; jamais brouillé, il était précédé de la sonnerie du carillon de Big Ben, "le" carillon de Westminster, en direct (on en eut la preuve un jour de grand froid où il sonna de travers). A cet instant, on se sentait tout près d'être là-bas, en liberté.

Péni soit cet appartement qui a été si secourable à nousmêmes, à nos possibilités de nous retrouver (dans les deux sens du terme), qui a servi à tant de parents et d'amis durant quatre ans.

Etienne y a fait sa thèse. J'y ai fait mon rétablissement scolaire et mon succès à l'X, en assimilant mes cours de l'année précédente; Philippe, misérablement traité par l'armée, y a trouvé réconfort à bien des reprises tout en nous y apportant des vivres précieux. Notre grand-mère, venue de Poissac pour une sérieuse intervention chirurgicale, y a passé sa convalescence. Nos cousins Jo et Germaine Mantoux et leur fille Nicole y ont débarqué en arrivant clandestinement de Paris. Mes oncle et tante Jean et Georgette Hatzfeld y ont passé un moment fin 1941 lorsque, élargis de deux camps d'internement pénibles à la suite de "l'atteinte à la sûreté de l'Etat" - une pétition auprès de l'ambassade des Etats Unis où mon oncle n'était pour rien - qui les y avait conduits, ils restaient interdits de séjour chez eux, à Poissac. Nos amis Jacques et Hélène Rénal, lui fils d'un ami d'enfance de papa, et qui furent ensuite dramatiquement mêlés à la Résistance, furent brièvement domiciliés là. Marcel Peck, camarade cher d'Etienne, entré tôt lui-même dans un des plus importants mouvements, Combat (il en devint le second au près de Claude Bourdet, puis disparut, probablement tué par la Gestapo), passa une ou deux nuits à la dérobée chez nous. Nos cousines Marie-Miquette Grumbach (cousine germaine de maman, dont le mari Marc fut prisonnier jusqu'en 45) et ses trois filles passèrent clandestinement aussi depuis Paris - elle-même traversant le Cher de nuit à la nage - et vécurent là de fin 42 jusqu'à après la Libération.

Il y avait encore dans la ville quelques autres parents assez proches, et divers amis, tous repliés de la région parisienne, de sorte qu'il y avait toute une petite "vie sociale" qui se remettait peu à peu en mouvement, pour le plus grand

bien de mes parents, en particulier.

Que la vie matérielle fût assez difficile, on l'imagine sans peine. Il y a toujours eu controverse pour savoir si c'était plus difficile à Paris (zône occupée), ou à Lyon, ou encore ailleurs; pour moi c'est une querelle assez vaine, parce que d'abord personne n'a gardé trace de ce que son foyer avait et n'avait pas à chaque époque; parce qu'aussi, à deux pas d'une famille qui tirait le diable par la queue, il y en avait d'autres qui vivaient sans soucis, grâce au marché noir, ou à des accointances privilégiées dans des bons coins de campagne, etc.

Nos cousins Lehmann faisaient quelques emprunts au marché noirs et ne s'en cachaient pas. Boulevard des Belges, bordant le parc de la Tête d'Or, dans l'alignement des hôtels particuliers hautains, je vis une fois par une porte ouverte un hall somptueux, où au pilier d'une vasque on avait suspendu, face aux visiteurs entrants, un écriteau en grandes lettres d'affiche:

"Ici attentistes et gaullards sont priés de se taire".

Je ne pense pas qu'une simple dégustation de rutabagas aurait à elle seule justifié cette invite à respecter ce temple d'accueil.

Mes parents, certains que les ponctions des uns aggravaient les manques des autres, étaient contre. Maman était de celles qui recouraient aux longues queues, commencées parfois à l'aube pour des arrivages hypothétiques de poisson de la Méditerranée. ou de légumes, ou de n'importe quoi; elle faisait son petit possible aussi auprès des marchands du coin. En face de chez nous, la charcutière vendit un certain temps du'moût de raisin" - non contingenté - qui ressemblait à du miel; tout ce qui avait valeur nutritive était rare et précieux, un commerçant ne mettait jamais ce produit sur le comptoir et le vendait pot par pot à ceux dont la tête lui revenait. Au coin du quai, la marchande de fruits et légumes vendit quelque temps des figues et dattes sèches de Tuni sie, grande rareté; et un étrange "sucre de raisin", pâte dure de couleur violette, présentée en barres comme du savon de Marseille, qui mettait l'eau à la bouche et agaçait ensuite les dents si fort qu'on y renonça avant que le produit ait disparu.

Car tout produit valable disparaissait tour à tour, tandis que les tickets de rationnement s'étendaient au café, au malt qui remplaça le café, aux glands qui remplacèrent le malt, aux pommes de terre, puis aux topinambours, puis même aux rutabagas, et bien sûr au charbon, au bois, au gaz, à l'électricité, aux textiles, au cuir de ressemelage, aux chambres à air de vélo...

Quand la France entière fut dressée à ne plus penser, parler

rêver que tickets et ersatz, on lisait en priorité dans le journal les incessants communiqués préfectoraux qui, dans telle ville ou commune, "validaient" tel ticket DX ou DY du mois en cours, pour quelquechose: "Du 18 au 28 février, le ticket DQ est validé pour 300 grammes de topinambours": restait à les trouver, rien n'était garanti.

Le charbon, quand nous l'avions, était à la cave; on le remontait seau par seau - à pied bien sûr, il n'v avait pas d'ascenseur -. Etienne raconte dans une lettre de l'hiver 40-41 qu'il a dû mettre des bûches dans le four de la cuisinière tant elles étaient livrées mouillées, avant qu'on arrive à les faire prendre dans la cheminée.

+++

Nous n'avions guère de relations avec le restant de l'immeuble. Nous échangions de simples sourires, sur le palier, avec nos voisins, un ménage jeune, je crois, avec un bébé. I'oublie tous les autres jusqu'au premier où habitait un certain Holtzel, d'aspect plutôt revêche, propriétaire d'un magasin d'ustensiles de ménage tenant tout le rez-de-chaussée, à l'enseigne inattendue de MARAT (!)

L'entrée, un couloir étroit et sombre, menait à la file des boîtes aux lettres, de taille et couleur assez anarchique, et à la loge d'une concierge peu visible. J'attachais mon vélo à la première barre de la rampe de l'escalier avec un câble à cadenas. Parfois Philippe en visite y superposait le sien; il y aurait eu problème si nous avions eu de la concurrence...

+++

Les communications avec la zône occupée - pour ceux qui n'avaient pas l'espoir d'y pénétrer - se limitaient à des courriers sur cartes postales réglementées (au début elles étaient préimprimées sur tous les sujets usuels: maladies, décès, prisonniers bien sûr... ne laissant que deux lignes en blanc pour la communication réelle; on se vengeait en tirant humoristiquement sur les rubriques préimprimées: ainsi: "farine DECEDEE - expression PRISONNIERe" - etc.). Il y avait aussi des rencontres occasionnelles avec ceux qui venaient (ou revenaient) de l'autre zône.

Nous nous préoccupions surtout de Paris; si aucun des frères et soeurs de nos parents ni leurs enfants n'étaient làhaut, il y restait un grand nombre de proches, notamment des personnes âgées, dont plusieurs devaient mourir avant la Libé-

ration et notre retour. Mes parents se préoccupaient aussi de plusieurs prisonniers: deux cousins gemains de maman, officiers de réserve, d'abord détenus en Oflag suivant les Conventions de Genève, étaient envoyé dans un camp spécial d'où ils furent selon toute probabilité déportés vers un des camps de la mort, en dépit des tentatives de protection que papa animait auprès de la Croix Rouge Internationale à Genève même.

Deux autres cousins ou alliés (dont le père de Cécile Landau) furent fusillés en France comme otages, après avoir été arrêtés comme "juifs"; mais j'anticipe, carces choses se passèrent dans les années 43-44.

Comment toutefois dissocier les tranches de ce passé, les menaces suspendues des horreurs survenues, l'indifférence, l'incrédulité des uns de leur stupeur ultérieure devant le bilan du régime d'armistice, et de la constatation de leurs propres bilans personnels au cours de ces années d'épreuves;; et de mise à l'épreuve ?

Accessoirement: papa se préoccupait des menaces qui pesaient potentiellement sur nous-mêmes - soulignées très tôt par l'institution à Vichy d'un "Commissariat aux Questions Juives" (successivement: Xavier Vallat et Darquier de Pellepoix). Dès l'automne 1940, Louis Lehmann, qui avait un parent américain (Engel Lehmann, chef d'orchestre réputé) le persuada de rechercher pour nous autres des "Affidavits" individuels: c'était, selon la législation américaine d'immigration, des engagements légalisés de prise en charge matérielle par un citoyen des USA ayant justifié de ses ressources; ils étaient indispensables pour la formation d'un dossier de demande de visa d'entrée. Grâce à cet Engel Lehmann, j'eus en particulier mon Affidavit d'un certain M. Waldmann, que je n'ai jamais connu, dès le 13 janvier 1941.

+++

Cependant Lyon gardait une certaine vie de tous les jours, le mouvement de ses rues et de ses gares -d'autant plus bondées que les trains étaient en nombre limité et les voyages, impératifs pour beaucoup. Lyon avait des tramways en abondance (rouges et blancs), et même des taxis, d'abord à essence, puis progressivement à gazogène. Lyon avait des cinémas (où on ne projetait pas de films de propagande allemande), des théâtres et des salles de concerts. Nous sommes allés au moins deux fois au théâtre, dont une aux "Célestins" - voir des pièces nouvelles, pleines de rêve et de fantaisie, dont on avait bien, bien besoin.

Par autocar, ou train - à voie normale ou étroite - on pouvait s'évader un peu aussi de la ville: voir les aqueducs romains de Chaponost dans les collines à l'ouest, à l'est le village médiéval de Pérouges, encore fortement rural, ou la vieille bourgade de Crémieu, et plus loin le lac d'Aiguebelette adossé au massif de la Chartreuse... La promenade dans Lyon était très diverse, avec son parc très proche, ses quais, ses vieux quartiers, ou la colline de Fourvière desservie par ses deux funiculaires, les "ficelles".

+++

Le lycée du Parc avait une vague ressemblance avec Janson: même époque sans doute; étendu plus que haut; mangé par la double grisaille du manque de ravalement et du ciel lyonnais souvent chagrin.

Tous mes camarades étaient nouveaux. Comme externe, pressé de rentrer au chaud chez moi, je n'avais que des contacts superficiels avec les copains. La classe était moins forte qu'à Bordeaux mais contenait une bonne quinzaine de gars de bon niveau, ce qui compensait un peu la faiblesse du prof principal. Mes premiers copains furent un interne lyonnais nommé Gazanion, grand type au profil viril, mon voisin de banc, que je voyais réussir à l'X bien avant moi et qui fut recalé; et un autre lyonnais, Journet, plutôt petit et comme timide, à la voix encore mal sortie de la mus, qui habitait quai Sarrail, à côté des Lehmann et près de chez moi. Avec Journet je pris l'initiative d'offres de sorties à vélo, dont ma jambe gauche avait encore plus que l'usage malgré les 8 km quotidiens entre domicile et lycée.

Nous sommes ainsi allés notamment au col de la Luère, assez loin dans les monts du Lyonnais. C'était un coin désert, connu en saison pour le restaurant que la célèbre "Mère Brazier" y avait planté pour les initiés en ballade. La bâtisse était d'autant plus morte que la vitre de l'entrée était ornée d'un tir au fusil ayant fait mouche.

Je découvris peu à peu d'autres camarades: Serge Berman, internes, et un dénommé Bloch, garçon astucieux au travail et jovial de nature. Mais je travaillais essentiellement à la maison, m'appuyant de jour en jour davantage sur les fameux cours de Bordeaux de l'année d'avant.

Deux évènements vinrent catapulter mes efforts.

D'un côté, Etienne découvrit sur les quais de la Saône,
dans les "boîtes" des quais, répliques de celles de Paris, un

gros paquet d'exemplaires du "Journal de Mathématiques Spéciales", une publication parisienne d'avant-guerre, que j'aurais pu et dû connaître mais dont j'ignorais tout. Il y avait là des centaines de pages de textes de problèmes d'écrits et de questions d'oraux de concours divers de Grandes Ecoles, avec les références des années, etc. et, je crois, une proportion appréciables de corrigés. C'était une prise extraordinaire. Etienne, qui n'y connaissait rien, avait tout de suite deviné le parti juste à en tirer. Avant la fin de l'année scolaire, j'avais fait pratiquement tous ces problèmes et exercices en plus de ceux du lycée, et ceci tant en Physique ou Chimie qu'en Mathématiques. Au point de découvrir que, passé un certain point, ils se répétaient, ou se ramenaient à un autre, déjà vu.

Mais aussi, je me vis littéralement propulsé par un X de la promotion 1939, Bertrand Schwartz. La mère de celui-ci, née Claire Debré (1) était une amie de toujours de ma mère. Quand celle-ci sut que Bertrand était à Lyon (2) sans famille, elle lui proposa de venir prendre chez nous le déjeuner de liberté que l'X laissait, le mercredi. Il était la dynamite incarnée. Il commença par nous raconter ses expériences (épuisantes, et encore brûlantes dans sa mémoire) de combats en retraite, au sein d'une des rares bonnes divisions mécanisées, pour la protection du réduit de Dunkerque, résistant pied à pied jusqu'à pouvoir embarquer lui-même derrière ceux dont il avait, avec son unité, permis l'embarquement. Mais delà on passa à bien d'autres sujets - dont la musique, Bertrand étant un violoncelliste de qualité, et tourné vers la musique de chambre. Il s'aperçut très vite de ce qu'il y avait chez nous un tôpin mûr pour une prise en main. (La suite de sa carrière s'est tournée vers l'Education, sur un plan de plus en plus large et innovateur, aboutissant à des fonctions sur le plan national, depuis fort longtemps).

Bertrand Schwartz décida que j'avais tout pour réussir, et de sa voix précise, claire, rapide, sut m'inculquer des conseils extrêmement performants d'organisation de mon travail. En fait, je me demande encore si je suis bien entré à l'X, ou

<sup>(1)</sup> soeur de Michel Debréet fille du professeur Robert Debré

<sup>(2)</sup> l'X s'était installé à la rentrée de 1940 à Lyon dans l'Ecole de Santé Militaire, Avenue Berthelot

si c'est lui qui s'est incarné en moi le temps d'y entrer une seconde fois.

Ce fut une "tierce amitié", si je peux exprimer par ce terme une relation d'études inhabituelle avec quelqu'un du palier d'au-dessus, en quelque sorte. Mais amitié réelle par ailleurs: ainsi j'allai lui rendre visite un jour d'hiver 40, à l'Ecole de Santé Militaire, où nous nous tenions dans sa chambrée (les locaux étaient là, sous ce rapport, beaucoup plus conformes à ceux de l'X à Paris, où les "caserts" étaient de huit) lorsque la radio anmonça, dans un communiqué spécial, que Pétain avait démis Laval de toutes ses fonctions. Ce n'était qu'un des faibles sursauts du vieux maréchal, mais cela autorisait les spéculations et les "gaullistes" en herbe que nous nous prétendions avaient le petit plaisir de s'y adonner en privé quand l'occasion se présentait, et c'en était une, ma fois.

+++

J'ai dévié. Revenons aux études, puisque j'étais là pour ça. Le règlement du concours de l'X, publié dès l'automne, spécifiait en toutes lettres que les candidats français "juifs" ne seraient admis que dans des conditions analogues à celles des candidats étrangers, c'est à dire:

- classés à part
- études, pension et trousseau aux frais des familles;
- -exclus à la sortie de tous emplois publics, civils et militaires.

Ajoutez à cela que lorsque papa fit des démarches pour savoir si on l'autoriserait à tirer sur son compte en banque bloqué à Paris, pour ce cas spécial, on lui fit savoir clairement que non. Son patrimoine était évidemment conservé pour des utilisations plus importantes, puisque aux ordres des Boches les autorités françaises y firent une ponction de l'ordre d'un million de francs par la suite (l'équivalent, je pense, de deux millions de nos francs de 1990).

J'avais cette fois pris soin de m'inscrire à un concours commun à quatre autres Ecoles: Génie Maritime, Sup'Aéro, Mines de Paris et de St Etienne. Certaines des trois premières é taient demeurées en zône libre. Le concours commun était une inmovation très favorable, "à saisir".

Restaient à régler: 1) comment passer la visite médicale de l'X et les épreuves de gymnastique/athlétisme;

2) le choix d'une langue vivante:

je faisais de l'allemand depuis dix ans déjà, et l'avais inscrit pour ma candidature de l'année précédente; et au dernier moment tout le monde s'est dit qu'en concourant en Anglais, je ramasserais quelques points de plus qui pouvaient, si j'étais très juste au total, faire la différence. Je n'ai jamais étudié la grammaire anglaise, et je ne savais rien du programme, mais il s'agissait de lire un texte, de l'expliquer et de répondre aux questions de l'examinateur, le tout, je pense, en anglais. La décision était bonne: j'ai dû avoir 18 ou 20.

+++

Ici il faut tout de même dire à nouveau un mot des évènements de la guerre. Nous ne sommes pas dans une simple histoire de tickets de pommes de terre et de lycée.

En Libye, les Anglais, qui avaient envoyé dès l'automne 40 les trois quarts de ce qui leur restait de blindés, via Le Cap, sur Le Caire pour la défense du canal de Suez, (c'était une des décisions géniales qu'eut Churchill), culbutaient la première des offensives ennemies (heureusement italienne, cette fois-là). Cette bataille du Western Desert révélait un de leurs grands militaires, le maréchal Wavell.

En Europe, les Allemands envahissaient subitement en avril la Yougoslavie et la Grèce, nettoyant au passage la malheureuse Albanie, prise à revers, et où les Italiens cafouillaient depuis deux ans. On se battait à Athènes, les paras allemands s'abattaient en Crète, jetant à la mer les braves Néo-Zélandais qui tentaient de s'opposer à eux. Le tableau de chasse de la guerre des nazis allait en s'alourdissant, mais l'URSS, les USA; demeuraient neutres, et les USA livraient aux Anglais des denrées et des armements précieux.

+++

Le concours de l'X débutait le 27 Mai 1941 au matin, avec des centaines de candidats emplissant une des grandes halles de la Foire de Lyon, sur le quai du Rhône quelque peu en amont de chez nous. L'intervalle de midi me donnait le temps de sauter rue Bugeaud pour y happer un morceau. J'y étais à treize heures pour les infos de Londres. Elles commençaient ainsi:

"L'Amirauté communique que le Bismarck a été coulé ce matin à 11h.30".

C'était une nouvelle merveilleuse dans ce temps si chiche en nouvelles de victoires, etde plus, un coup rendu sans attente. Le Bismarck, le plus grand cuirassé allemand, maintenu dans les fjords norvégiens sous les bombardements et le blocus anglais, venait de s'échapper par l'Océan Arctique, en loup solitaire, et rencontrant par pur hasard un des plus célèbres cuirassés anglais dans ces parages, le Hood, l'avait coulé par une seule salve particulièrement chanceuse: dans la mer glaciale, on n'avait recueilli que quatre survivants (1). L'Amirauté britannique s'était jurée évidemment d'en tirer vengeance, ce qui paraissait chanceux dans le sens opposé du fait d'un temps bouché qui avait visiblement fait perdre toute trace du Bismarck; et voilà que l'affaire était soudain réglée.

Revenu à ma table de concours, je m'empressai d'y écrire en grands caractères: "Le Bismarck a été coulé à 11h.30". Personne ne me posa de question, mais visiblement ça ne passait pas inaperçu, que ce soit des candidats ou des gardes républie cains affectés, selon l'usage, à notre surveillance.

Tout marchait au quart de tour, je terminais cette fois des problèmes interminables, dans les temps.

De l'autre concours je ne garde pas de souvenir précis, sauf du déplacement à St Etienne pour les oraux, en juin. Saint Etienne, recroquevillé dans une étroite vallée, me parut d'une laideur transcendante.

Aux oraux de l'X que je redoutais à cause de la réputation de vacherie des examinateurs de Maths, je me retrouvai, avec bonheur, devant des exercices déjà faits et refaits grâce aux fameuses Revues. Aux épreuves physiques (sur un stade de Gerland, loin en aval du confluent Rhône-Saône), je pus clopiner suffisamment dans les courses à pied et omoublia peut-être de me faire sauter en hauteur.

L'épreuve finale - si je peux dire - consistait à passer à un secrétariat pour s'entendre notifier le total de ses notes. On attendait à plusieurs dans un couloir et il entrait (et sortait) un type à la fois. La rumeur était qu'autour de 1280 on était soit reçu, soit dans le lot de ceux dont les mieux placés avaient encore des chances de se voir admis à la rentrée, après décompte des démissions (en règle générale, de garçons reçus à Normale également). Vers 1320, on devait être tranquille. Le maxi théorique était, cette année là, 2100. J'espérais, mais vu l'enjeu, j'étais aussi ému qu'un autre à mon tour d'entrer. J'entendis: 1419,5: c'était la fortune, un grand bonheur. Je courus le faire partager à la maison, où l'on me cacha tout l'été l'anxiété où l'on demeurait qu'une mesure raciale existante ou nouvelle vînt réduire ce succès en poussière. Pour ma part je n'y pensai même pas, ce qui relevait de l'inconscience, et passai un été euphorique, bien que sachant que cette affaire allait (1) J'y reviendrai beaucoup plus loin

coûter beaucoup d'argent à mes parents, quin'en avaient pas de trop, tout en me laissant (tant que durerait la guerre) dans la situation d'un élève étranger, dans mon propre pays.

Ce n'est du reste qu'après la guerre que je sus que l'application effective du "numerus clausus" aux "juifs" avait caus sé l'exclusion de la liste d'admission de certains candidats, dont un ancien condisciple de grande valeur, Jules Horowitz; celui-ci, réintégré en 1945, est devenu, comme Vendryès déjà nommé - et très jeune également - un des grands Directeurs scientifiques du Commissariat à l'Energie Atomique.

Juin avait vu Etienne réussir sa soutenance de thèse, et faire ses préparatifs pour partir aux Etats-Unis avec la bourse Rockefeller qui s'était offerte à lui durant l'hiver. Cette séparation nous serrait le coeur à tous, dans l'atmosphère encore alourdie par l'attaque brusquée des Nazis contre l'URSS (22 juin); car ces bandits semblaient avoir le monde à leur merci pour le moment, et nous ne savions pas ce qui pourrait nous attendre en France durant cette séparation; mais nous savions, par contre, qu'Etienne irait endosser son uniforme de lieutenant d'aviation le plus vite possible en Angleterre.

Après son départ à la mi-juillet, je fis avec Daniel Conte qui n'avait que quinze ans mais qui grandissait beaucoup et dont les parents voulaient bien me faire confiance, une randonnée à vélo d'une grosse dizaine de jours dans les Alpes. Venant l'un (moi) de Poissac et l'autre de Nice où il avait conduit sa plus jeune soeur (car il avait passé l'année à Brive, en fait, dans une Ecole professionnelle), nous avions rendezvous à Lyon, pour un démarrage réel à Aix-les-Bains. Notre circuit comprenait Annecy et son lac, le col de Tamié, Albertville puis la Maurienne jusqu'à St Michel de Maurienne, de là les cols du Télégraphe et du Galibier, la descente de la Romanche jusqu'au confluent du Vénéon, la remontée de celui-ci jusqu'à La Bérarde (pour déguster le panorama vanté du sommet de la Tête de la Maye), puis retour jusqu'à Vizille, la côte de Laffrey "pour voir", Grenoble, et enfin St Hilaire du Touvet où se traînait en sana mon pauvre cousin Pierre Grumbach, compagnon si malchanceux de mon équipée de juin 40 à Bayonne.

J'étais déjà euphorique (je me répète) mais la possession retrouvée du coup de pédale y ajoutait encore. En fait l'exploit revenait à Daniel: faire tout ça à 15 ans, sur un fonds d'alimentation peu favorable! On crut d'abord que ça allait capoter avant de commencer. Entre Aix et Annecy (30 km) je crevai, tou-

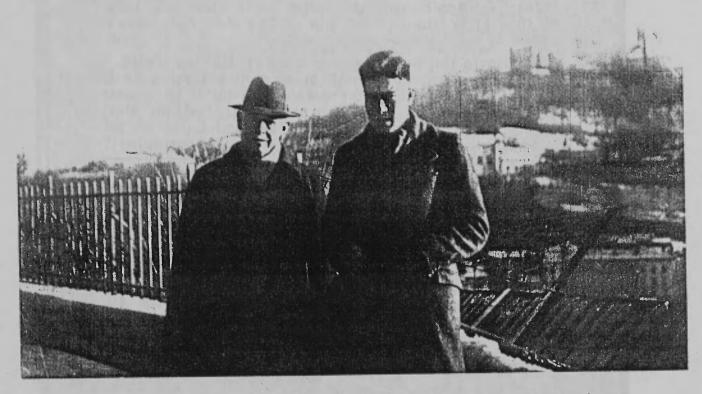
gadetk Adst jours de la même roue, au moins six fois, malgré des réparations soigneuses au bord de la route. Arrivant à Annecy au crépuscule, effondré, je laissai à un garagiste compréhensif le vélo et, à utiliser en dernier recours, ma chambre à air de réserve mise de côté pour un cas désespéré. Le lendemain, je retrouve le garagiste tout content, qui me dit: "Eh bien, votre chambre, je l'ai bien réparée cette fois, et tant mieux pour vous, parce que l'autre, celle que vous m'avez donnée hier soir, elle est percée de partout, vous feriez aussi bien de la jeter!" Et je n'ai plus crevé jusqu'à Grenoble...

En haut de la Tête de la Maye, juchée sur le cairn, il y avait une bouteille, à moitié remplie de cartes de visite et similaires. Je trouvai dans mes poches un bout de papier et l'y laissai avec la mention glorieuse: "Jacques Mantoux, Elève à l'Ecole Polytechnique".



1941: A matable de travail 18 rue Bugeaud





Hiver 1940-41: Avec mon pere au Jordin des Chartreux à la Craix Rousse (Fourvicle au Ford)

- b) les élèves dits de la catégorie bis (1), qui ne remplissant pas toutes les conditions énumérées au dit article 24, ne peuvent obtenir aucun poste dans les services de l'Etat ou ne peuvent en obtenir un qu'en remplissant ultérieurement certaines conditions;
  - c) les élèves étrangers (1).

#### SECTION I

#### Candidats de la catégorie normale.

# ARTICLE 24. — CONDITIONS D'ADMISSION

Nul ne peut concourir pour l'admission à l'Ecole polytechnique dans la catégorie normale s'il n'a pas préalablement justifié par son dossier d'inscription:

— qu'il est Français à titre originaire, comme étant né de père français (loi du 17 juillet 1940) et qu'il n'est pas juif aux termes de la loi du 3 octobre 1940, à moins que:

- a) s'il n'est pas Français à titre originaire et s'il n'est pas juif, il ne puisse exciper d'un des cas d'exception visés par les lois des 17 juillet et 14 août 1940,
  - b) s'il est juif français originaire ou juif algérien, il ne puisse exciper de la dérogation prévue à l'article 8 de la loi du 3 octobre 1940 sur le statut des juifs, ou des dérogations prévues à l'article 3 de la loi du 3 octobre 1940 ou à l'article 4 de la loi du 7 octobre 1940; mais dans ce cas, il ne pourra pré-

(1) Les élèves de la catégorie bis et les élèves étrangers qui ont satisfait aux examens de sortie ont droit, comme les élèves de la catégorie normale, au diplôme d'ingénieur diplômé de l'Ecole polytechnique.

Les élèves desdites catégories ainsi que les élèves de la catégorie normale qui n'ont pas postulé ou obtenu un emploi de l'Etat, peuvent être admis à suivre, après leur sortie de l'Ecole polytechnique, les cours de certaines écoles d'application, comme l'Ecole nationale supérieure des Mines, l'Ecole nationale des Ponts et Chaussées, l'Ecole d'application du Génie maritime.

Riglement der con cours d'entrée à l'X jour 1941 (Librature Vaibert, Janvier 1941)

#### 1941-1942

#### T , X

Je voudrais seulement restituer le parcours que cette année-et-quart (d'octobre 1941 à décembre 1942) a représenté en matière de la découverte d'amis de coeur, et de cheminement me ramenant, avec ceux-ci, à la toute-puissante résolution de nous arracher à notre France foulée aux pieds et à rallier les forces combattantes de l'extérieur. Mais un récit qui ne ferait que dessiner à gros traits ces seules composantes ne rendrait pas assez compte de la réalité complexe de la vie vécue dans cette période.

Naturellement, j'étais aux anges d'avoir réussi à entrer à l'X, et dans un bon rang encore. J'étais finalement 30ème, malheureusement "bis", et quelques démissions me ramenaient même à la 26ème place d'un classement de 205: dignité toute éphémère puisqu'on remettait à l'instant même les compteurs à zéro, seules les notes engrangées à l'Ecole comptant, bien entendu, pour le classement de sortie.

Quand tout avait été sûr et certain, j'avais démissionné de trois autres Ecoles, du "concours commun", où j'avais été reçu également.

Du côté famille, avec Etienne parti pour les Etats Unis et Philippe enfin plus proche d'un retour à la vie civile (il fut démobilisé fin mars 42), les parents décidaient de s'installer à demeure à Genève, laissant la rue Bugeaud aux soins du ménage Rénal, à charge pour eux d'héberger occasionnellement Philippe ou moi, suivant nos permissions. Mais dès le début de 1942 ils préférèrent aller habiter ailleurs avec Roland, frère de Jacques. Tous trois entrèrent dans des réseaux de Résistance. Roland et Hélène, arrêtés dans des circonstances différentes et déportés, revinrent des camps l'un moribond, et l'autre ébranlée à vie. Jacques arrêté aussi et torturé à Lyon même, réussit malgré des pieds blessés par ses tortionnaires à s'évader de sa cellule dans des conditions stupéfiantes et reprit sa place dans la Résistance.

A l'automne 42, après divers épisodes transitoires, la

rue Bugeaud vit de nouveau des occupants durables: la famille de Marie-Miquette Grumbach dont j'ai cité plus haut la sortie difficile de zone occupée, et dont le père était en Oflag en Allemagne. Philippe, assuré d'une place dans une Ecole d'Ingénieurs genevoise avec équivalence à venir pour une fin d'études en France, put passer régulièrement en Suisse vers le même moment. A travers toute cette période, je gardai rue Bugeaud une sorte de base, avec des livres, des vêtements etc. de réserve, un lit pour des permissions, et un rôle non écrit de gardien de la légitimité de notre location, payant les loyers, les impôts à notre nom; c'est là aussi que je me faisais adresser les courriers de Suisse, du Portugal (colis de vivres expédiés sur ordre d'Etienne), des Etats Unis jusqu'à leur entrée en guerre de décembre 41. Je ne tenais pas à faire jaser, à 1'X, sur ces relations "à l'étranger", qui avaient vite fait d'inquiéter les simples, les sots, et aussi les malfaisants.

Il y avait, à cette rentrée, toujours deux promotions, 1939 et 1940, à l'Ecole de Santé Militaire, en ville, car ceux de 1939, pour une grande part, avaient servi aux Armées en 39-40 et pris un an de décalage. Pour nous il fallait donc d'autres bâtiments, ou plutôt on conserva un bâtiment réquisitionné dès 1940 pour faire terminer leurs études à ceux de la promo 38, décalée de son côté.

C'était un bâtiment ni vieux ni neuf, qui avait été construit à proximité d'une usine de grosse chimie du groupe Gillet, à la limite des champs à l'est de Villeurbanne, dans un site assez désolé. Il avait été conçu comme foyer-dortoir pour jeunes ouvrières célibataires, et on y installa facilement notre effectif. Mais le site était vraiment disgracié. En dehors d'une petite cité ouvrière voisine, et une école primaire juste en face, il n'y avait aux alentours qu'un vilain terrain d'athlétisme en mâchefer concassé, pour nos ébats matinaux quotidiens, un cimetière pour humains et d'autres pour débris de récupération, et un passage à niveau, le tout au bout d'un minable chemin à peine éclairé la nuit, qui nous joignait à un des derniers arrêts d'un tramway no 16. J'allais oublier l'usine et sa haute cheminée, entre voie ferrée et cimetière.

Ce bâtiment avait au rez de chaussée un grand hall, éclairé par une verrière du haut de la vaste cage d'escalier; audelà, un grand réfectoire carré et sur le côté. sine de collectivité; du hall en prenant à gauche, on contourune grande cuinait le réfectoire par un couloir séparant celui-ci de l'amphi;

<sup>(1)</sup> ou filature (?)

il était assez en longueur, nous y occupions des bancs d'écolier face à une estrade classique de salle de cours. Plus loin encore, des bureaux d'administration, dont ceux du Gouverneur et du Sous-Gouverneur (un général de division nommé Durand, et un certain lieutenant-colonel de Tarlé) - ils avaient aussi affaire à Lyon même avec les autres promotions - et un Directeur de l'Education Générale et Sportive (!), courroie de transmission des consignes de vie courante: celui-là était commandant, nommé Bénard, essentipllement maladroit et pourvu d'une voix de fausset. Ses interventions plus risibles les unes que les autres lui valurent rapidement une réputation de 'couverture" (mot d'argot signifiant: ridicule), à tel point que les couvertures de lits devinrent par réciprocité des "bénardes", et la promotion était toute fière d'avoir ajouté un terme à son argot déjà riche.

Les trois étages avaient une disposition uniforme: un "U" carré, si je puis dire, c'est à dire trois éléments de bâtiment égaux, un surmontant l'entrée, sur rue, et les deux autres partant perpendiculairement, vers le sud, aux extrémités du premier; un couloir central parcourait le tout, et les deux cents et quelques chambres d'élèves, soit sur l'extérieur, soit sur le large espace central, s'alignaient des deux côtés. Aux angles des couloirs, des chambres un peu plus grandes étaient affectées aux "pitaines" (des lieutenants ou capitaines sortis de l'X et détachés là souvent pour la préparation de quelque examen), traditionnellement affectés à l'encadrement d'un groupe d'élèves: le semi-camouflage de l'X en Ecole civile leur attribuait le titre douceâtre de Chefs de Groupe. Nous étons répartis en cinq groupes, de J1 à J5 (la promotion 40 étant Rouge, l'alternance traditionnelle nous faisait Jaunes...). A l'autre bout des deux ailes, des douches (chaudes deux fois par semaine, grand luxe), et de nouveau de petites salles, qu'on livra à chaque groupe pour lieu de réunion et détente libre, à charge pour nous de les meubler et décorer.

J'étais J3 et notre premier chef de groupe, Arthaud, était brave sans plus; il fut remplacé en cours d'année par un capitaine Trocmé, grand, fin, réservé, timide peut-être, de famille protestante (parents pasteurs), et qui eut nettement plus d'audience parmi nous. Le J3 occupait la moitié est du 2ème étage, et j'avais la chance d'avoir une chambre donnant à l'extérieur, enloccurrence à l'est, c'est à dire sur une infinité de champs et, au loin, quelques reliefs. De jour on ne voyait rien de plus, mais à l'aube, les jours de beau temps, je voyais dans

toute sa splendeur le massif du Mont Blanc, droit devant à plus de cent kilomètres. Les chambres étaient dignes de l'appellation de cellules. Etroites, avec un mobilier monastique, et en outre un carreau de vitre à hauteur d'homme dans la porte (interdiction de masquer avant 2Ih.30), et encore au-dessus, un espace non fermé, qui occasionnait pas mal de restrictions au silence souhaitable, quand on travaillant ou voulait dormir.

La nourriture était d'une qualité louable pour l'époque, mais, pour ce que nous faisions - y compris l'éducation physique de sept heures du matin, menée très rondement - elle restait insuffisante en quantité et je mendiais des compléments auprès de ma famille (je ne devais pas être le seul mais je m'en veux encore maintenant, pour ce que cela m'apporta notamment de Poissac, où l'on n'en menait pas large non plus - par les soins attentifs de ma grand-mère). En janvier 42 toutefois, l'X réussit à obtenir pour nous 600 grammes de pain par jour (au lieu de 350, ration "A" des adultes): rétablissement très remarquable.

Mais j'anticipe. A la rentrée de 1941, nous étions environ 80, sur 205, c'est à dire seulement ceux de zône libre. La majorité, donc, était retardée, à Paris, par des formalités allemandes d'autorisation de franchissement de la ligne de démarcation des deux zônes.

On nous habilla de nos tenues d'intérieur (l'uniforme ne serait exécuté que plus tard, chacun étant à faire sur mesure par les soins d'un tailleur consacré, qui viendrait prendre nos mesures quand tout le monde serait là); cette tenue était mâtinée d'emprunts aux uniformes des Chantiers de Jeunesse, de création récente, et où dominait le vert. Nous en avions le béret et le pantalon de drap épais, relevé en façon de pantalon de golf au dessus des chevilles; pour le reste, chemise khaki, cravate jaune, blouson de toile gris-bleu, genre boucher, et grosses bottines noires. Pour l'extérieur, une veste longue à larges poches, la "canadienne", en toile rude khaki, serrée à la taille par un ceinturon en cuir.

On se lassait d'attendre, et un beau jour on nous a en voyés faire une randonnée à pied d'une semaine, sac au dos, dans le Lubéron. Train jusqu'à Cavaillon, puis diverses étapes via Oppède le Vieux, la traversée du massif du nord au sud, et la vallée de la Durance, par Cheval-Blanc pour revenir au point de départ. On a campé au moins deux fois dans des campements de Chantiers de Jeunesse, dont l'un au lieudit aguichant du

Trou du Rat. A Oppède le Vieux, un petit groupe d'esthètes, architectes et égéries associées nous fit les honneurs de la visite de ses maquettes de restauration du site médiéval, en vue d'en faire un centre culturel. Le chef du projet était l'architecte Zehrfuss, qui a atteint depuis une notoriété nationale. L'égérie n°! était Consuelo de Saint Exupéry, épouse du célèbre aviateur-écrivain, qui pour lors était sous d'autres cieux.

De retour au fin fond de Villeurbanne avec les jambes encore un peu raides et la tête encore un peu vide, je ne trouvais momentanément plus grand'chose pour soutenir l'élan initial. Heureusement ceux de l'autre zône débarquèrent enfin, par un convoi de cars, de la gare de Perrache. L'Ecole grouillait enfin de mouvement et de bruit de la cave aux combles. Les chambres, attribuées d'avance avec les noms marqués sur les portes, furent occupées en un instant. Au dîner, entré parmi les premiers, je m'assis au jugé au milieu d'une des tables (toutes de dix couverts), et peu après j'avais en face de moi un grand gars nouvellement arrivé, sérieux et souriant à la fois, avec qui je fus vite en conversation par-dessus la soupière. C'était Francis Rougé. Avant la fin du repas, j'avais appris qu'un frère aîné à lui, officier issu de Saint Cyr, un des premiers officiers ralliés à la France Libre en Afrique Equatoriale et un des responsables du ralliement de celle-ci en 40, avait été tué en juin en combattant devant Damas les troupes françaises du général Dentz. Cette affaire dramatique avait été conduite par les Anglais dans la perspective d'ensemble de leur défense dans le Moyen-Orient, après que des préparatifs de saisie des aérodromes de Syrie par les Allemands, sans opposition française, aient été constatés.

D'un seul coup, j'avais découvert un complice, qui allait devenir un ami fondamental.

Alors commença la vie ordinaire de l'Ecole, marquée par l'apparition, sur les tables des chambres, des premières rames de feuilles de polycopiés des divers cours à venir: Analyse, Géométrie, Mécanique, Physique, Chimie. C'étaient des feuilles de grand format, qu'il fallait couper au coupe-papier avant d'y pénétrer autrement; imprimées en écriture cursive, suivant une tradition à laquelle je n'ai jamais trouvé d'explication. Il fallait lire tout avant chaque cours, c'était la règle n°1 du jeu, et malheur aux traînards!

Il ne tarda pas à y en avoir. Entre les pénibles vacci-

nations DTTAB (diphtérie, tétanos, typhoïdes A et B) et le "bahutage" d'une semaine, pratiqué avec une vigueur extrême par nos anciens, on se retrouva complètement crevés, la moyenne des garçons ayant perdu 3 Kg; j'ai le chiffre dans une de mes lettres du moment.

J'eus la chance, au contraire, d'en gagner un et demi, assez involontairement; voici comment. Les ingrédients infects ou on nous forçait d'ingurgiter au cours d'une des séances de brimades quotidiennes - têtes de sardines dans une dilution aqueuse de craie - me donnèrent une fièvre subite accompagnée d'éruption sur tout le corps. Déclaré contagieux possible, je fus emporté en ambulance à l'hôpital militaire Desgenettes et mis en observation, sous l'oeil akléché d'un médecin (militaire) et de nombreux externes, jusqu'à ce que contre toute attente, le phénomène disparût entièrement au bout de trois ou quatre jours.

A mon retour, je trouvai l'ensemble de mes effets personnels, vêtements, sac de couchage du Maroc, réduit à l'état de galette terne et aplatie au retour d'une désinfection ingénieuse. On m'accorda le principe du remplacement mais je ne pus trouver, en particulier, que six mois plus tard une apparence d'équivalence du sac de couchage

+++

Mon rang de classement d'entrée était 30ème (bis, comme on sait), mais les démissions de quelques candidats admis à Normale Sup' m'élevèrent au 26ème rang. Cela n'avait d'importance que pour les désignations de chefs d'équipe (usage, venant de ce qu'à Paris les élèves étaient groupés en petites salles d'études et dortoirs, par huit, avec l'un d'eux nommé "chef de salle"); l'équipe, comme le groupe - qui en totalisait cinq - c'était du vocabulaire "Chantiers de Jeunesse" - partie de cette illusionnisme dans lequel nos autorités voulaient se faire croire que de l'extérieur on ne reconnaîtrait pas l'Ecole Polytechnique dans son nouvel avatar.

Par mon rang d'entrée, je devins chef d'équipe, et pas peu fier de l'être. Mais pas pour longtemps.

Le Sous-Gouverneur donna l'ordre de m'exclure de cette fonction vu ma catégorie de régime scolaire. Je cédai la place au suivant par le classement, Alain Thibierge, qui me dit ce qu'il en pensait avec une sincérité et un tact tels, que cela aida grandement la pilule à passer. Le reste de l'équipe, en fait, était à peu près dans les mêmes sæntiments, tandis qu'un peu plus loin dans le couloir logeaient au contraire

trois des antisémites déclarés de cette promotion, dont deux virulents: Decludt et le nobliau Hay des Nétumières.

+++

Ce fut dans ces débuts aussi qu'on nous distribua le portrait officiel du "Maréchal", à afficher obligatoirement dans chaque chambre. Contrairement à mon souvenir, mes lettres indiquent que j'obéis, prenant pourtant un emplacement tel que l'on ne pouvait pratiquement voir l'affiche que du couloir. Ce qui est sûr, c'est que j'enrageais devant cet enfantillage doublé d'une opération de quadrillage politique. Je n'ai pas de souvenir de la circonstance dans laquelle j'ai ensuite pris ouvertement le maquis dans cette affaire, en retirant le portrait; je le fis pourtant, seul de l'étage, attendant les évènements; mes copains les attendaient avec moi.

Mon chef de groupe finit bien entendu par découvrir la chose (il y fut peut-être aidé ?), et je dus m'expliquer. La discussion fut serrée et je dus transiger et admettre que, si je n'aimais pas ce portrait, je pouvais m'en procurer un autre à mon choix, pourvu bien entendu que ce soit celui de Pétain. Il ne restait plus qu'à retrouver la photo très officielle de la poignée de mains entre le vieux bougre et Hitler, le 24 octobre de l'année d'avant, dans leur entrevue à Montoire, cherchant à définir une collaboration franco-allemande. Je la fis encadrer et je l'installai bien en vue.

J'avais d'autre part reçu d'Amérique, d'Etienne, un rare tirage d'une petite gravure qu'il avait trouvée à Boston, et qui représente les élèves de l'X, en grand émoi, occupant la cour d'honneur de l'Ecole pendant les Trois Glorieuses en 1830 en brandissant ensemble un immense drapeau tricolore. Avec ces deux images à mon mur, j'espérais avoir affiché une proclamation personnelle assez claire.

Francis était de cette équipe J3B et sa chambre était presque en face de la mienne. Georges Brauer et André Daubos du J3C étaient presque aussi proches à travers la largeur du couloir. Il y avait d'autres types sympathiques, naturellement, à un titre ou à plusieurs, et, les amitiés se nouant souvent par deux ou trois, on se trouvait mêlé selon les moments à des tronçons regroupant jusqu'à six ou huit camarades. C'est ainsi que du printemps 42 à l'automne, je participai à plusieurs randonnées pédestres avec ceux déjà nommés, plus d'autres: Godeau, Hornus (resté ami fidèle des Brauer), Ortais, Patier... tous amateurs de grand air. Nous avons ratissé les routes des environs de Pont de Chéruy, Saint Béron, du

lac d'Aiguebelette, accessibles par le petit train du Chemin de fer de l'Est lyonnais, qui passait à notre porte; une autre fois, le massif de Belledonne, en trois jours, partant d'Uriage et atterrissant vers Lancey, après avoir gravi la Croix de Chamrousse et celle de Belledonne, campé sur la lande nue de Roche Béranger et dans deux refuges.

Il y avait naturellement toutes sortes d'autres activités récréatives, activement pratiquées autour d'animateurs convaincus. Chaque promotion d'X a toujours recélé des instrumentistes valables. la nôtre ne faisait pas exception et comportait plusieurs pianistes, des violonistes (Fluhr, Lurdos, Sage), des vidoncellistes (Astier) et naturellement des choristemnombreux (Brauer, Castel...). Dans les sports, le professeur de Physique, Leprince-Ringuet, classé en 2ème série, restait à jouer parfois avec les meilleurs de chez nous, où se distinguait Porte. Un petit groupe gravitant autour des frères Lesavre se distinguait dans la construction de polyèdres d'une complexité virtuose: l'un d'eux ne fut plus appelé que Polyèdre. Les bridgeurs étaient un autre clan acharné: parmi eux mon voisin d'équipe Brunissen et mon ex-collègue de tôpe Bloch: cette activité, pratiquée dans l'échauffement des soirées, dans la chambre d'un des adeptes, atteignait des intensités sonores insoupçonnables. Dans un genre autrement sérieux, un groupe d'amateurs de recherche et d'altitude combinées s'était rendu à l'invitation de Leprince-Ringuet pour étudier, au refuge Vallot (4300 mètres, entre Dôme du Goûter et Mont Blanc), la présence et les caractéristiques de "rayons cosmiques" capturés dans des chambres à bulles; ces rayons, auxquels Leprince-Ringuet attribuait des intérêts décisifs dans la poursuite de l'étude des infiniment petits et des conséquences de la Mécanique Quantique, étaient encore dans la phase probatoire de la découverte, et leur existence étaient même contestée ici et là, ce qui ajoutait au suspense de l'entreprise.

J'en passe...

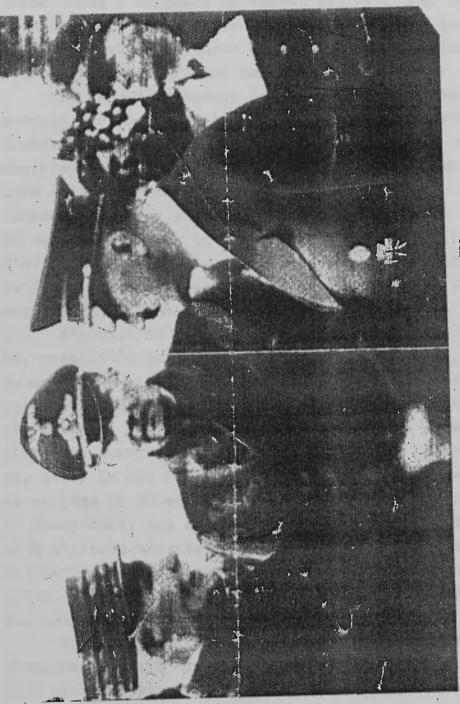
Le printemps apportait un autre "must" des traditions: la "campagne de kès". La "kès" - ou Caisse - formée de deux élus ayant fait campagne en binôme - était la délégation officielle des élèves, chargée à vie de la liaison, des réunions de promotion, et dans une certaine mesure de l'aide sociale. Dans une aimable et colossale foire générale d'une semaine, chaque couple de candidats, aidé par un groupe de supporters



En tenne d'interveur, à Villeurbanne



L'uniforme!



A MONTOIRE

LA MAIN DANS LA MAIN

dits "électrons", cherchaient des voix à travers l'ensemble des procédés qui apparaissent dans les "primaires" présidentielles américaines: en devanture, des réjouissances, spectacles, numéros acrobatiques par la difficulté et l'imprévu, de toute sorte - certains fortement calculés pour faire deviner l'entregent, voire les hautes relations, des candidats; et en arrière-plan, du porte à porte, des professions de foi sérieuses, bref le travail en profondeur.

Le tandem vainqueur était justement constitué de deux garçons sérieux, dont les équipiers avaient certes soigné, et même brillamment, le côté "parade", mais qui surent le mieux montrer une image de maturité personnelle: Jean Vieillars -fils lui-même d'un ancien Caissier !!- et à ses côtés Claude Jammes, ce dernier représentatif (modéré?) de la nébuleuse vichyste de la promotion: à lui, les voix des fils d'officiers et en tête, de généraux (de Royer-Dupré, Robert de Saint Vincent, Vauthier), et de la totalité de ceux que contentait la "Révolution Nationale" - prise en bloc.

J'avais été approché pour rejoindre l'équipe concurrente, constituée par Claude Bonnet et Abel Thomas, que je connaissais peu alors, mais qui me parurent vite représenter, avec leurs aides, la fantaisie, l'indépendance et la fraîcheur vis-à vis du pesant "establishment". Claude Bonnet, tout rose et blond, souriant, rapide, c'était un peu un Orson Wells jeune, avant la lettre. Abel Thomas, une sorte de jeune Bonaparte au collège de Brienne, brun, avec des yeux de feu et une parele passionnée, non dénuée de rire certes, mais diablement fermé à d'autres moments. L'équipe était aussi à mon goût: Jean Audibert, René Périneau, Cler, Morisot, Sage, Savoye, Stakhovitch, Thiébault, Vincent-Genod, entre autres, devinrent là des camarades sûrs.

Un troisième tandem se déclara à la dernière heure, pour rire. Roche était aussi petit que Ricommard était grand. C'était une paraphrase de Laurel et Hardy, et leurs numéros volontairement ratés mettait la joie sur leur passage.

Pour les deux autres équipes c'était du sérieux; repensant à la pénurie de l'époque, j'ai peine à croire que l'on soit arrivé à réaliser tout ce qui le fut pendant ces quelques jours.

Chez Jammes-Vieillard qui avaient dans leur camp les meilleures accointances dans la "haute" de l'Armée, on vit une démonstration d'artillerie à cheval sur notre terrain de

sports, et des survols en patrouille serrée, acrobaties comprises, par des avions de chasse de la toute proche base de Bron. Mais aussi des spectacles folkloriques et de carnaval (Brauer apparaissant en demi-mondaine précieuse du temps de Louis-Philippe avec un cavalier assorti, Oswald): un petit déjeuner au lit. avec croissant chaud, distribué avec la complicité partiale (!) du personnel de service; un "vraifaux" numéro d'un des quotidiens nationaux, alors tous repliés à Lyon, avec une première page entièrement consacrée à la campagne elle-même; une exhibition de tango argentin, etc. Du côté Bonnet-Thomas je me rappelle mal parce que j'étais tout le temps en courses à vélo, entre l'Ecole et Lyon; j'avais participé à la venue d'un quatuor renommé et d'une chanteuse de genre, négocié chez un oiselier l'emprunt sous caution d'un troupeau de tortues, pour un lâcher clandestin dans l'amphi un matin (les cours continuaient !). J'avais par contre échoué dans une demande de prêt d'un dromadaire du zoo, et surtout... dans ma démarche auprès du déjà illustre violoncelliste Pablo Casals, retiré à Prades dans les Pyrénées Orientales, qui me répondit:

#### Prades, 4 mars 1942

#### Cher Monsieur,

J'ai le plaisir de recevoir votre si sympathique lettre à laquelle j'aimerais répondre par un: "J'accepte".Malheureusement je dois me refuser ce plaisir.

Mon âge, mes forces, m'obligent à limiter mes activités. Celles-ci sont dédiées exclusivement aux souffrances de la France, ma deuxième patrie. Chaque effort de ma part doit représenter une belle somme pour les prisonniers, Croix-Rouge française, etc. Tout autre propos doit être écarté, même celui de concerts à mon profit. Veuillez, etc. ...

C'était peut-être un rappel opportun des limites de l'amusement.. Je crois que je le perçus.

Je ne me démenais pas plus que les autres et ne prétendais pas à une notoriété personnelle, pas du tout. Cela n'empêcha pas qu'un camarade, du reste bien intentionné, vint me
prévenir, en pleine soirée du quatuor que j'avais déniché, que
je devrais moins me faire voir, car on commençait à trouver,
"de certains côtés", que j'en faisais trop pour quelqu'un de
ma catégorie, et que cela pourrait même venir à porter tort
aux candidats pour qui je travaillais.



# PRINTERPS 1942

Campagne de Coisse



L'équipe BTT ( Clarde BONNET-AGITHONAS)

Degadi: Debout: mai, BLOCK, AUDIBERT, PÉRIXEAU, SAVOYE

BONNET, THOMAS\* COFFIN, BRUNISSEN, BEDAUX,

CLER, NOTHES, LABORDE (1)

Au L'neug: LECOEUR, Rolisot, THIEBAUT, MABILE, STANGOUITCH

\*: Futur Coconos (1): Najorde sortie

## VIE A L'X en 1942



lous l'ocilde PETAIN toment dans l'amphi, LEPRINCE. RINGUET chahuté gentiment par le candidat - caissien "bidon", RiconnaRD. (p. 25)

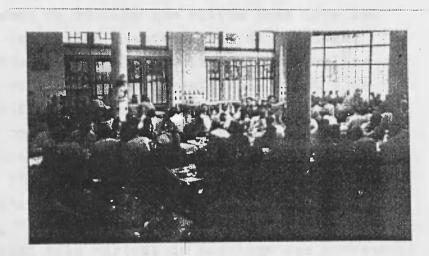


Le tandem vainquem de le Campegne de Ceisse, "ITV' a fait venir une section d'artillerie à Villembanne - cF. p. 25





Hive 1941-42. Remise des épies par les anciens (1940) - (cf.p.28)



Notre réfetoire pendant le déjeuner

Je reçus ce message comme un coup de barre en pleine nnque; je me souviens d'avoir quitté la salle les larmes aux yeux, laissant là le quatuor et la foule des auditeurs au milieu d'un largo pathétique bien connu, qui subitement faisait comme écho à mon amertume... Bien sûr, les meilleurs de mes copains vinrent rapidement à la rescousse, mais la notion de cette haine raciale rampante, infiltrée parmi ces jeunes à l'extérieur uniformément innocent, me glaçait et m'écoeurait. Ses tenants n'avaient garde de se déclarer ouvertement, ils se suffisaient de défoulement et d'excitation réciproque entre eux. Une chose était sûre: le camarade Bergerol était à la pointe du combat "anti-youpin". C'était un être fruste et foncièrement grossier, qui se prenait pour le parangon de l'honneur militaire et national, s'octroyant sans doute en prime de pouvoir juger souverainement de ce qui serait "antinational", concept fort à la mode. Il était entouré d'une véritable cour, et, briguant le titre envié de "Géné de Kommiss", sut aussi bien s'y prendre pour faire sa propre cour au détenteur du même titre dans la promo 40, dont l'avis en cette matière était sans appel.

Quelques mots sur l'institution de la Kommiss (= Commission de Elèves). La Caisse représentait la face BCBG de sa promotion, la Kommiss était la "face cachée" - connue et tolérée de l'Administration sans doute, mais héritière et tenante de tout le potentiel fantasmé de révolte des élèves dans tous les domaines: organisation de sorties clandestines, du bahutage, de la transmission de toutes traditions internes, éventuellement de manifestations collectives de mécontentement, et sans doute de l'action patriotique et révolutionnaire dans les grandes crises nationales, comme le suggérait ma petite gravure. Ses membres se partageaient, selon leurs talents des fonctions consacrées: "colo" pour l'adjoint, "pitaines" divers tels que "pitaine clés" chargé d'avoir toutes les clés des portes condamnées ou tenues fermées, "pitainepeinture" chargé de rares bariolages émeutiers des locaux mais surtout de bahutage des nouveaux, où force peinture coulait; "pitaine magnan' chargé du - (difficile)ravitaillement des agapes clandestines de la Kommiss elle-même; "pitaine porno" aux fonctions confidentielles, etc.

Le Géné de Kommiss atteignait en fait le même haut rang de préséance que les Caissiers élus, mais était désigné par son alter ego de la promo des anciens. Je dis ceci parce que Bergerol avait été désigné par Claude Cheysson, et que le notoire

(1) Daubos me rappelle que notre "pitaine clés" Fut Rougé.

et virulent antisémitisme du premier aurait pu être jugé comme il le méritait par le second, si celui-ci en avait eu le moindre désir. Mais tel n'était certainement pas le cas, et Cheysson avait par avance donné un encouragement de poids dans le sens opposé à son cadet. Voici comment.

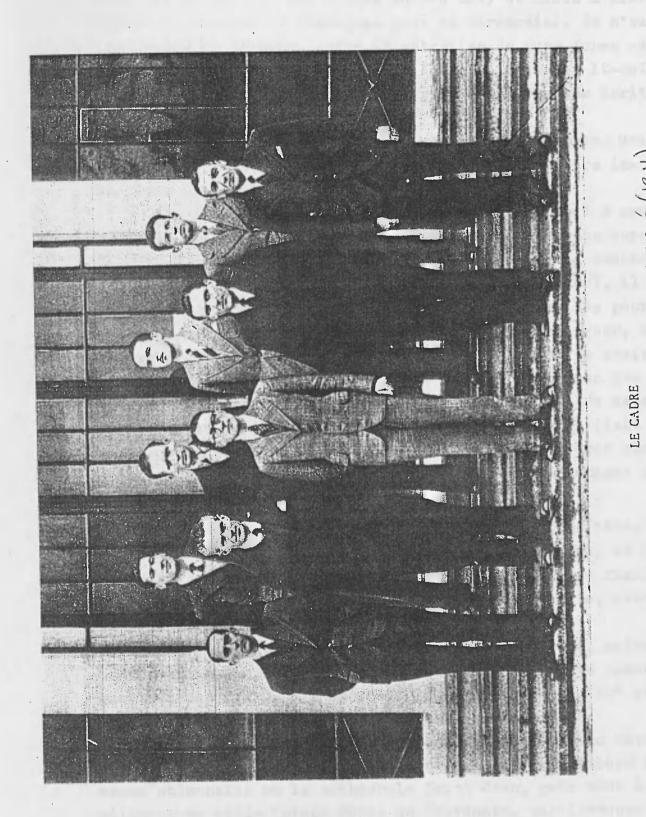
Au coeur de l'hiver, une fois perçus les "Grand U" (les fameux uniformes de sortie, avec leurs variantes à képi et à bicorne, manteau et pèlerine courte, et surtout... épée), fut programmée la traditionnelle cérémonie de remise des épées. Dans un cérémonial militaire, dans la cour d'honneur de l'Ecole de Santé Militaire, local de nos anciens, chacun d'entre nous recevrait son épée d'un ancien de son choix, qui serait dès lors son "père de tangente" (= épée). J' en avais donc choisi un, possiblement un nommé Henriot que j'avais connu dès 1936 sur les terrains de foot du Racing de France, à Colombes. Peu avant le jour fatidique, on me fit prévenir que les élèves "juifs" ne pourraient avoir de parrain "non-juif", et on m'invitait à réformer mon choix en vitesse. Cette affaire relevait uniquement de la vie interne des promotions; elle ne pouvait pas avoir été concoctée la participation effective de Bergerol. Elle n'aurait pas pris effet sans l'autorité finale de Claude Cheysson lui-même, qui en était le maître discrétionnaire. Je lui impute entièrement cette décision ignominieuse.

+++

Ceci m'amène à un fait plus grave encore puisque relevant cette fois du commandement même de l'Ecole.

Chaque matin, après l'éducation physique, très matinale, et une douche rapide, nous dégringolions de nouveau dehors, en tenue, pour assister en rangs rigides au lever des couleurs. C'était sur un vaste terre-plein avec un mât au fond. Par roulement, deux élèves désignés apportaient le drapeau, l'accrochaient à la drisse de manoeuvre, et au commandement d'un de nos Chefs de Groupe, le hissaient lentement devant la promotion au garde à vous. Les anciens combattants des promotions 39 et 40 réunis à nous, après un an de soins et convalescence pour blessures, en général, formaient un rang d'honneur devant le mât. Parmi eux, Camille-rapp, aveugle et mutilé d'une main, un jansonien sympathique.

Le roulement par deux élèves de toute une promotion



Au centre, le lieuteuant-Coloned Antoine De TARLÉ (19N) Sous - Gouverneur devait forcément durer plus d'un trimestre, mais quand je m'aperçus qu'on était assez avancé dans un deuxième tour sans que ni moi, ni les élèves nommés Lévy et Bloch n'aient figuré au tableau de consignes pour ce cérémonial, je n'eus pas besoin de croquis. Après un entretien de pure forme avec mon chef de groupe, celui-ci me fit recevoir par le lt-colonel de Tarlé, sous-gouverneur, au prix d'une demande écrite transmise "par voie hiérarchique."

Le règlement voulait que je comparaisse en grand uniforme, et que je salue à six pas, en attendant d'être interrogé, ou invité à approcher, ce qui ne vint pas.

De Tarlé, que je n'avais jamais rencontré seul à seul, me reçut avec une froideur glaciale. Elevant progressivement la voix après m'avoir fait répéter les motifs de ma demande d'audience (qui figuraient, je pense, sur mon papier), il pensa me confondre en me chargeant, à sa manière, des péchés d'Israël. J'avais mieux à faire qu'à me faire remarquer, dans ce temps si malheureux pour notre pays, où les juifs avaient concouru de longue date au désastre par les personnes les plus en vue, les Blum, Mandel, les X. et les Y.... Je devais songer qu'un peu d'humilité était de mise, et qu'il était naturel que l'ensemble de mes camarades puissent trouver choquant qu'un élève de ma catégorie soit admis à l'honneur de lever le drapeau français.

Résolu, quoique le coeur soulevé, je lui tins tête. Je pense que je lui dis que je ne voyais pas le rapport, et qu'on avait toujours servi le drapeau avec honneur dans ma famille. Je l'aurais tué. Il me mit très séchement à la porte, avec quelque mot désagréable de plus sur ma forte tête.

Dégoûté, je fis part de tout cela à Vieillard, notre nouveau Caissier, et celui-ci eut peu après un geste remarquable à mon égard, à l'égard des autres élèves "juifs" et, simultanément, à la face de la promotion entière.

La fête de Jeanne d'Arc approchait, et la promo devait envoyer un détachement symbolique de six élèves, d'abord à la messe solennelle en la cathédrale Saint Jean, puis tout à fait ailleurs en ville (place Puvis de Chavannes, sur l'avenue de Saxe) devant la statue de Jeanne d'Arc.

Le premier rang de trois ne pouvait être constitué que des deux Caissiers encadrant le major de premotion, porte-drapeau statutaire. Le second rang était à la discrétion de Vieil-lard: il m'invita à en occuper le centre, immédiatement derriè-

A - 30 -

re notre drapeau. A vie, je garde reconnaissance à Vieillard pour ce geste.

Nous manquâmes du reste ne pas défilier de par la pagaille qui suivit la sortie de la cathédrale et la bousculade qui entourait la statue quand nous nous y sommes présentés en formation serrée, mais la présence d'esprit du petit groupe eut le dessus, et nous avons même salué en passant la troupe des notabilités, qui allait d'une brochette de porteurs de la fameuse "francisque" (l'ordre des grands fidèles de Vichy, dont fit partie François Mitterrand), par l'éminent cardinal Gerlier, un des plus courageux protestataires des droits de l'homme du haut clargé français, jusqu'à l'archi-royaliste, archi-anti-sémite et inofficiel Charles Maurras, - l'homme qui avait qualifié en 1940 de "divine surprise" l'instauration du régime de Vichy au lendemain de notre écrasement des mains de l'Allemagne.

+++

Le lecteur aura mentalement superposé à tout ceci l'évolution constante et redoutable de la guerre mondiale, autour de nos petites affaires. En juin 41, invasion et pénétration profonde de l'URSS par l'armée allemande, dévalant jusque sous Léningrad et presque sous Moscou. En décembre, Pearl Harbor, la destruction par attaque aérienne-surprise, sans déclaration de guerre, d'une considérable flotte américaine par les Japonais, suivie d'un foudroyant dévalement des forces japonaises à travers le sud-est asiatique et les archipels du Pacifique, jusqu'aux portes de l'Australie; et la déclaration de guerre de l'Allemagne aux Etats Unis.

En 42, la rafle massive de juifs étrangers en France; parqués au Vél d'Hiv, près du métro Grenelle, puis déportés.

Développement de la guerre en Tripolitaine et en Egypte, l'Afrika Korps du général Rommel étant venue épauler et coiffer l'armée italienne; les Forces Françaises Libres du général Koenig s'illustrant par le célèbre combat de Bir Hacheim, obtenant le retardement demandé de l'avance allemande avant le rétablissement britannique qui aboutit à la victoire d'El Alamein et au retournement total de la situation de ce front (Septembre 42).

Premiers raids de la colonne Leclerc partie d'Afrique Equatoriale, sur les arrières sud des Italiens de Tripolitaine, à Koufra.

Dans tous les pays, organisation croissante de la Résis-

tance, des réseaux d'évasion d'aviateurs alliés, de la presse clandestine, de la protection des catégories menacées, notamment des enfants de celles-ci.

D'autres ont raconté les dilemmes et les cas de conscience qui assaillaient les gouvernants de Vichy: atermoyant ici, tro quant là, capitulant ailleurs, et tenant aux Français des discours tantôt lénifiants, tantôt pleurards, tantôt pitoyables et tantôt insupportables...

Certes ce régime avait son public, très composite.

D'abord, des "patriotes" contents (en zône libre seulement) de voir flotter le drapeau, de ne pas avoir à penser tous les jours à l'occupation allemande, à ses réquisitions énormes en produits de toute nature, à ses autres exactions. Parmi ceuxci, de braves anciens combattants, rassurés par la figure du "Maréchal", omniprésente sur les murs, les timbres, dans les mairies...

Les anciens combattants avaient été organisés "facultativement" dans la "Légion des Combattants", avec là une pyramide
nationale commençant aux sections de quartier: lieux de rencontre pour le maintien du moral, ces groupes virèrent lentement
vers un embrigadement politique... autorisant des actions de
surveillance en douce de la population, voire d'auxiliaires de
police. C'était encore de l'eau de rose, au regard des besoins.
Vint en son temps, donc, la Milice.

La liberté de la presse était déjà malade, mais il restait à attaquer la liberté de conscience, car si la Résistance s'organisait, les Allemands exigeraient une répression ou viendraient s'en charger dans la France entière: donc il fallait dissuader la Résistance, prendre les devants.

Malgré cela, Lyon tout particulièrement vit fleurir les premiers journaux clandestins: Combat, Libération, - de deux à quatre pages de petit format, bien imprimés. Philippe, par ses camarades lyonnais redevenus civils, en obtenait, qu'il me passait. Il me consacrait quelques-unes de ses rares permissions, et toujours gourmet, me fit découvrir un petit restaurant d'où l'on sortait sans avoir faim, la Grille, loin dans l'avenue de Saxe; c'est là que je me rappelle avoir vu un de ces journaux pour la première fois.

C'était de ces moments-là qu'on repartait vers ses propres cas de conscience. Fallait-il entrer dans la Résistance ? Mais comment, sinon en lâchant tout ce qu'on faisait d'autre ? Et comment éviter, dans mon cas, une recherche rapide ?

Et comment s'y faisait-on admettre ? Et, puisqu'il y allait de la vie, comment savoir si elle serait pesée à bon escient ? Et en aurait-on la solidité de nerfs, le courage, voulus, le moment venu ? Tout cela restait caché, mystérieux, réservé sans doute à des hommes plus âgés, plus mûrs, et agissant en chaînes fermées.

L'entrée en guerre de l'URSS avait fait sortir de leur neutralité remarquée les communistes, notamment en zône occupée. Quand bien même les Allemands faisaient passer pour communistes tous ceux qu'ils voulaient pour mieux les fusiller, comme otages ou saboteurs, les communistes animèrent réellement (et beaucoup trop tôt, et sciemment) des actions terroristes contre les Allemands, qui aboutirent à des représailles terribles, comme celles de Châteaubriant, qu'ils ont toujours depuis fait figurer à leur martyrologe.

Le simple fait de savoir que quelqu'un était antivichyste et gaulliste vous donnait déjà un sentiment de participation. A l'Ecole, comme je l'ai dit, cela se dessinait avec prudence. Dans notre milieu familial, au contraire, on était au clair d'avance, tout le monde était du même bord, à de rares exceptions près. C'est sur la frange qu'on faisait parfois des découvertes.

Ainsi un de mes professeurs de Mathématiques, Chapelon, très calé et respecté, était ami de longue date de cousins de cousins à nous, repliés eux-mêmes à Lyon. Ceux-ci, avec son consentement bien sûr, m'invitèrent à le rencontrer en ville, faveur d'autant plus rare que Chapelon regagnait souvent Paris après une courte série de ses cours. J'étais très impressionné par ce face à face insolite avec un scientifique que je voyais d'habitude comme un acteur sur sa scène, et encore grandi par une réputation internationale (il la propageait un peu lui-même, faut-il dire). C'était une curieuse figure, toute chiffonnée par l'âge, et ronde, une sorte de lune pâle et comme désabusée, avec une impossible voix cassée, où par moments fusait un "R" prononcé à l'anglaise! Mais très sympa ce jour-là, et visiblement content, libéré même, de pouvoir parler de ses convictions à un de ses élèves, dans des conditions de sûreté.

Bien entendu, à l'X, sa conduite resta inchangée, contrastant avec celle d'un autre prof, traînant une réputation faite de "prima donna": Gaston Julia, grand mutilé de la face de 14-18, un bandeau noir carré cachant l'absence de nez, spécialiste fougueux de géométrie, qui s'arrangeait pour que nul n'ignore sa maréchalite et son anglophobie viscérales.

# Jean-Paul SLYPER (X-40) embarqué à Saint Jean de luz jour rallier de GAUILE le 22 Juin 1940, Mort jour la France (22.4.42)



A Paris début 1938



Aspirant FFL d'Artillerie, en 1941 quelque part en Angletine

Etudier ? Partir ? Rester ? le rêve reprenait après l'extinction des feux. Je correspondais, lentement, difficilement, avec Jean-Paul Slyper. D'abord via une jeune Allemande, amie de mes cousines Kont, réfugiée passée avant la guerre en Californie, dénommée Edith. Puis, quand Etienne fut passé par Lisbonne, j'utilisai une nouvelle filière qui allait de Lisbonne directement à Cambridge, chez la marraine de guerre - française - de mon ami.

Dans chacune de mes lettres, j'exprimai ma juvénile, utopique envie de le rejoindre, de partager sa vie
et ses risques. Ses réponses, qui me parvenaient parfois
au bout de quatre, six mois, m'invitaient à plus de prudence dans ma correspondance. Lui-même était déçu par ce qu'on
faisait de lui (je n'arrivai pas à savoir qu'on l'avait affecté, après instruction, au Cameroun, où il ne se passait
rien).

Pendant que je m'ébattais dans la campagne de Caisse, que je lui adressais de nouvelles lettres jusque dans l'été 1942, il était mort, en quelques jours de fin avril, à la veille de ses vingt et un ans, d'une septicémie, dont les antibiotiques américains, deux ou trois ans plus tard, auraient eu raison. Sa marraine, recevant mes lettres l'une après l'autre, trouva quelqu'un en France qui sache me prévenir avec ménagement; c'était bien nécessaire. Je me sentis perdu comme s'il s'agissait d'un frère. On était en septembre et j'étais encore en vacances. Ses parents et ses deux jeunes frères étaient repliés à Marseille; je leur rendis visite sans tarder.

Fin 41, un autre de mes camarades de classe de Janson avec qui j'avais lié une solide amitié, Claude Lehmann, m'avait écrit de Marseille qu'il s'embarquait, avec sa famille, pour l'Argentine, et j'en avais été mal impressionné: l'Argentine, c'était à n'en pas douter une planque... Je ne pris pas la peine de m'assurer de son adresse, et ne pensai plus à lui. Quelle erreur ! et quel manque de confiance en un ami ! Claude, et son frère aîné, déjà mobilisé en 39, gagnèrent rapidement Londres. En 1943 Claude était déjà sergent pilote sur les "lourds"; envoyé au Canada pour le dernier échelon de perfectionnement avant affectation en escadre opérationnelle, il perdit la vie durant l'hiver suivant, son avion s'écrasant dans une tourmente de neige. Son frère Jean, que je croisai plus tard, servit dans le ler Régiment d'Artillerie de la

lère Division Française Libre en Tunisie, en Italie et en France.

+++

Courant juin 42, la promotion devait faire un stage d'été d'un mois dans les Chantiers de Jeunesse, mais:
"...le stage est réservé à tous les "41", sauf les israé"lites, et même les autres "bis" ne sont pas exclus" (ma
lettre du 21-6-42 à mes parents).

Je rappelle qu'il y avait en effet deux catégories d'élèves "bis", selon le règlement applicable à notre promotion (même la promotion 40, vu la date de son entrée, n'avait pas eu à subir ces discriminations). A part des Français dits "juifs" selon le critère raciste exposé plus haut, on avait en effet classé "bis" aussi les Français "non original-res", c'est à dire nés d'une autre nationalité: tel était en particulier le cas de notre ami Brauer, né à Vienne (Autriche) de parents étrangers et naturalisé Français vers l'âge de trois ans. Eux aussi devaient payer trousseau et scolarité, mais la totalité des exclusions réservées aux "juifs" ne s'étendait pas à eux.

En fait cela me donnait un mois de vacances, mais ceci ne compensait pas cette nouvelle et malpropre vexation, infligée à cinq élèves au vu et au su de tous leurs camarades.

+++

Depuis l'entrée en guerre des Etats Unis (décembre 41) je ne recevais plus de courrier d'Etienne que par retransmission depuis Genève, de certaines de celles qu'il adressait aux parents. J'ai récupéré celles que je continuais à lui envoyer, semble-t-il, directement par avion, et où je logeais parfois désormais des messages codés - suivant la méthode que nous avions arrêtée avant son départ de Lyon. Voici celui du 5 juil-let 42:

"Opinion publique changée un peu en bien, nullement in"téressée par personnalité Châteldon. Propagande massive pour 
"pousser travailleurs chez courtois, mais écho faible". (1)

+++

Début juillet on nous consultait pour esquisser la formation des futures équipes de deuxième année, en appelant à un rebrassage général, et j'écrivais:

<sup>(1):</sup> Châteldon: fief de Laval; - Courtois: les Allemands; on nous cassait les oreilles depuis 1940 avec leur "correction"

## AOUT 1942

An sommet de la Croix de Belledonne (2790m)







Dezèdi: ROUGE ORTAIS RATTIER moi (à droite) Degêdi:
ORTAIS
BRAVER
ROUGE
RATTIER
mai (a drate)

"Je me suis entendu avec Rougé, Vincent-Genod (de Lyon), "Thibierge (mon chef d'équipe), Audibert (un chef d'équipe "aussi, d'un autre groupe), et Latham, qui est mon voisin".

+++

C'est début août que je fis la randonnée avec cinq camarades, dont Francis Rougé et Georges Brauer, à travers Belledonne, juste avant leur départ pour les Chantiers de Jeunesse.

Peu avant, de Genève, mon père avait télégraphié à Etienne de faire tout son possible pour obtenir des visas d'entrée aux Etats Unis - ce qui n'était nullement facile pour un simple étranger muni d'un autorisation de séjour toute temporaire - et je lui écrivis de mon côté, lui redisant à cette occasion combien j'étais suspendu à son action (qui me donnerait la possibilité toujours espérée de passer en Angleterre):

"...Le travail dans ces conditions est le seul qui me dise vraiment quelquechose...je t'en prie, occupe-t-en, je sais combien c'est difficile et peu possible peut-être, mais je suis sûr que tu sais ce que ça représente..."(9-8-1942)

Suivait un bilan de ma première année:

"...Je ne me fais pas d'illusion... Mon classement représente une dégringolade de 30ème à 100ème. C'est dû pour beaucoup à ma petite maladie du départ qui a faussé le début, je crois, puis à ma lente assimilation de la vie d'interne, si nouvelle, et demandant des qualités d'organisation et d'ordre; et aussi à mes expériences, diversement couronnées de succès, de participation à la vie de la promotion, qui m'ont pris du temps. Rien de tout cela n'est perdu pour l'an prochain, où je serai dans une équipe différente, mais très sympathique, dans le voisinage de mes meilleurs camarades nouveaux. J'espère remonter deux ou trois dizaines de rangs au moins, en m'y consacrant bien."

+++

C'étaient tout de même les vacances, et l'occasion d'une nouvelle grande randonnée à vélo avec Daniel Conte, que ses seize ans avaient "forci" à point nommé. Notre route partait cette fois d'Albi, remontant par Millau, jusqu'au Mont Aigoual, avant de parcourir le plateau de Meyrueis avec l'Aven Armand, les gorges du Tarn puis du Lot, pour couper ensuite vers Aurillac, Argentat Tulle...et Poissac. Nous campions en pleine nature, les routes étaient absolument vides et si nous n'avions pas

été transpercés le premier soir, nous aurions eu du beau temps jusqu'à Poissac, où nous arrivâmes un soir à la nuit, sous un gros orage, pour tomber dans les bras de notre grandmère, le pivot immuable de la famille et du lieu, et les parents Hatzfeld, enfin autorisés à revenir chez eux relevés des menaces de poursuites qui avaient empoisonné plus d'un an et demi de leurs existences.

Fin septembre j'allai à Nice et Cannes, revoir les familles cousines, Kont et Charles Mantoux, dont Denise Mantoux "qui m'a paru quelqu'un de très bien, notamment par ses occupations actuelles".

(Nous avons tous su depuis que Denise, après s'être occupée de très bonne heure dans un réseau d'évasion de pilotes
anglais, était venue à chercher des caches pour des enfants
"juifs", avant que l'amplification de cette action l'amène à
un rang national dans le C.O.S.O.R. (Comité des Oeuvres Sociales des Organisations de la Résistance).

Je trouvai à en rapporter - denrée rare ! - des sacs de jute d'occasion (!) - c'est dire si on trouvait facilement ce dont on avait besoin; je les destinais à une ou deux expéditions sur la Savoie avant ma rentrée, pour acheter à la ferme des denrées alimentaires de plus en plus introuvables en ville, et qui serviraient non à moi qui étais nourri à l'X, mais à divers proches. Effectivement, circulant une fois de plus par le "petit train du chemin de fer de l'Est", je ramassai autour de St Béron et St Genix sur Guiers, quelques jours plus tard, muni d'une couverture et d'une tente, divers légumes et un quartier de viande ! "Les recherches que je fais ici sont très laborieuses, et je dois rester jusqu'à demain au lieu de ce matin... je passerai ma 2ème nuit dans une grange..!(9-10)

(10-10): "Je suis rentré ce matin de St Béron très chargé, ayant réussi à expédier 40 kg de légumes en gare, et à conclure une suite illimitée d'expéditions de châtaignes, par 10 kg à la fois.

"M.Michel a été aussi gentil qu'il l'avait promis, ce qui a fait bien plaisir à Françoise et à Tante Hélène autant qu'à Miquette" (c'était la viande, pour 3 foyers). "J'ai trouvé aussi à placer deux de leurs cartes de pommes de terre = 200kg. C'est donc bien travaillé". (c'est ici un exemple d'emploi toléré des tickets qu'on ne trouvait pas à utiliser en ville).

Je passai en rentrant à Champagne au Mont d'Or qui est sur les hauteurs au nord de Lyon. Là vivait Maurice Pernot, très vieil ami de papa, ancien éditorialiste du Journal des Débats, célibataire endurci, vieux et sage, aux longues moustaches d'avant 14, retiré dans une villa écartée. C'est à lui que papa avait remis en partant pour Genève la cagnotte nécessaire à ma subsistance et aux paiements divers dont j'étais chargé pour lui; et aussi divers papiers importants d'archives, emportés de Paris.

+++

A la veille de ma rentrée donc, j'essayai de prendre du recul sur la mort de mon ami Slyper et me confiai à mes parents:

"... Cette perte est pour moi irréparable... Il me reste le chagrin de ne jamis connaître cette maturité qui aurait suivi toutes les belles promesses que donnait son adolescence... Il a d'abors eu la perte de sa carrière normale (1), qui était sûrement plus assurée que la mienne, étant donné ses dons supérieurs. Il a eu surtout la douleur de l'effort stérile, de tant de peine, voués à rien... Que reste-t-il de ce naufrage ? Quand on pense que ses parents n'ont eu en deux ans que de courts billets, aucune notion des lieux, des occupations, des pensées ! Qu'ils n'ont pas même pu ravoir ce qui reste de lui, pas même un souvenir !"

+++

C'est la rentrée. Je retourne à Villeurbanne, laissant la rue Bugeaud aux mains de mes seules cousines Grumbach, arrangement bénéfique de part et d'autre; l'appartement restait pour moi un point d'attache en ville et contenait encore beaucoup "d'affaires" à nous. Philippe étant cette fois à Genève avec tous les sacrements (visas, et une place en troisième année d'Ecole d'Ingénieurs locale), je restais le seul à veiller sur ce qui restait un peu mon foyer.

A l'Ecole, ma nouvelle équipe avec Audibert pour "chef", comprenait Bonnet et Thomas, les deux du tandem perdant de la campagne de Caisse; Journet le lyonnais du quai Sarrail, (mon "voisin" en ville, et ancien condisciple du lycée du Parc); Fred Gourio, copain d'Audibert et de Périneau; Savoye, comme Audibert et moi ancien supporter de Bonnet-Thomas, et un grand gars taciturne mais sympa, Dubois. Rougé était dans une équipe voisine, à quelques mètres. Nous étions cette fois au premier étage, ma chambre donnait sur la rue en façade, et sur le préau de la petite école en face. La rue était en impasse, et il

n'y avait pas plus de bruit que du côté des champs.
(1) Il avait été reçu à l'X en 40, l'oral ayant été supprimé.

Seulement, c'était au nord, il y faisait un peu plus froid.

Je commençais déjà à me préoccuper de visas et d'auto risations de l'Ecole pour passer Noël à Genève. Cela faisait deux mois que je n'avais vu mes parents, à Noël cela en ferait quatre; et les visas se donnaient chichement.

A 1'X, on nous faisait remplir pour la première fois une déclaration sur l'honneur de non-appartenance à des sociétés secrètes. Je notai avec soulagement que pour une fois la mesure était imposée à tous sans discrimination.

Dès le premier dimanche, je me remis à sillonner la campagne, renouvelant mon raid sur St Béron. Butin: 75 kg (!!) de légumes et fruits, expédiés pour une fois en partie à l'X, où mes camarades d'équipe venaient d'instituer une communauté de vivres d'appoint.

Je note le 24-10: "Jeudi soir j'ai dû interrompre de superbes gammes au piano pour cause d'un intense tir de D.C.A. vers dix heures. Toute l'Ecole est allée aux fenêtres ou sur le toit-terrasse et nous avons entendu un concert (avec pauses) de deux heures. Les journaux relatent le bombardement de Gênes par 1200 avions."



Le 2 novembre 1942, ma lettre à Genève est entièrement occupée par un message codé important. Le signal convenu, pour le destinataire, était le prénom Edith, celui de la correspondante de mes premiers échanges de lettres avec mon ami Slyper - ce prénom n'existait nulle part ailleurs dans nos relations. La lettre se présentait pour la censure de façon tout à fait anodine, les mots du message y étaient disséminés en clair suivant un système précis.

"Jean-François averti Légion épie la rue Bugeaud cause mouvements divers incessants télégrammes plusieurs personnes étranger race surtout.

"Avant éclaircissements par moi user courrier ordinaire seul et rester immobile.

"Ensemble trahit M. Holtzel ferai nécessaire rue Bugeaud." L'affaire était très grave.

Jean-François Mantoux, frère cadet de Jacqueline Michaud



AUDIBERT Ensigne de Veisseau FNFL puis inguisiem au Corps des Mines



BONNET Claude



DUBOIS



Montpur la France (22-8.1944) à Villars rous Ecot (Doubs)



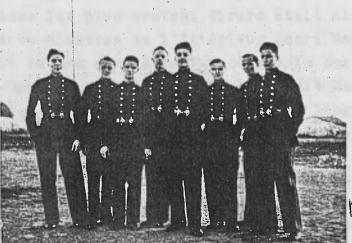
JOURNET



MANTOUX (mai) F.L (1 DFL) L'entenant d'adillerie F.F.L (Air) puistingénieur de l'Armement (Air)



SAVOYE



L'enterant d'artillere FFL(2°DB) puistingineur de l'Armement (Men

l'amuaire e été délisé en 1943, les photos d'AVDIBERT, GOURIO, THOMAS ont été obtenues auprès des Familles. La mienne est restre absente jusqu'en 1981 où je l'ai adressée à teur les anciens 13 - de la premotion et aîné de Nicole (plus tard Marchesseau), vivait à Lyon, jeune marié, et s'était inscrit à la Légion des Combattants, organisation de plus en plus orientée politiquement: c'était une partie de sa stratégie pour passer inaperçu; sa femme Lise Lehmann l'avait convaincu en outre de se faire baptiser avec elle, et ils avaient par prudence rompu toute relation avec le reste de la famille.

Il avait quand même eu un sursaut en apprenant dans une réunion ordinaire de quartier de la Légion, qu'un collègue légionnaire, demeurant 18 rue Bugeaud, demandait que soient dénoncées à la police les activités douteuses des habitants du bème étage, qui recevaient des lettres et des télégrammes de l'étranger, et que tout ça sentait peut-être le juif par-dessus le marché.

Il faut dire que nos locataires successifs avaient été Jacques Salomon (il ne devait prendre le nom de Rénal qu'à partir de la Résistance), puis Grumbach.

Ce Holtzel, d'apparence renfrognée, qui ne saluait ni ne desserrait les lèvres dans l'escalier, nous avait déjà fait une impression pas franche. Maintenant, cela devenait réellement mauvais.

Une sorte de police politique à mes trousses et à celles de mes malheureuses cousines, c'était très inquiétant. La police, la vraie, était elle-même dressée à chercher des espions et des ennemis intérieurs partout...

Je pris une décision rapide, et demandai par téléphone rendez-vous, à Vichy, à Louis-Dominique Girard. Papa m'avait laissé l'indication fortement appuyée de ce recours pour les situations les plus graves. Girard était alors directeur du cabinet du Ministre de l'Intérieur Henri Moysset, avec qui papa avait eu des relations espacées mais cordiales dans d'autres temps. Girard, de l'âge d'Etienne, était une connaissance ancienne aussi, ayant été très actif tout au long des années 30 à l'Entr'Aide Universitaire Internationale, que papa avait présidée pendant plusieurs années.

Ces deux précieuses relations avaient déjà servi, en 1941, lorsque les deux soeurs de maman avaient été internées sans jugement, puis accusées d'atteinte à la sûreté de l'Etat, pour avoir recopié et posté une soi-disant pétition auprès du Président Roosevelt, qui n'était qu'un piège policier. (Mon oncle Jean Hatzfeld, qui n'y était pour rien, eut le même sort).

Encore en septembre 42 (il n'y avait de cela que quelques

semaines), Girard avait obligeamment vérifié à Paris, à la demande de papa, les conditions de mise à l'abri des archives les plus précieuses laissées par papa à Paris en juin 1940. Parmi celles-ci, les compte-rendus secrets des séances des délibérations du Conseil des Quatre (alors en exemplaire unique dacty-lographié); beaucoup de ces archives avaient été déjà protégées par le professeur de Droit Georges Scelle, et dissimulées dans les caves de la Faculté de Droit. Ayant pu rencontrer Scelle, Girard avait rendu compte, en quelque sorte, à papa de sa mission en termes très chaleureux, et sur le très officiel papier à en-tête du Ministère. (1)

+++

Girard m'accorda rendez-vous pour le dimanche suivant, comme je le lui demandai. Je ne pouvais faire ce voyage, sans permission régulière, qu'entre un dimanche matin et le soir même. Encore serait-il prudent de le faire en grand uniforme de l'X; on contrôlait beaucoup dans les trains, mais on n'irait pas supposer que quelqu'un voyageant dans cette illustre tenue était en situation irrégulière. Demander une autorisation à ma hiérarchie aurait attiré l'attention.

Le dimanche 8 novembre 1942 de grand matin, j'étais dans le train de Limoges, avec une bonne correspondance pour Vichy, où j'arrivai vers onze heures. Je ne connaissais rien de la ville, et je ne souhaitais être abordé par personne, aussi tout en repérant rapidement la configuration de la station thermale, ce qui amenait ipso facto aux bâtiments convertis en Ministères, je m'imposai de n'entrer nulle part avant mon rendez-vous (il était pour quinze heures), sinon pour déjeuner. Mais les restaurants n'ouvraient pas encore, et je n'avais plus qu'à déambuler dignement, tremblant de froid, car j'avais choisi la courte pèlerine de demi-saison, qui seule se portait avec le fameux bi-corne.

A midi, enfin, je pus me réchauffer dans un restaurant proche de mon lieu de rendez-vous, très fréquenté par le beau monde du lieu. On ne s'y abaissait pas à demander les tickets normalement dûs, aux clients; ça m'arrangeait: à l'X, étant nourris, nous n'en avions que pour nos permissions déclarées. Le poulet à la crème fut une orgie.

<sup>(1)</sup> J'ai hérité de la lettre de L.D. Girard en question

Je finis de tuer le temps en reprenant mes allées et venues sur les allées sablées du Parc - je revois ce calme sous un pâle soleil, et les couleurs dorées des feuillages.

Par-ci par-là, un haut personnage, parfois un général, débarquait en voiture, salué par la garde au portail de l'Hô-tel du Parc, où siégeait Pétain.

A quinze heures, j'entrais dans le bureau de Girard, au haut de deux grands étages d'hôtel, sous les combles. Il m'accueillit plus que courtoisement, bien que ce fût pratiquement notre première rencontre.

Je lui débitai mon histoire aussi clairement que possible, mais je m'aperçus peu à peu qu'il était nerveux et ne m'écoutait probablement que d'une oreille. Soudain il m'interrompit: -"Enfin, je sais que tout ça c'est sérieux pour vous, mais avec ce qui arrive aujourd'hui, que voulez-vous, je dois vous dire que nous avons d'autres graves soucis!"

Décontenancé, je hasardai: -"Mais... pardon ! qu'est-ce qui se passe de spécial ? excusez-moi, je me suis mis en route tôt ce matin, je ne suis pas au courant..."

-" Enfin, quoi ? Vous ne savez donc pas ? Les Alliés ont débarqué ce matin en Afrique du Nord !!"

Les Alliés en Afrique du Nord !! Dans ma stupeur, j'étouffais de joie rentrée: pas question en effet de ciller devant ce
haut potentat du régime, dont je ne connaissais, en fait, que
la présente et officielle allégeance, et dont il me restait à
obtenir d'urgence, sans que cela disparaisse dans le nouveau
tumulte des affaires d'Etat, la protection efficace, pour le
salut de "ma" rue Bugeaud, de celles et ceux qui y vivaient, ou
qui y vivraient par la suite...

-"Ah... ? Non, je ne savais pas... Mais alors ?"

-"Bon! (il marchait de long en large) Vous ne vous rendez absolument pas compte. Cela pose à la France, au Maréchal, au gouvernement, des problèmes très graves, et immédiats. Nous attendons d'un instant à l'autre les réactions des Allemands. La suite est imprévisible, imprévisible, tout cela est très grave... Allez, je m'occuperai de votre affaire. Excusez-moi, nous avons des réunions. Gardez confiance. Au revoir."

En dix minutes, c'était expédié. Dans l'escalier, je me demandais avec inquiétude ce qu'il pourrait rester de ma démarche dans la mémoire d'un homme emporté dans un tel tourbillon de responsabilités; ça, c'était grave aussi - mais pour moi ! D'un autre côté, ce débarquement, ça rapprochait les Alliés d'un pas de géant: quelles perspectives nouvelles !! Il me

416 1

restait à attendre mon train de retour: je repris mes pas perdus entre les grands hôtels, observant une certaine montée des allées et venues, des mines tendues...

Dans les trains du retour, personne n'était encore au courant. La nuit tomba avant notre arrivée à Perrache. Je vis qu'on y avait rétabli le black-out du temps de guerre. Dans le tramway 16 se trouvaient plusieurs autres élèves et parmi eux Camillerapp, cet aveugle de guerre de la promotion 39, avec qui j'avais déjà des contacts amicaux, car ç'avait d'abord été à Janson un camarade de mon frère Philippe, puis à Villeurbanne je lui avais fait la lecture de quelques romans. A l'arrivée, je lui offris mon bras pour le trajet à pied, en lui signalant qu'on n'y voyait rien dans les rues non plus ( et pourquoi ). Il avait de l'humour, et offrit de guider l'ensemble des copains qui débarquaient avec nous: -"Je suis le roi du marcher noir", dit-il fièrement.

obtenir ( L. genes, easy of a state of

าล (อ.ศ. ค.ศ. ค.ศ. ) (อ.ศ. ธา น.ซี (อ.ศ. ค.ศ. ค.ศ. **(อ.ช. ซี ซีย์) (อ**.ศ.

The since his both he

in the second of the second of

+ + +

om de led in olde de la composition de la composition de la complete del la complete de la compl

consideration of the second of

## "TRIAL AND ERROR" (1)

(1) expression anglaise signifiant: Méthode expérimentale; mot à mot: "Tentatives et erreurs".

(De mon journal, reconstitué en Grande-Bretagne fin 43): On s'attend maintenant à tout moment à l'occupation de la zône libre, et par conséquent tout le monde s'attend à ce que l'Ecole soit particulièrement visée par les projets d'occupation (vieux thème dans la psychologie d'attente de la matérialisation d'un pépin). Dès le 9, je rapporte de Lyon un sac à dos "d'urgence" (pharmacie, vivres, couchage, etc.). Je remets mon vélo en état à l'Ecole, prêt à un départ soudain. Dès le 11, je commence à sonder des camarades, d'abord Rougé (qui est malade); Thiébaut, Brauer, puis Audibert. A midi, nouvelle que les Allemands occupent le sud; je décide d'aller prendre chez Maurice Pernot l'argent qui y est encore, et à 7 heures du soir c'est une ruée éperdue à travers Lyon plein de patrouilles de gardes mobiles, surtout le long des quais, prêts à disperser des manifestants. Personne ne manifeste. Par le seul pont ouvert aux civils, je gagne la place des Terreaux, puis la Saône, à pied tant il y a de cohue. Dans la nuit, je remonte le flot des blindés énormes, les queues de fourgons de munitions géants, des canons antichars, servants aux pièces. Odeur écoeurante d'essence partout. Sept kilomètres de côte d'où déferlent les Boches en sens inverse; la route tremble sous les chemilles. Pernot est comme un îlôt d'urbanité dans sa chambre écartée du vacarme. Même scène au retour.

...Entre le 11 et la fin du mois, c'est une activité intermittente dans notre petit groupe, qui me possède complètement. Il y a fort peu à faire sinon à attendre les renseignements que moi, Périneau, et Hertz (un camarade de la promo 40 rattaché à la nôtre, ancien scout, proche de Rougé) promettons de procurer; - à tâcher de perfectionner son équipement en vivres et vêtements surtout, - à discuter si tel ou tel est suffisamment mûr pour être mis dans la confidence, si tel petit clan doit être tenu au courant fait par fait des résultats ou des espoirs successifs d'un autre. Par code, je corresponds avec mon père, dont l'attitude me fait espérer des autorités anglaises en Suisse des renseignements décisifs: au bout de quinze jours j'apprends que c'est un échec complet. Périneau, pendant ce temps, se lance dans des filières de zône occupée via Paris. La réponse doit être lente à venir, et nous ron-

geons notre frein. Hertz, beaucoup plus efficace semble-t-il, est chaque semaine sur le point d'aboutir à un résultat nouveau et sensationnel. Il n'est pas question de douter, mais à chaque nouvelle alerte on se prépare intérieurement une réserve de scepticisme assagi, pour éviter les chocs de brutale dé ception.

De mon côté, je vois directement Rougé, Audibert, Brauer puis Daubos, et par Rougé, Hertz. Autour de Brauer semblent se rassembler Daubos, Froissart. Autour de Périneau, Thomas, puis Claude Bonnet, puis Gourio pressenti par moi aussi, puis Cler. Plus tard on apprend qu'avec Cler marche Monteil, en seconde ligne il y a Hentschel et Funel (leurs parents habitent respectivement le Maroc et l'Algérie). On tâche de ne pas se faire trop remarquer... sans cependant pouvoir éviter de bavarder souvent, le soir après l'appel, dans une de nos chambres peu discrètes, à voix jamais suffisamment basses, de toutes les questions grandes et petites, morales et pratiques, touchant à notre grand projet.

Vers le 20 novembre, à la table de réfectoire de l'équipe, c'est un toast porté par Thomas et Audibert à la santé du général Giraud, tous debout, sous les yeux intrigués de nos deux cents camarades.

+++

(Je reprends mon récit):

Certains avaient des relations avec l'aviation militaire stationnée à Ambérieu et espéraient pour nous un embarquement clandestin soudain en vol direct sur l'Algérie. D'autres vi saient l'Espagne, en espérant quelques tuyaux pour le passage de la frontière et la manière d'éviter le refoulement sur la France: un tel refoulement risquait de nous faire livrer directement aux Allemands.

Le 15 j'écrivais à mes parents:

"Comme je vous l'ai écrit la dernière fois (1) il est possible que je participe à une espèce de camping volant avec une douzaine de camarades dans une région montagneuse non encore définie (1); la meilleure époque, si les motens nécessaires, toujours difficiles, peuvent être réunis d'ici là, par les plus débrouillards d'entre nous, semble être la fin des prochains congés.

<sup>(1)</sup> Ce détail était faux. (Idem pour le deuxième renvoi).

# Et Lyon devint capitale de la Résistance...

Au lendemain de la défaite, des hommes commencèrent à organiser, à Lyon, la lutte contre les nazis. D'abord par des tracts puis, à partir de 1942, par les armes. Siège de plusieurs mouvements clandestins Lyon fut le théâtre d'une sanglante répression.

Il n'est pas négligeable de se souvenir qu'entre le 7 juillet 1940 et le 11 novembre 1942, trois jours après le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, Lyon n'a pas connu l'occupation allemande. Même si des « commissions d'armistice » sont présentes dans la ville, même

Même si des « commissions d'armistice » sont présentes dans la ville, même si le gouvernement de Vichy, cédant aux exigences du vainqueur, accepte — particulièrement dans le domaine racial — de calquer sa législation sur les textes nazis; nême s'il admet, dans l'été de 1942, que des équipes de spécialistes allemands camoufiés puissent rechercher, notamment dans la bantieue lyonnaise, des postes émetteurs' clandestins et, par-delà la ligne de démarcation, s'il livre aux nazis des milliers de juits étrangers, qui avaient cru trouver refuge en zone libre, le fait d'évoluer pendant deux années sur un territoire non occupé va donner à la Résistance son caractère singulier.

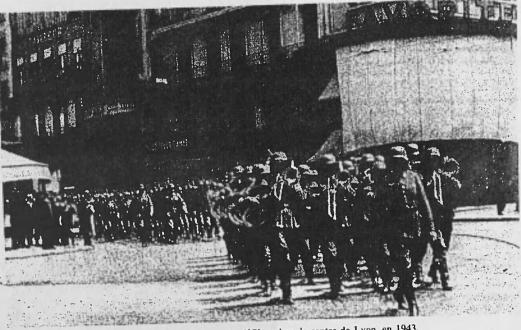
#### PAR HENRI AMOUROUX

Elle sera plus libre de ses mouvements. Ce qui-entraîne parlois la peine de mort en zone occupée – l'impression et la distribution de journaux clandestins, par exemple, et je songe au sort qui sera réservé aux résistants du réseau du Musée de l'Homme, fusillés en 1941 – « vaut » quelques mois de prison, souvent avec sursis, en zone libre. Entre les résistants at l'armis de l'armistice, dont beaucoup

et l'arm d'ailleui complié tématiq même : Vichy, miers é et le i mouvé Si



Y TECHNICO



Des troupes de l'armée allemande défilent dans le centre de Lyon, en 1943.

Lyon: certains, comme Le Figaro, Le Temps, Paris-Soir, repliés au moment de

Enfin, bien qu'il ait conservé un pied-àterre (2) — et une galerie de peinture sur la Côte d'Azur et qu'il circule beauc'est à Lyon que se rend très sou-

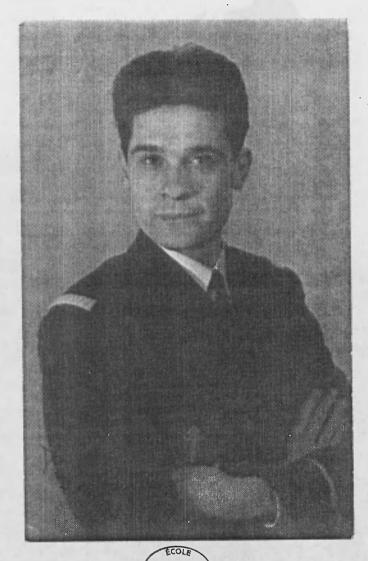
 des troupes allemandes à Lyon. Dan jours qui suivent, on note trois atte contre des soldats ennemis, des boi sous des véhicules militaires, dans de ranes des restaurants.

1942



Dès 1941, devant les magasins d'alimentation de Lyon, les habitants font la queue pour obtenir un peu de viande. (Photograf

( Journance des counies 1986)



Jean AVDIBERT

(1921-1989)
Aspirant de Marine des F. N. f. L.

(Foreis Navales Françaises Libres)

Loulies 1943



Georges BRAVER (1921-1978) en 1942



André DAVBOS (à dr.) et Francis ROUGE, qui arrive de pies de trois ans de campagne en Indochine (Septembre 1948) (photo puise à Longues (Vanchuse) chez Dombos, en noutre de Marseille à Paris, en avion "Nord 1000", capilate per René PERINEAU et moi Photo, J. Mx

# Le PHOTOS extraites de li Annuaire-photo de la promo 41:



PERINEAU Eurognede Vaisseau FNFL



S/L' ge Dic Atilleire



DAUBOS SL- 9° DIC Artillerie Grievement blessé en Alsace (GIG)



ROUGÉ S/L<sup>t</sup> 1ºDFL Artillerie

l'élève MANTOUX Jacques du Groupe 12 à Monsieur le chaffder bisagre Sous-bourneur.

OBJET

Vacances de Noël

نعیمتی ک

J'ai l'honneur de vous demander de bien vouloir m'acconder l'autorisation de passer en Suisse (21 rue de Contamines - Geneve) mon congé de Noël et Nouvel An; mon père y a transporté son domicile depuis qu'il a repris

son ancienne chaire d'Histoire Contemporaine à l'Institut de Hautes Tudes Internationales. J'ai déposé à cette intention une

demande de passeport.

America object



### CONSULAT DE SUISSE LYON

POUR LES DÉPARTEMENTS:

AIN, ALLIER, ARDÈCHE, CANTAL, CHER, CREUSE DROME, ISÈRE, LOIRE, HAUTE-LOIRE PUY-de-DOME, RHONE, SAONE-et-LOIRE SAVOIE et HAUTE-SAVOIE

VA52 NK

RÉFÉRENCE No.....

à rappeler dans la réponse

Nouvelle adresse :

2. RUE JACQUES DE BOISSIEU (angle rue Tete-d'Or, a' 5)

Heures de Réception ; 10 à 12 h.

(Samedi après-midi excepté)

12 décembre 1942. LYON, le

6, QUAI GÉNÉRAL SARRAIL Téléphone: LALANDE 06-70

Chèques postaux: LYON 36.41 Houres de réception { 10 à 12 h. 14 à 17 h.

Fermé le samedi apres-midi

Monaieur J. Mantoux,

Villourbanne.

Monsieur,

Me référant à votre lettre du 10 décembre 1942 j'ai l'honneur de vous faire savoir que, dès aujourd'hu: le frontière est fermée par les autorités allemandes.

Nous tenons votre demande de prorogation en suspens jusqu'au jour ou vous seres en possession d'une dérogation. Veuillez vous adresser à la Préfecture pour tous renseignements complémentaires.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations très distinguées.

> Le Consul de Suisse: Augustury

59393

"S'il en était ainsi mon séjour auprès de vous devrait en être abrégé... Ce projet... malgré l'époque, me semble raisonnablement tentant, à cause du temps que nous avons devant nous, de la réflexion de tous ces camarades qui ne sont pas des gens à attraper bêtement un rhume, et des connaissances que les uns et les autres ont ici ou là, ce qui pourrait assurer de bonnes étapes et déterminera, à peu de chose près, tout l'itinéraire, je pense."

Et dans une autre partie de la lettre, constituée en message codé, je précisais:

"S'appuyer sur promesses américaines d'aide à girolles (1); estime projet suffisamment sérieux pour prier papa demander Berne appui Nina (2) et solliciter appui formel cas arrivée consulat figue ras si existe sinon Barcelone". (3)

Le 19 je revenais sur le sujet (ici je décode les noms propres): "Je n'ai pas encore mon visa suisse et la frontière est fermée, mais cela peut très bien s'arranger. Je verrais alors volontiers l'ambassade britannique à Berne. Ainsi je pourrais être retourné à temps ici pour faire avec mes camarades cette excursion de camping, pour laquelle chacun devra aller chercher chez soi son équipement."

(Il s'agissait surtout de ceux de zône occupée qui avant de partir souhaitaient profiter des laisser-passer spéciaux de Noël organisés par l'Ecole pour aller embrasser leurs parents).

"Quant aux difficultés de la montagne, je me les représente bien. Et si en cette saison la marche est pénible, cela n'a pas d'importance du moment qu'on est décidé à ne l'entreprendre qu'après étude approfondie du terrain (sur les cartes et sur place)".(4)

J'avais tellement rêvé de cette reprise qu'à défaut de carte d'Espagne, qu'on ne voyait nulle part et qu'on n'osait pas demander, j'avais acheté une carte de... la Corse, avec l'idée saugrenue qu'un jour viendrait où on pourrait monter, de là, un embarquement pour les Baléares, ou même plus loin.

<sup>(1)</sup> A cette époque, tout lecteur avisé lisait "Giraud": il était difficile de mettre ce nom en clair dans une lettre à aspect anodin.

<sup>(2)</sup> Code pour "Londres"

<sup>(3)</sup> Nom caché par une périphrase dans l'original (4) Là je me vantais beaucoup; à cette date nous n'avions <u>aucun</u> renseignement

A - 46 -

(JOURNAL):

"Le 27 novembre, à midi, des rumeurs graves circulent à l'Ecole: il s'agit ouvertement de l'arrestation des officiers, de l'expulsion des troupes encasernées, de la rupture de toute communication avec Toulon. Inquiétude. Que va devenir l'Ecole? Les Chefs de groupe, capitaines te lieutenants de l'armée d'armistice, en tremblent pour leur grade. Hâtivement des sous-officiers sont envoyés, ciseaux en mains, parcourir tous les tableaux d'affichage et couper fébrilement toutes les mentions de grades dans les signatures. Le chef d'escadrons Cassagnou (successeur du fameux Bénard) n'est plus que le D.E.G.S; le lieutenant-colonel est châtré de ses cinq galons, le général de ses étoiles passées... Ceci n'est rien: que va devenir maintenant le contrôle de la frontière, des transports? la police? la censure? ... Nous regardions avec crainte le lendemain.

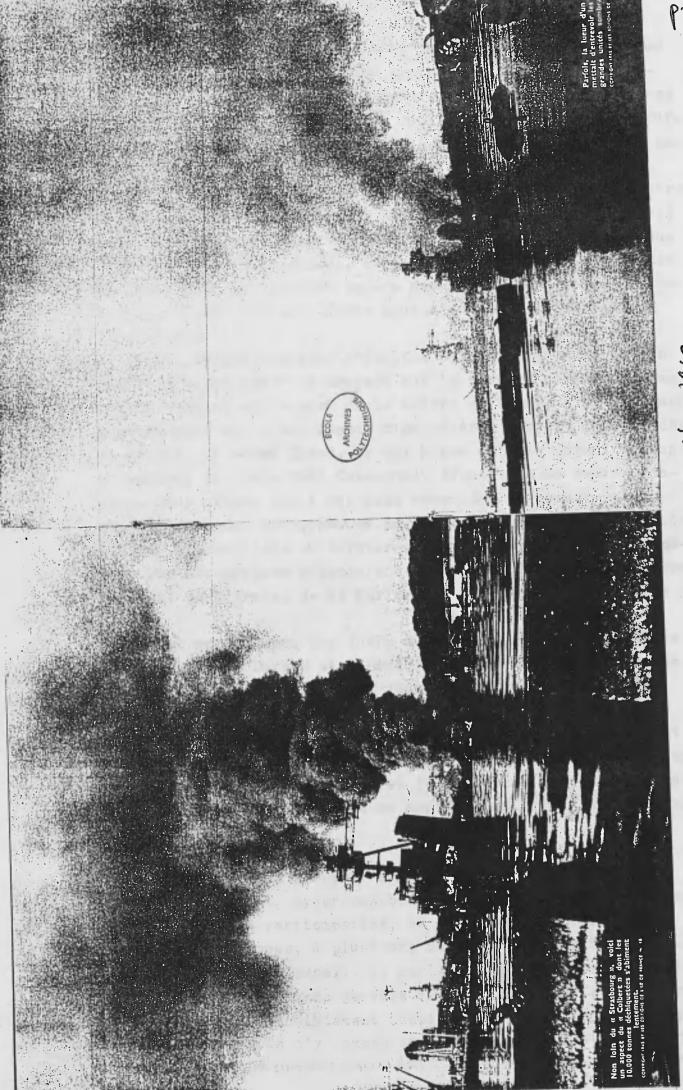
"... L'après-midi, je vais à vélo voir Rougé à Desgenettes où il a été transporté pour traitement aux sulfamides: son tympan, mal examiné à l'Ecole à la suite d'un plongeon violent en piscine, s'est infecté et est encore dans un état sérieux qui a alarmé le médecin-chef enfin mandé. Va-t-il pouvoir continuer à être des nôtres? Je le trouve endormi dans la lumière assombrie de la chambre à six lits, un peu hébété de son traitement intensif... Il me raconte que deux soldats blessés ce matin à Bron ont été hospitalisés ici, et rapporte des rumeurs de la démobilisation brutale des casernes."

+++

(RECIT):

Les Allemands avaient averti Vichy qu'ils prenaient en mains l'occupation de tout le sud de la France, mais dans un ultime sursaut, Vichy avait obtenu l'immunité des casernes de l'armée d'armistice et du "camp retranché de Toulon", comprenant un périmètre défini englobant la ville, le port militaire et la rade. Là restait une partie de la fine fleur de notre magnifique flotte - même si une escadre sommeillait depuis 1940 à Alexandrie sans contact autre qu'alimentaire avec les Anglais; une autre à Fort de France dans une égale inaction et fidélité à Vichy et à son Amiral, Darlan; enfin le cuirassé Jean Bart, inapte au combat, demeurait à Casablanca où je l'avais laissé; et son magnifique jumeau de 35000 tonnes, le Richelieu, retenu à New York pour des réparations, appartenait à la rare liste de navires ayant rallié la France Libre.

Les Allemands étaient décidés à en finir d'un coup. En même temps qu'ils envahissaient les casernes dans toute l'ex-zône



libre, déclenchaient avant l'aube du 27 novembre une attaque éclair du camp retranché, sans sommations. En quelques instants les quelques navires en mesure de tenter une résistance étaient assaillis, maîtrisés ou coulés, et sans autre ressource l'amiral de Laborde ordonna le sabordage général. Aucun navire n'en réchappa.

La nouvelle, entendue à la radio le soir même dans notre petite salle de groupe, était accablante. Tout le monde était muet; nous étions plus d'un à ne pas retenir nos larmes. Dans l'abaissement de la France, c'était, si possible, l'apparence du fond. Cela galvanisait encore davantage notre groupe clandestin, et ébranla sans doute plus d'un parmi le restant de la promotion

Le lendemain matin, c'était à Savoye et Thomas, de mon équipe J2B, de lever le drapeau sur le terrain consacré. Nous avions convenu entre nous de le mettre en berne, à mi-mât, mais l'un de nous eut l'imprudence d'en référer à notre nouveau chef de groupe, un nommé Clerc, ce qui amena un veto formel de son supérieur, le commandant Cassagnou. Ayant tenu un rapide conseil, nous avions dit à nos deux camarades de passer outre, mais la présence soupçonneuse du Clerc en question à leurs côtés les impressionna au dernier moment. Ainsi nous fûmes empêthés par nos propres officiers de marquer notre solidarité avec le deuil de l'Armée, de la Marine et de la nation entière en ce jour.

Peu après, dans des jours de grisaille à tous points de vue, le général Durand vint nous faire une sorte d'allocution sur le moral: cela ne s'était jamais produit. Rassemblés à l'amphi, et en présence du reste de l'encadrement, cet homme à l'air usé, parlant d'une voix morne - peut-être sincèrement accablé lui-même - nous gratifia d'un prêche d'où ne ressortait aucune note d'espérance, et d'où je ne retins que cette exclamation désabusée: "La France se meurt, Messieurs, la France se meurt!"

(JOURNAL):

"Et plus on a l'espoir d'en sortir soudain, plus aussi on se sent méfiant, hypersensible à toute différence entre nos divers degrés de participation, en énergie ou en émotion, à notre projet. Thomas, à plusieurs reprises, me paraît de plusieurs années trop jeune... Il parle du reste trop à mon goût et pendant deux semaines je vais le tenir à l'écart, me réservant de renouer immédiatement aussitôt que nous serons sur du terrain ferme. Nous n'y sommes toujours pass, du reste, et Hertz, l'il de Raubes: sauf cinq sous marins dont l'Iris, qui se fit interner... à Barce-lane!

5. 南语:

qui demeure le plus actif de tous au dehors de l'Ecole, nous avise sérieusement de mises en alerte qui se révèlent creuses. Une fois, c'est une escadrille de bimoteurs qu'un groupe franc est prêt à couvrir, mais à qui il manque des pilotes; une autre fois, c'est un avion qui est censé partir d'Ambérieu où Hertz lui-même se rend, moi restant (c'est un dimanche et je suis seul fin prêt) à l'Ecole, prêt à démarrer en un instant. Pour une de ces fausses alertes, je suis allé jusqu'à m'aboucher avec le "sous-officier de semaine", Saudubray, ancien pilote militaire, qui est chargé de famille, mais sympathisant, et qui verra s'il peut nous trouver d'autres pilotes."

(RECIT):

Je tuai le temps de plusieurs jours d'arrêts ramassés pour des motifs stupides en travaillant le piano au métronome, que notre bon locataire de Paris venait de m'expédier. Je commençai à distribuer dans la famille les tickets d'alimentation "militaires" de ma réserve, 4 Kg de pâtes etc. représentant une véritable manne.

(JOURNAL):

"...Il faut aussi penser à l'échec possible. Les Boches, qui sont tombés sur un bec à Toulon, ne vont-ils pas recourir aux expédients usuels des périodes creuses, pogroms entre autres ? L'Ecole, désespérément atone et même malveillante, me fournit-elle une sauvegarde quelconque ? Mon père me demande des photos d'identité que je lui envoie par la poste. Bloch me fournit une fausse carte d'identité (cachet authentique sur une photo de moi collée sur un carton vierge). Est-ce que ce sera finalement l'humiliante fuite après avoir été sur le point de voir aboutir le projet si longtemps caressé ? ... Les cartes d'Espagne sont introuvables, et j'achète une carte Michelin de la section franco-suisse. Est-ce le commencement d'une pente ?... Ai-je donc déjà moralement lâché ?"

(RECIT)

Dans cette solitude je me rappelle avoir retenu dans un coin du vestibule le professeur Chapelon, dont j'ai déjà parlé, et de lui avoir exposé mes tracas. Il se montra compréhensif, mais que pouvait-il à lui seul ? Je suivis des yeux, du portail d'entrée, la "traction" Citroën noire qui l'emmenait, et pensai malgré moi à telle autre voiture qui pourrait surgir du même tournant, un jour ou l'autre, amenant des policiers français ou allemands à qui le sous-gouverneur De Tarlé ne manquerait sûrement pas de me livrer sans remords

Les plus gros soucis n'éteignaient pas les petits. Le propriétaire de la rue Bugeaud réclamait le loyer de novembre que j'avais déjà payé depuis longtemps, je courais rectifier et lui régler décembre en prime. Le lendemain, il me signalait l'existence dans l'appartement d'une carabine de chasse à lui, non déclarée, et sa demande d'accès à l'appartement pour son beau-frère, de façon à trouver l'engin pour le remettre à temps au commissariat (il y avait une nouvelle instruction draconienne à ce sujet): je pâlis en pensant aux dangers que nous aurions courus, moi et les quatre pauvres cousines réfugiées là, si on avait découvert chez nous cette arme dont nous n'avions jamais rien su: elle devait être sous une lame de parquet, ou quelquechose d'approchant, car nous nous étions bien servis de tous les rangements... Il fallait aussi faire face à une soudaine grosse note de gaz-électricité, et supputer les parts de trois occupants successifs; rechercher des colis de denrées périssables expédiés de St Béron et pas encore arrivés; régler la taxe d'habitation; conseiller mon oncle André Blum qui commençait (légitimement, je dois dire) à paniquer et me demandait de presser mes parents d'aménager son accueil, avec ma tante Hélène et leur fille Suzanne, de l'autre côté de la frontière suisse récemment fermée.(1)

On me demandait de Genève d'expédier des cahiers appartenant à Philippe: enquête faite, il me fallait aller remplir des formulaires spéciaux pour cette exportation (!) à la Chambre de Commerce de Lyon.

Je prévoyais d'obtenir de mon camarade d'équipe Journet que ses parents abritent dans leur débarras de 6ème étage une malle, un grand panier-malle, etc. contenant des vêtements, des chaussures de montagne, des papiers importants et des réserves de conserves reçues du Portugal en plusieurs envois bénis organisés des USA par Etienne. Je trouvai les prétextes nécessaires pour masquer le motif réel de ces dispositions. Journet m'aida dans ces considérables transports: il y avait à peine quatre cents mètres, heureusement, entre les deux immeubles.

J'étais soulagé, en particulier, de faire disparaître les lettres reçues d'Amérique, peut-être même d'Angleterre, dans ces transports. Il y avait finalement bien eu, un jour en plein a-près-midi, une visite de police, de nationalité douteuse, à l'appartement, qui avait failli tourner en perquisition, et au cours de laquelle mes cousines, impressionnées, avaient mentionné mon nom, mon adresse à Villeurbanne, et le fait que mon père était

<sup>(1)</sup> Ceci put être réalisé début 1943.

en Suisse.

(JOURNAL):

"En Suisse ? Mais n'avais-je pas depuis longtemps posé une demande de visa pour les vacances de Noël ? Le visa était maintenant accordé, mais ne serait valide que lorsque la fere meture de la frontière serait levée. Encore n'était-il pas trop bon d'insister, ni à la Préfecture, ni au consulat suisse, où un cortège typiquement calamiteux de réfugiés potentiels apeurés venait supplier d'un air désabusé le scribe du guichet des passeports (sans pouvoirs lui-même, mais assez hautain et légèrement méprisant envers tous ces gens implorants.(1) Toujours pressé, toujours à vélo ou presque, je côtoyais des cohortes de boches aux chants de marche formidables. martelant les avenues et les ponts de leur rythme lourd.

Décembre - un temps inégal, souvent très beau. A la lumière de couchers de soleil froids et exquis, je monte de temps en temps sur le toit de l'immeuble de l'Ecole. Les Alpes s'étendent de l'est jusqu'au sud; des Focke Wulf 190 se ruent à basse altitude, faisant des acrobaties étourdissantes... A mes pieds, des lampes s'allument, des volets s'abaissent dans un bruit mat, étouffé aussitôt entre les murs de la cour. Je rentre dans cette grande ruche bizarre, qui me cause encore souvent des surprises.

Mes allées et venues me mènent maintenant exclusivement à quatre ou cinq portes: Audibert, Thomas, Gourio, - au 3ème Brauer, Hertz (le plus rarement possible, car il habite un secteur où je me méfie plus qu'ailleurs)... et ce sont des évocations de faits divers, démesurément gonflés par l'absence d'informations essentielles... Par égard pour ma situation personnelle, mes camarades sont d'accord pour me donner une priorité éventuelle de départ. Aussi suis-je désagréablement surpris lorsque j'apprends, au retour d'une virée à Lyon, un mercredi après-midi, que Hertz est parti, seul; et doit être considéré comme définitivement parti si demain il n'est pas rentré au premier amphi. Nous ne sommes que quatre au courant: Rougé, devenu le centre des transmissions, Brauer, Daubos et moi.

<sup>(1):</sup> Ceci fut écrit fin 1943 à Londres; on pourrait comparer avec le roman d'Anna Seghers, "Transit", écrit après la guerre.

(RECIT):

Le lendemain jeudi 16 décembre, sa place à l'amphi, droit devant la mienne à quatre rangées de distance environ, était vide. A l'appel de son nom, ses voisins répondirent par l'habituel "Absent!". Le "pitaine" de service cocha son nom et passa au suivant. J'étais comme fou; ça y était, cette fois.

(JOURNAL):

"Les jours passent. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Pas de réaction officielle au début. Mais voici qu'est remise à l'administration une lettre de Hertz au Sous-Gouverneur. Simultanément, dans tous les groupes, les chefs de groupe font, par ordre, un topo sur la question: chacun y met son accent propre; on voit la tendance hostile (capitaine Clerc) côtoyer la réserve prudente (capitaine Guerrier).

Clerc - mon chef de groupe - déclare qu'il tuerait volontiers Giraud, parjure envers Pétain et envers les Boches.

. . . . .

Les préparatifs (restant à faire) en ville sont maintenant urgents. Il faut être paré à tout moment. Mais hélas, Audibert n'est pas encore décidé; Rougé ne veut pas partir avant d'avoir revu sa mère, et veut partir avec Daubos et Brauer; Thomas, Gourio, Périneau, sont de zône occupée également. Il est décidé que je serai associé à Cler et Monteil (je connais à peine ce dernier, dont je n'ai pas apprécié l'attitude dans un moment de la vie de promotion mettant en scène le "géné" Bergerol). Le matin du 23, jour de la sortie, je prends un premier contact avec eux deux dans ma chambre. Restant à Lyon, je suis la tête du groupe et dois les rappeler, Cler d'Orange, Monteil d'Ussel dès l'arrivée des renseignements."

(RECIT):

J'accompagnai les partants jusque sur le quai de départ, à Perrache. Leurs bagages partaient sur un camion de l'Ecole à la gare; je juchai mon propre paquetage dessus et moi avec, pour les y rejoindre. J'avais le coeur serré de voir partir si loin, à travers les contrôles allemands qui existaient encore aux mêmes points du parcours, mes amis de coeur, ceux que j'avais à nouveau, - quand je devais, moi, affronter l'inconnu avec des garçons qui m'étaient à peu près inconnus.

Par contre, j'étais physiquement prêt: entraîné à la marche et à l'effort (les sacs de St Béron!), à coucher à la dure, muni de bons vêtements et de chaussures de montagne récemment remises à neuf par une succession de chances: du cuir disponible à l'Ecole, des clous reçus de Genève; et je pouvais puiser dans les conserves entreposées chez Journet...

Lorsque le train eut disparu dans le tunnel, je retournai à l'Ecole, maintenant à peu près déserte. Ma chambre était étrangement dégarnie: j'achevai d'emballer mes photos murales, ma toile indienne, ma lampe de chevet...

(JOURNAL):

J'ai donné rendez-vous à Brauer pour un dernier dîner ensemble. Nous nous installons dans notre salle de groupe, et commençons à cuire notre dîner sur des réchauds empruntés à d'autres salles. Il est 21 heures.

Soudain, coup de téléphone au taxiphone de la maison; Brauer y va. C'est le frère de Hertz: il lui demande de venir immédiatement en ville, et annonce qu'il a des nouvelles de Jacques Hertz et l'avis d'envoyer immédiatement les suivants. Pouvons nous descendre (à Lyon) le voir tout de suite?

Juste à ce moment, Pierre Brunschwig, un des camarades de la promo 39 réunis à nous, vient m'entreprendre sur ce genre de sujet: il est plus ou moins désireux de passer la frontière mais sans aucun tuyau. Tenu par nos conventions (de secret) je l'éconduis (pour commencer) mais comme Brauer revient, nous décidons de le mettre au courant. Je cours à sa chambre et le préviens, très ému. Lui aussi...

Maintenant, en route pour Lyon: dans les sous-sols nous gonflons nos pneus. Ils crèvent ! Ça ne fait rien, nous voilà démontant avec entrain des bicyclettes inconnues (non sans mal car elles sont toutes plus ou moins cadenassées). (Malgré cela, nous partons dans le noir, mon pneu arrière immédiatement à plat), nous roulons sans lumière, tremblant d'être interpellés car il est déjà tard. Enfin nous voilà au 12 cours Morand où Roger Hertz nous attend. Il est petit, avec des traits très différents de ceux de son frère, l'air intelligent, très net et décidé (1). Pour ma part, je me sens complètement endormi, et je me fais d'abord répéter les noms, les adresses, avant de réaliser exactement. Je prends un papier et fais tout reprendre par le détail. Roger Hertz me prend certainement pour un pauvre type. Il s'agit en somme de passer la frontière avec un guide. Si au-delà il y a autre chose, il n'en sait rien lui-

<sup>(1)</sup>Il était, je crois, étudiant en médecine

même. Le mieux est de se rabattre sur La Junquera, d'y prendre le train pour Barcelone. Là, se présenter au consulat américain. En cas de difficulté, une adresse à Barcelone, une aussi à Lisbonne pour si le hasard nous y mène. La clé de tout ce "voyage à travers le miroir": une adresse à Parpignan.

Quand c'est tout terminé, je me rends à peine compte que le tournant de ma vie tient devant moi sur une demi-feuille de papier couverte d'une quantité d'encre bien inférieure à une goutte. De Jacques Hertz on a la certitude qu'il a passé la frontière (une carte mise à la poste par le guide, sans doute). Il demande qu'on se presse. Je fixe mon départ au dimanche 27. Roger Hertz me laisse son adresse à Grenoble (8 rue Lesdiguières) pour toute éventualité. J'ai aussi celle de Brauer (1).

Retour à Villeurbanne dans la nuit noire. Nous remontons mon vélo à l'état d'origine. Brauer descendra dessus à 4 heures du matin et le laissera rue Bugeaud. Il part en vacances à Megève; pendant qu'il fait ses paquets dans sa chambre, je répare ma chambre à air dans la chambre d'en face... A quatre heures il s'en va dans la nuit froide, et je reste tout seul, perdu dans cette grande bâtisse où retentissent les échos des portes et des pas, et que je parcours pour la dernière fois... Tout est horriblement mort; je n'ose faire de bruit et suis pris, avec le froid, d'une grande angoisse farouche...

Réveil lourd, le 24, à huit heures du matin. Ma chambre est nue, hostile: sur la table, un seul objet familier, un sac déjà bouclé, qu'il va falloir porter d'une main, avec dans l'autre une grande planche à dessin. On a beau s'en aller pour longtemps, on garde le sens de la propriété. Me voici en grande tenue (2) pour la dernière fois; au téléphone, je demande Orange: longue attente dans le couloir transi, pendant laquelle j'écris sur le tableau noir (du couloir) à côté de la porte d'Audibert un énorme "TU VIENDRAS", que je répète en petits caractères sous la signature inscrite au bas du dessin d'un buste en plâtre, affiché à son mur. L'un et l'autre furent lus, avec l'effet projeté...

<sup>(1)</sup> A Valence, je crois; ce ne pouvait être Morannes à ce moment.

<sup>(2)</sup>C'est pourquoi je ne pouvais pas porter mon sac sur le dos.

Cler au téléphone: je lui donne mon rendez-vous, il me dit qu'il viendra chez moi dans l'après-midi du samedi 26.

C'est fini: je descends à Lyon en tram. A la porte, Saudubray me fait un signe amical et me souhaite bon voyage. Je jouis intérieurement. Ce ne sera pas la seule fois.

Dans le tram, montent de jeunes recrues boches (très jeunes, 18 ans peut-être), très nets, l'air un peu dépaysés. Chez nous, je trouve le vélo rapporté par Brauer. Il n'y a plus qu'à achever le travail. L'uniforme précieux descend dans des armoires profondes. En sortent: pantalons de ski, veste de cuir. chaussures de montagne, chaussettes et tricots de laine, moufles, boussole... Il me reste à prendre des vivres pour mes deux camarades, à télégraphier à Monteil, prendre les billets, et si possible aller chez(ee professeur de Droit catalan) M. Xirau, pour tâcher de trouver des adresses en Catalogne campagnarde. Il faut encore laisser des instructions écrites pour la gestion de toutes les affaires Mantoux à Lyon (impôts, loyer, vêtements, nourriture...), aller voir aussi M. Canaud à Trévoux où il s'est retiré; sa soeur m'a dit récemment (je l'ai mise, elle au courant)qu'elle pourra peut-être in extremis me procurer de l'argent espagnol."

### (RECIT):

C'est le moment de situer le curieux personnage de M. Canaud. Papa, par son ami de toujours et camarade de Normale Paul Montel, avait reçu l'indication en 1940 de la présence à Lyon d'un autre scientifique (1), le professeur à la Sorbonne Eugène Bloch, et de sa femme. Canaus, de son vrai nom Etienne Kahn, était le frère de celle-ci; c'était à l'origine un médecin, qui avait été gazé en 14-18 et qui, après une longue convalescence, s'était mis à grossir inexplicablement, la charpente osseuse prenant elle-même du volume au centre d'un corps apesanti démesurément. En 1942 il pesait plus de 120 kg et se déplaçait avec peine. Il avait abandonné la médecine au lendemain de l'autre guerre pour se lancer - follement - dans des spéculations où il avait fait, puis perdu, des fortunes deux ou trois fois. Il était gai, spirituel, et adorait le mystère d'une façon quasimaniaque. Il vivait retiré, entouré de trois femmes: sa soeur, une des très rares femmes de sa génération ayant obtenu un doctorat ès- sciences; une secrétaire taciturne et secrète, Mlle Clément, dont les parents avaient été fusillés à Lille en 1914 par les Allemands; et une sorte de planton féminin, Mlle Candau, - toutes d'âge canonique... Il était le cerveau, elles étaient les yeux, les oreilles, les bras et les jambes, car il tenait (1) Montel était lui-même protesseur de Maths en Sorbonne et académicien.

à peine sur les siennes, et exigeait beaucoup de déplacements, certains en Suisse, d'autres en zône occupée. Il y avait un fumet d'action secrète dans les lieux et Canaud ne demandait pas mieux qu'on y croie.

(JOURNAL):

"Le 24 donc, mon vélo se trouvant de nouveau crevé, j'em prunte celui de Suzanne Grumbach et vais à Trévoux par un temps affreux (pluie et vent) après avoir compté sur des cars ou des trams: rien ne marche le jeudi, justement... A la nuit tombante j'arrive à Trévoux, dans une immense propriété!

(RECIT):

C'était en fait un couvent ! Un moine m'accompagna dès que je lui eus demandé le Frère Bernard, par de longs couloirs; quand on approcha, et avant qu'on ait ouvert la porte de la cellule en cause, je crus sentir une odeur évocatrice de temps anciens. L'énorme bonhomme était assis au fond d'un canapé et me dit de sa voix très particulière, ironique, profonde et exagérément lente: "Aimez-vous le chocolat ?": celui-ci fumait déjà et toute réponse était superflue.

(JOURNAL):

"Il me reçoit avec une gentillesse émouvante. Je lui laisse entre les mains toute décision opportune tendant à préserver ultérieurement nos intérêts à Paris (1). Il prend mes lettres(2) me donne deux adresses à Barcelone. Je le quitte en hâte, dans l'espoir (encore déçu) d'attraper un car à Trévoux. Et me voici dans le noir, vent debout, la pluie dans la figure, pour 30 nouveaux kilomètres...mon pneu arrière est à plat, je n'ai rien pour réparer, il est 19 heures et les garages sont fermés. L'Ile Barbe... Vaise... rue d'Algérie, une pâtisserie ouverte, j'entre, séduit par une tarte aux cerises: 35 francs! Cher, mais pour cinq? J'emporte la tarte. Ressorti, je suis saisi par le démon, et j'avale la tarte. Ouf! je me devais bien ça. Et puis merde!"

"25 décembre: Noël. cela ne veut rien dire pour moi cette année. Je commence à préparer des piles d'instructions: à celui-ci une clé, à celui-là des nouilles, un vélo, du saucisson, etc., etc. L'après-midi, je tombe littéralement sur Teresa Xirau dans un tram; je n'aurais sans doute pas eu le temps d'aller chez elle; et je ne l'avais pas vue depuis un an au moins(3).

<sup>(1)</sup>Présomptueux! (2)peut-être pour Genève ? (3) 20 ans, charmante.

Je suis ravi, l'accompagne un bout de chemin et reçois d'elle l'adresse de ses parents à Bascara.

(RECIT):

Elle me dit à peu près ceci: "Entre Figueras et Gérone, allez donc chez mes grand-parents. L'entrée du village est juste à droite de la Nationale, vous ne pouvez pas vous tromper. Devant vous, vous verrez une place. Ils sont sur la droite, au nº 3. Vous direz: "Soy un amigo de Teresa Xirau". Cela suffira". Je l'ai quittée en me répétant la formule, les noms, le tout, dix fois, vingt fois. C'est entré.

Rentré rue Bugeaud, je m'enferme dans la cuisine pour rédiger, au calme, la lettre que, à l'exemple de Hertz, je veux faire remettre au Sous-Gouverneur, de Tarlé. C'est vraiment avec lui que je vais régler mes comptes, mes comptes avec tout ce système de merde, dans lequel il avait fallu patauger, composer, pour vivre, avancer quand même, et arriver à ce grand moment.

Il y avait encore une machine à écrire à nous rue Bugeaud, j'y tapai ma lettre en plusieurs exemplaires, après une rédaction laborieuse, et finalement, insatisfaisante. Un exemplaire devait être remis par Suzanne Grumbach à une personne dénommée, chargée de le remettre le jour de la rentrée, qui était le 5 janvier 1943. D'autres devaient être acheminées, si je me rappelle bien, vers Maurice Pernot à Champagne au Mont d'Or, et vers Paul Montel, si possible, à Paris.

Cette lettre reste très importante pour moi. J'y affirmai ma foi en la victoire, mon mépris pour ceux qui n'y travaillaient pas tout en en ayant les capacités; mon rejet absolu de la législation raciale et de tout ce qui l'accompagnait, l'assurance de sa destruction et du retour de mes droits civiques. C'était taillé en coup de cravache à travers la gueule, et c'était bien mérité. Mais sans conseil, et pressé par le temps, je ne sus pas me dépêtrer d'une maladresse d'expression, qui venait du trop-plein de mon coeur. J'aurais voulu une lettre parfaite, et elle ne l'était pas.

Tant pis!

Quand, la lettre terminée, je me décidai à la montrer à Suzanne en même temps qu'à lui demander le service d'en acheminer les exemplaires, il y eut une certaine émotion.

J'avais, encore à reprendre des conserves au 6ème chez mon camarade Journet, à côté.

(JOURNAL):

"Tu comprends, je vais à Tulle en chemin de fer. Le froid...
Le manque de chauffage..." Il me faut des conserves ? C'est
pour ne pas manger les rations des autres: et dégringolent dans
ma mallette une quinzaine de boîtes de sardines à l'huile, de pâte de foie, etc.. Curieuses vacances à la campagne, hein!

(RECIT):

Je postai aussi pour mes parents une lettre contenant le message suivant:

"Solution sûre enfin trouvée par terre vers Algérie. Situation malaisée Ecole assure étouffement automatique. Je suis ni premier ni dernier de la boîte."

Nous constations en effet que la sortie de fin de trimestre s'était effectuée sans que personne pose de question, ni que la hiérarchie paraisse le moins du monde intriguée par l'absence de Hertz: peut-être en effet préférait-elle étouffer l'affaire, en se disant qu'on ne gagnait rien à faire du bruit autour. Enfin la dernière phrase voulait dire (l'a-t-on compris à l'arrivée ?) que des départs avaient déjà eu lieu et qu'il y en aurait d'autres après le mien. S'il s'était agi de mon classement, je n'aurais pas eu besoin de coder!

A la lumière de ce message dissimulé, le reste de ma lettre indiquait exactement les dispositions que je prenais avant de partir, pour tout ce qui avait été jusque là sous ma garde.

Vait accordé avant la fin des cours M. Chapelon, toujours sur la question de la protection que pourrait m'accorder l'Ecole en cas d'aggravation des mesures contre les "juifs". C'était maintenant sans objet sans doute, mais mieux valait tenir un rendez-vous avec cet excellent homme, même si ça devait comporter un peu de mystification. Chapelon se montra plutôt optimiste, puis se lança dans un discours sur la situation mondiale, pour lequel il n'avait probablement pas de public tous les jours Le temps passait et j'oubliais mon rendez-vous rue Bugeaud avec mon coéquipier Cler, venant d'Orange.

(JOURNAL):

"Cler est là depuis deux heures. Mauvaise nouvelle. Sa mère, veuve de guerre, a eu une crise de nerfs quand il l'a mise au courant - car il est fils unique. Il n'ose la quitter et m'anmonce, navré, qu'il est obligé de se retirer du jeu. Je ne suis pas moins désolé que lui, je dois dire, et pour lui, et pour moi, naturellement. Je le raccompagne à la gare, et il m'y

souhaite bonne chance. Me voilà donc en tête à tête virtuel avec le seul Monteil, avec qui je n'ai pas échangé trois mots à l'Ecole ! Singulier départ en vérité !

(RECIT):

27 décembre. Tout est bouclé, prêt, fini. Je vais, le ma tin, pour la première fois de ma vie, dans des bains publics. L'X, fermé, noffrait plus de douches, et rue Bugeaud je ne tenais pas à encombrer par ce genre d'exercice. Il y avait un établissement au coin de la rue Cuvier, à deux pas. J'y pris un jeton d'attente et une place dans le petit vestibule, sur un banc; parmi les gens qui attendaient, il y avait deux soldats allemands. Peu après moi entre un grand type à moustaches, lu nettes noires, chapeau à grands bords, canadienne. Il jette un coup d'oeil général et s'assied à côté de moi. C'était Marcel Peck, l'ami d'Etienne passé dans la Résistance, grimé, méconnaissable. Ce fut lui qui me reconnut. On se parla à voix basse: il me fit dire ce que je faisais, et je n'avais pas à lui demander la rédiproque. Il me dit simplement: -"Tu verras...Si tu n'arrives pas à passer, reviens me trouver. J'aurai du boulot pour toi." Après coup, je compris que j'avais réalisé, sur le moment, et inconsciemment, le gouffre qui séparait le combat armé que j'espérais de la lutte à mains nues qu'il menait au milieu de l'ennemi. J'eus peur, je ne savais pas si j'aurais su tenir. Je n'en sais pas plus aujourd'hui.(1)

(JOURNAL):

J'attends Monteil. Le voici à 11 heures, l'air en forme, un peu superficiel dans ses réactions... Je l'aide à achever ses préparatifs. Nous avons l'un et l'autre nos cartes d'identité sans mention de notre scolarité à l'X... Au rasoir, nous coupons le képi sur la photo de son père. L'après-midi se passe en babillage au coin du feu. Dernier diner, toutes les quatre Grumbach ensemble et nous deux: très prenant. Adieu sur le pas de la porte. Je les embrasse toutes.

Dehors, le froid vif et piquant, le Rhone fort, Croix-Rousse misérable et clignotante à droite, la résonance des pas sur le bois de la passerelle. Nous sommes partis.

Tramway. Perrache. Le dernier wagon du train, compartiment presque vide, il fait froid, on dort roulé sur soi-même, il y a presque une heure à attendre.... 23h05... un léger mouvement. Partis. Le soldat boche en faction au bout du quai nº1, comme on le nargue...

(1) cf. ci-dessus, p.6 (Marcel Peck)

# LES DEUX CAMARADES avec lesquels je devais josse les Pyréhées



CLER



MONTEIL



Mauvaise nuit, pleine de rêves étranges et obscurs. A l'aube, Narbonne, changement de train. Sur le quai, près de la locomotive, je vais voir si Bertrand Schwartz, que je voulais mettre au courant (il est à Toulouse), est à mon rendezvous télégraphique. Non. Déception."

(RECIT):

La grande affection que j'avais pour ma grand-mère, qui était comme toujours à Poissac et que je n'avais pas revue depuis l'été, m'avait poussé à lui écrire juste avant Noël en la mettant clairement au courant de mon départ imminent. Grand-mère, malgré ses soixante seize ons et des atteintes successives de santé, avait conservé sa fermeté d'âme et même d'écriture. En ce même 28 décembre, elle écrivait à mes parents:

"Mes chers, Nous avons reçu tout à l'heure une touchante et charmante lettre de Jacques, nous faisant ses adieux... Je trouve sa décision la même que j'eusse prise à sa place.

"...Je pense beaucoup à vous, aux décisions que vous avez dû laisser prendre; mais je vous le répète, c'est celle que
j'aurais prise moi-même. Je m'étais déjà demandé si Jacques ne
prendrait pas ce parti."

+++

La journée s'ouvrait pour Monteil et moi par un train omnibus Narbonne Perpignan, entre aurore et jour. Les wagons antiques étaient durs, les compartiments pleins de Roussillonnais au parler si dru que je ne comprenais qu'en partie. Le soleil levant vint dorer les visages. Nous passions entre les longs étangs sans vie, caractéristiques de cette côte. Il faisait froid et je dormais par instants, mais nous étions tendus vers notre but d'étape.

Perpignan. La sortie donnait sur une grande place pavée. Il y avait vraiment beaucoup d'Allemands en uniforme, des avions vrombissaient au-dessus. Nous n'avions pas à moitié traversé la place que deux hommes en imperméable nous demandaient nos papiers. A leur léger accent, je réalisai que c'étaient des Allemands. Nous avions mis au point une réponse: étudiants en vacances de Noël, invités par un camarade à passer quelques jours chez lui. Nous avions en sffet, à Céret, un camarade bommé Jean-Pierre, copain réel de Monteil.

-"Très bien, Messieurs, vous pouvez aller."

Par la suite, nous avons reconstitué que ce que les Allemands recherchaient, c'étaient les déserteurs de chez eux. En effet, par quelle autre frontière un déserteur aurait-il pu s'enfuir ? La suisse ? la suédoise ? Il fallait être bien placé, pour commencer. Et encore, la frontière espagnole, nouvellement accessible aux candidats à la désertion (l'ancienne zône occupée n'en bordait qu'une courte longueur au pays basque), ne menait-elle que dans un pays qui penchait encore officiellement du côté allemand et pouvait fort bien avoir avec Berlin un accord de restitution de ses ressortissants entrés irrégulièrement. Aber das war nicht unser Problem!

Mais il pouvait bien y avoir de la demande. Stalingrad était encerclé, et le front russe tout entier était un enfer en puissance pour les militaires qui n'y étaient pas déjà.

Suivant les indications de Roger Hertz sans aborder personne, nous arrivons au 29 quai Vauban, où il y a une quincaillerie en gros. Pour déplacer moins d'air, dans la boutique, nous convenons que Monteil restera dehors avec nos sacs à dos; j'entre seul et demande M. Palazzine.

-"Au premier, Monsieur, par ici." Escalier, et j'entre dans un bureau du fond. Je débite le mot de passe:

-"Je viens de la part de Mulatier du Pont".

-"Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je ne connais pas ce Monsieur. Je ne sais pas de quoi vous me parlez. Hertz ? Connais pas. Passage des Pyrénées, connais pas. Mais enfin, qui est-ce qui vous envoie ici? Moi je n'ai rien à faire avec tout ça, vous m'entendez, rien. Et arrangez-vous pour qu'on ne vienne plus comme ça chez moi pour des trucs qui ne peuvent que causer des ennuis, à vous comme à moi." Et me revoici dans la rue, où nous sommes bien ennuyés, étonnés aussi, surtout Monteil, qui n'avait déjà pas participé au briefing chez Hertz junior à Lyon, et qui doit en plus maintenant se reposer sur mon seul compte-rendu d'échec.

Nous marchons, irrésolus, jusqu'au terminus des cars, qui était alors tout autour de cette antique porte féodale à deux tours massives, appelée le Castillet. Monteil reprend l'initiative et propose de prendre des renseignements chez le camarade Jean-Pierre; c'est lui qui le connaît le mieux; nous convenons qu'il ira seul, ce sera moins voyant, en fait nous ne connaissons pas les sentiments de Jean-Pierre sur ces sujets délicats. Si l'accueil est mauvais, Monteil se repliera en en ayant dit le moins possible. Après tout, il y a une file de camarades à passer derrière nous, dont la plupart ne pourront être mis

en route qu'après la rentrée ! Il ne s'agit pas de risquer une indiscrétion qui pourrait être dévastatrice.

Avant que Monteil prenne le car de Céret, nous convenons que j'irai ce soir aux arrivées au Castillet, à toutes les demies. Je vais à la recherche d'une chambre, pour sortir des rues, cafés, etc. Il y a des Boches partout, tout ce qu'on veut me donner est une chambre sans fenêtre, obscure et moisie, de propreté douteuse. Je l'accepte un instant puis, pris de nausée, je la rends et pars errer dans la ville.

(JOURNAL):

THE STATE OF THE S

"Enfin, dans un quartier éloigné (est-ce au Coq d'Or ?), je trouve une petite chambre sous les toits, nue et froide. Je me mets sur mon lit, en feuilletant "Signal", le magazine il-lustré allemand de propagande, entièrement en couleurs, édité dans toutes les langues européennes...le seul disponible au kiosque: rempli de nouvelles militaires avantageuses; le "hit" du jour est la conquête du sommet de l'Elbrouz, sommet absolu du Caucase, par la pointe avancée des troupes allemandes de montagne, avec superbes photos à l'appui, et plantation inévitable d'un étendard nazi en haut.

Cafard noir. Je m'endors et me réveille transi, alternativement, solitaire au sens le plus complet, dans l'hôtel engourdi, les yeux épais. Cafard pire encore, si possible. Cinq heures. Un carillon fêlé; du vent sous la porte. Je descends parcourir les rues pour me réchauffer. Je dîne dans un petit restaurant à la portion, où la patronne m'invite à revenir. J'espère bien que non. Sept heures et demie; j'abandonne mon voisin de table, un jovial qui m'a accompagné dans la rue en me racontant de fantastiques histoires de marché noir, de poivre passé à Puigcerda, de beurre passé à Tarare...

Au rendez-vous, un froid piquant; personne. Je fais un tour et reviens au bout d'une heure; personne. Saisi de découragement, je vais me coucher, à moitié habillé, très abattu.

29 décembre: Je retrouve sous moi mon "Signal" tout fripé, me lève, vais au premier bus de Céret puis au petit café de la veille, qui est notre rendez-vous de secours à cette heure-ci. Surprise: Monteil est là, enfin... Quelles nouvelles ? Bonnes nouvelles: Jean-Pierre, quoique peu enthousiaste, lui a quand même ouvert des portes à Céret. Il n'y a plus qu'à remonter. A midi, on doit voir quelqu'un qui a beaucoup de renseignements.

En route. Belle route entre des vignobles aux ceps tout noirs, sur fond de terre brune. Le Canigou, à droite et en avant, neigeux, princier. Céret; le car nous laisse au pont (un peu en dehors du bourg) sans encombre. Nous entrons dans Céret, sur la grande place. A gauche, un grand café. J'entre, je suis nez à nez avec mon cousin Louis Lehmann !!

J'avais revu Louis - qui habitait depuis 1940 quai Sardans l'immeuble voisin de celui de Journet - deux ou rail trois jours avant de quitter Lyon et lui avais dit confidentiellement mon projet; il ne m'avait pas laissé deviner le sien . Nous déjeunons ensemble sans échanger beaucoup de renseignements. Nous sommes chacun sur une piste; puisqu'elles ont l'air de tenir, restons-en là. Nous nous quittons peu après, et Monteil me mène à l'adresse qui lui a été indiquée. C'est une quincaillerie; nous demandons le patron; il n'est pas là, jusqu'à demain. Poisse ! Attendrons-nous tout ce temps sans rien faire ? Non. Monteil se rappelle que Jean-Pierre l'a mené dans une autre maison où nous pourrions tâter le terrain aussi, car dans les deux cas il s'agirait en fait d'avoir l'adresse d'un certain M. Bardes qui habite la vallée, quelque part. C'est à mi-chemin en redescendant vers le pont. Monteil hésite, pourtant la maison est presque isolée entre d'autres qui lui ressemblent peu. Est-ce elle ? Tant pis. Entrons.

Les gens sont gentils, mais voudraient nous tirer les vers du nez: peu experts en nuances, nous nous méfions beaucoup trop et parlons peu. Résultat cependant. On nous donne l'adresse à Palalda, près d'Amélie les Bains (plus haut), où le l'adresse à rentrera de son travail à Arles sur Tech, sur le coup de six heures probablement. Merci. En route.

(Nous avons laissé nos sacs au café de tout à l'heure, à Céret).

Attente au pont de Céret. Un gendarme y visite le car, il monte devant nous, et nous le suivons, de sorte qu'il ne nous contrôle pas.

La vallée du Tech, étroite, avec son défilé sinistre où la route s'est écroulée il y a deux ans. Le chauffeur ne s'en inquiète guère et fonce... Voici Palalda en face, petit bourg serré sur lui même, tout près du torrent. Amélie, nous descendons, les mains dans les poches (nous n'avons gardé que nos brosses à dents...). En chemin, on s'informe; il y a plusieurs Bardes; le principal est d'en trouver un car ils doivent se connaître; effectivement, vers quatre heures, nous en trouvons un, c'est un frère; on nous montre de loin la maison recherchée.

Nous y dégringolons (c'est en contrebas, près du torrent). Tout est clos. Bah! Attendons.

Longue attente, assis sur l'accotement, les pieds pendant au-dessus de la berge. Il fait froid, on commence à le sentir partout. Personne. Monteil s'agace. Nous faisons des allées et venues, puis remontons à la poste où je trouve le numéro de téléphone d'Arles sur Tech où on me disait que je le trouverais aux heures de travail. -"Allo! M. Bardes?" -"Il vient de descendre à vélo, averti par téléphone que des gens l'attendent chez lui;"coup de fil des gens de Céret de tout à l'heure, peutêtre?). Retournons en bas. Nouvelle attente. Dans l'obscurité, on distingue un grand gaillard un peu hirsute - quarante ans environ - qui attend aussi quelqu'un.

Enfin des pas, une lumière: un petit méridional court et moustachu avec sa femme, petite et séche, très alerte. -"Entrez donc!" Nous suivons le grand gaillard barbu et entrons. Lui se retire aussitôt avec un billet de cent francs que Bardes lui marchande (Tiens! Tiens! un passeur?). Puis à nous: on s'assied et tout de suite on déballe le paquet. La réponse dépasse l'espérance.

-"Eh bien, vous voici arrivés, je peux vous faire passer. Mon neveu (ne le lui dites pas quand vous le verrez) est en contact avec l'Intelligence Service..." Bardes lui-même est un vieil anglophile: il nous montre une lettre de remerciements à l'occasion d'un anniversaire, signée d'Edouard VIII, qu'il a autrefois servi en France, comme Prince de Galles. Et on se raconte des histoires. Et on se fait verser du Banyuls. Et on est content.

Arrive le neveu, jeune pyrénéen, très myope et assez rustique, vingt ans environ, bien découplé. Poignées de mains, nouvelles protestations d'entente et d'amitié. Le moral touche au maximum. On peut nous faire passer demain soir. Nous n'avons qu'à coucher à l'Hôtel Combes à Amélie; à midi on viendra nous donner notre viatique. Voici un mot pour l'hôtelier (rien à craindre avec lui, du reste). Allez, à demain, je vais vous remettre sur le chemin. Nous voici trébuchant dans les raccourcis, escaladant des terrasses de vergers et de potagers, puis sur la route. A demain donc.

Quelques pas sur la route, j'éclate de joie, je saisis Monteil par la bras, je l'embrasse. Il a l'air un peu surpris, mais a aussi l'air très content. Notre situation est instantanément vue par l'aubergiste. Nous montons au nº 9 (grand lit, petit balcon sur rue).

Dans la salle à manger, il s'agit d'avoir l'air le plus
bête possible (1) - la frontière n'est quâ huit kilomètres et
nous n'avons pas l'air de paralytiques -. Après dîner nous allons extraire des tuyaux du père Armengaud, le patron, dit M.
Simon; peu de chose. Et nous allons nous coucher de bonne heure, car nous n'aurons plus beaucoup de bonnes nuits maintenant.

C'est là que Monteil exprime ses premiers doutes sur la question d'ensemble. Ah ! dame, ce n'est plus la filière en or, jusqu'à Barcelone, Lisbonne ou Casablanca, en Chrysler ou en avion. Non. De l'autre côté de la frontière, on ne nous a encore rien garanti; c'est ennuyeux du reste de n'avoir pas remis la main sur la filière de Hertz, dont personne jusqu'ici n'a entendu parler. Moi-même, je suis un peu rêveur... Bah ! Voyons demain.

Mercredi 30 décembre: Descente à Céret de bonne heure, pour reprendre, sous le grand escalier du café, nos sacs et valise (2). Remontée à Amélie: cette fois nous sommes entre le gendarme de Céret et la frontière.

Midi: le neveu de Bardes sera-t-il infidèle à son rendezvous ? Monteil s'impatiente. Midi dix: voici le type. Nous devons prendre le bus de 4 heures pour Prats de Mollo, et descendre avec ce petit mot de sa part pour la patronne de l'hôtel des Touristes(?). A neuf heures du soir, nous serons définitivement en route.

-"Bon. Epatant. Mais de l'autre côté ?"
-"Eh bien quoi ?"

Nous sommes quand même offusqués de cette simplicité.

N'y a-t-il donc aucune filière continue? -Pas du tout; il
n'y en a jamais eu davantage. Le reste est affaire au client.
je veux bien le croire. Monteil est visiblement énervé, et après un dernière poignée de mains avec le type, nous nous
consultons. J'arrive à convaincre Monteil une fois encore
que nous sommes sur la seule bonne voie. D'ici 16 heures, je
rédige une carte en code pour les copains à Lyon (les mots
significatifs de la carte doivent occuper les places 8, 17,
26, 45, 60, 69, 85, 96 et 109 (extrait des "listes de nombres pris au hasard" du cours Chapelon, dû à Francis Rougé!)
(3). En neuf mots il faut les diriger sur l'hôtel Combes!

<sup>(1)</sup> sic! (2) Epoque bénie où on laissait des bagages aussi précieux à la garde d'un escalier de café! (3) Noté en 1943.

Je mets la carte dans ma poche avec une autre pour Genève et une pour Lyon (rue Bugeaud). Je les enverrai au tout dernier moment, de Prats.

Au déjeuner, le père Simon trinque en douce avec nous sur le coin de notre table; il indique discrètement les clients attablés du genre collabo.

Le car. Premier arrêt à Arles sur Tech. Le car est envahi par deux ou trois inspecteurs; d'autres sont dehors. Je passe à travers, mais comme on fait des difficultés, sur le vu de sa carte d'identité, à Monteil, je crois pouvoir intervenir, et... le résultat est que nous sommes tous deux éjectés du car avec six autres types, et menés à la gendarmeriæ, petite troupe pas trop fière, mais encore gouailleuse.

Nous attendons tous avec deux flics dans une manière de petit garage qui sert de vestibule. Derrière une cloison vitrée, le gros du corps de garde fouille, interroge le premier. Je pense soudain à mon mot de recommandation et je l'avale. La carte pour Lyon glisse au plus profond de mes sous-vêtements. Je m'entends avec Monteil sur quelques détails de justification de notre tourisme. Tout cela est embêtant bien qu'il ne s'agisse que de Français. Monteil passe le premier, puis on m'appelle à la rescousse. Nous n'avons pas l'air trop fier, on nous prend nos identités au complet, on nous fait un peu de morale. Visiblement personne n'a de doute sur quoi que ce soit; du reste la "rafle" a été bien faite et tous les "clients" sont là pour le bon motif. Nous avons encore le tort de parler de . l'Ecole; ne voilà-t-il pas que l'on le note ! Ils sont d'humeur charmante, ravis de mettre leurs victimes successives dans la même confusion; et on nous informe que nous ayons à nous considérer comme refoulés sur Perpignan.

-"Du reste, il vaut mieux ne pas trop faire les malins plus haut dans la vallée. Des jeunes viennent d'être tabassés par les douaniers boches qui les avaient pincés. Au revoir, messieurs".

Nous sommes libres, mais penauds. Tout cela n'est pas bien grave, mais nous nous sentons en sursis. On a peut-être simplement voulu nous intimider, mais si nos noms sont communiqués à Perpignan, nous sommes néanmoins pistés désormais dans la vallée. Du reste cet avertissement concernant les Boches doit être retenu pour ce qu'il vaut. Comme de toute façon il est maintenant sept heures, il faut redescendre sur Amélie.

Nous marchons côte à côte avec un grand lascar de dix-neuf ou vingt ans, encore à moitié en effets militaires (ce qu'il avait de plus chaud pour venir ici), un démobilisé du 27 novembre, qu'on vient de convoquer chez lui pour un travail spécialisé en relation avec la "relève" (des isonniers) (1). Il est presque sans le sou, et nous nous sentons des instincts de protection. Nous l'invitons à dîner puis payons sa chambre chez Combes, après avoir essuyé sur la route une désagréable petite bourrasque de neige, bien malvenue au milieu de nos préoccupations moroses. Tout cela n'est pas bien parti, décidément, et cet idiot de neveu de Bardes aurait mieux fait de nous trouver quelquechose de plus astucieux qu'un car qui est, nous dit-on maintenant, visité invariablement à Arles sur Tech. N'aurions-nous pas mieux fait de héler une bonne fois ce gros camion plein de gravats qui nous a aveuglés de ses phares, pendant que nous redescendions ? A cette heure, nous serions peutêtre quand même arrivés à Prats à l'heure. Tandis que maintenant...

Le père Simon paraît tout à fait en sympathie.

-"Le petit jeune homme dans le coin, près de la porte, voudrait vous voir dans sa chambre après le dîner". Un coup d'oeil. Ah, oui! Déjà vu hier soir. C'est pas lui qui va changer grand'chose: un tout jeune type, sans doute lycéen, très maigre, peut-être dix-sept ans; encore un petit maniaque qu'il va falloir désabuser et gouverner un peu. C'est bon. Tout à l'heure.

Faisons le point. Demain, nous pouvons aller voir Bardes, l'informer de ce qui nous arrive, et vraisemblablement, puisqu'il ne doit pas y avoir trente-six tuyaux chez lui, tout sera fini. Monteil est complètement dégonflé et à plat. Très mauvaises réactions, suites de jurons grossiers et puérilités de langage. Pas bien fort, dans le fond. Allons toujours voir le petit du numéro 16. Ça va l'épater de voir des X, et pas bien vieux.

Bonjour. On se présente. Non !! C'est un X aussi ! et notre ancien de trois ans, Antoine Sciama. Avec cet air d'avoir dix-sept ans. Il nous montre ses photos d'identité, grenades au col. Lui aussi est très excité de nous voir ici. Où en som-

<sup>(1)</sup> C'était l'étape intermédiaire avant le déclenchement du Service du Travail Obligatoire (S.T.O.), presque toujours en Allemagne.

<sup>(2)</sup> La promo 41, première à être "civile" dès l'entrée, portait au col de l'uniforme des...lauriers !



SCIAMA (en 1939) Ingénieur du Gelie Mantine

mes nous? Nous échangeons nos histoires et nos vues. Lui est beaucoup plus optimiste. Arrivé seul depuis huit jours avec de multiples préceutions, il attend depuis ce temps l'arrivée de gens potables avec qui faire route, car il a des tuyaux complets. Tout vient d'un quincailler d'ici, Gustave Pouzens, chez qui on pourrait aller ensemble demain.

Tiens! Encore un quincailler! Mais dans le fond, Palazzine aussi n'était-il pas au "Comptoir Général de la Quincaillerie et du Fer" de Perpignan? Voilà donc comment le vieux jeton avait ses renseignements! Nous sommes peut-être sur le point de retrouver (après quelles péripéties) la trace tant cherchée de Hertz!

Long baverdage avec Sciama. Il a des vues un peu bizarres, voit tout à travers des billets de mille (son oncle ne vient-il pas de passer en voiture pour 30000 pesetas ou davantage?) Luimême en a des milliers sur lui. Mais il faut payer ses guides, corrompre des douaniers, peut-être des geôliers. Très simple, du reste, à l'entendre.

Monteil en est un peu effaré. Voir deux "israélites" embarqués dans un truc comportant des histoires de fric, ça a l'air de lui plaire de moins en moins. Lui-même a trois ou quatre fois moins d'argent que moi, déjà. Sciama a beau multiplier les avances amicales pour proposer... des avances de fonds, Monteil est de plus en plus rétif, il lâche pied nettement. Je m'en fous du reste éperdument, maintenant... Qu'il fasse ce qu'il veut. En nous couchant, il me faut de nouveau subir un échantillon de ses protestations de dégonflage. Si encore c'était un ami d'il y a longtemps, à qui on puisse faire franchir un mauvais pas moral. Mais au fond, je l'ai déjà senti de cette trempe-là et me soucie fort peu de prendre, en tentant de le ramener dans mon chemin, des responsabilités nouvelles.

31 décembre: De bon matin, nous voici chez Pouzens. (RECIT):

C'était un homme de courte taille, assez fort, portant sa blouse de traveil chez lui sans doute pour la propreté de son ménage qu'il tenait lui-même, étant veuf; ancien combattant de 14-18, moustache; expansif, accent du coin, malicieux; dans sa salle à manger, grand buffet-ermoire à deux battants, qu'il a ouvert pour nous offrir un petit verre d'accueil; au revers du battant du buffet apparaît un grand portrait de De Gaulle en buste, signe incontestable des allégeances de Pouzens. C'est la première fois que je vois les traits du grand homme. Quel

évènement !! Penser que cela faisait deux ans et semi qu'il avait surgi sur le devant de la scène de nos affaires nationales, et qu'on l'avait écouté, suspendus au bord des haut parleurs ramenés au minimum, je ne sais combien de fois, à travers tous les brouillages radio !! Et au fond, je ne m'étais jamais demandé, je n'avais jamais vu personne se demander, quelle tête il pouvait avoir ! Voici qu'il en avait une, après tout ! C'était imprévu.

(JOURNAL):

Parfaitement, Pouzens a vu Hertz !! C'est d'ici que Hertz a écrit, étant sur le point de passer, la lettre reçue à Lyon par son frère. Le capitaine Blary était avec lui (il est sorti pour se faire raser sa moustache, etc. etc.)

Hourra !! Tout est rétabli ! ... Sauf Monteil.

On peut passer par Massanet de Cabrenys. Il y a un guide. Détails à l'appui. Il faudrait avair sur soi en cas d'ennui sa carte d'alimentation. Du reste, je n'ai pas non plus sur moi la mention de ma qualité d'X, et cela pourrait être bien utile de l'autre côté; - je me trouve d'autre part bien voyant en pantalon de ski, après deux jours passés dans cette vallée - .

S'il faut se balader beaucoup en Espagne, tout cela sera gênant. Enfin, il faut prévenir de tout ce chamboulement de la filière les camarades suivants, avec qui je suis le seul chaînon utile maintenant.

Sciama et moi nous entendons pour partir ensemble. A Perpignan, il me mènera chez son changeur de pesetas (nouvelle aubaine à signaler à Lyon). Nous descendons tous trois - moi sans bagages -. Visite au changeur Martinez, 35 route de Cabest any à Perpignan. Nous sommes jeudi et prenons, avant de nous séparer, rendez-vous pour le samedi 2 janvier, avant 18 heures, à l'hôtel Combes.

Quant à Monteil, nous l'avons reconduit tout à l'heure au train, où il a disparu comme un pet. Encore est-ce moi qui lui ai souhaité bonne chance !!!

Mon train part tard le soir. Je circule dans la ville obscurcie, prenant au buffet de la gare un café à la seule table où il n'y ait pas de Boches, puis allant acheter des tillustrés, et envoyant une carte de Nouvel An optimiste à Genève.(1)

Perpignan, le 31-12-42

Mes parents chéris, Demain le ler janvier et nous serons encore séparés! Je serai du moins rue Bugeaud demain, et fini-

<sup>(1)</sup> Le Journal a été écrit à Londres en novembre 43. La carte a été conservée depuis sa réception à Genève...



L'affiche une à Amélie les Bains che Gurtave Pouzens, Echelle 1/2 LE GENERAL DE GAULLE

rai mes vacances ici. Il fait doux sauf lors de rares sautes de vent ici, les montagnes guère neigeuses, ce qui donne au paysage un aspect très particulier. Je suis enchanté de mon séjour et mon repos de demain ne sera, si on peut dire, qu'un repos dans des vacances tranquilles elles-mêmes, ce qui est agréable ces-temps-ci où on n'en est jamais sûr... avant d'y aller voir! Seul inconvénient, quelques mauvaises nuits à cause de ma corée qui m'a repris depuis Noël. Je serai content d'avoir du courrier de vous demain, car il m'a quand même manqué ces jours-ci.

#### (COMMENTAIRE):

Mes chers parents ne devaient pas se représenter la scèdu café truffé de troufions allemands. Les indications importantes me paraissent être l'absence de grosse neige en montagne - providentielle -, l'affirmation que le coin était tranquille (que ne ferait-on pas pour tranquilliser ses parents?) et la rencontre, depuis Noël - donc dans les environs, de Françoise Lehmann - donc plus certainement, vu son jeune âge, de ses parents avec elle, et donc de ses soeurs aussi. Pourquoi ? Parce que Françoise, alors âgée d'environ 16-17 ans, était la seule personne de nos connaissances à souffrir de la charée, affection relativement rare, et que moi-même je n'en souffrais pas le moins du monde. Le message était donc: j'ai vu les Lehmann par ici depuis Noël et ils s'occupent ici comme moi.

#### (JOURNAL):

Au train ! Dans mon compartiment monte un Boche jeune, aimable autant que je peux en juger par la lumière bleue. En très bonne forme, je m'efforce de lier conversation, dans l'espoir de l'amener sur le sujet de la Russie. Mais après qu'il m'ait félicité sur mon accent, voici qu'il me faut renoncer, faute de vocabulaire. Dommage ! Attendri, voici qu'il m'offre un bonbon. Je l'accepte, puis je m'endors. Drôle de réveillon.

Narbonne; Changement de train. Longue attente; je me serre avec des tas de types frileux assoupis autour du poële de
la salle d'attente, et y retrouve le jeune type du commissariat
d'Arles sur Tech, très découragé. Je ne peux évidemment plus
rien pour lui.

Au petit matin du 1er janvier, je revie dans une campagne où tombe une neige un peu fondue. Il fait fréid. Quelques autres voyageurs, dont deux, mari et femme, parlent de leurs affaires, contrats, achats, ventes, à Madrid, à St Sébastien,

d'où ils arrivent. (J'ai pris des secondes, pour pouvoir prendre au moins un peu de repos pendant tous ces déplacements.) (1)

Dire qu'à la même époque des gens comme eux sont jugés assez sûrs pour mériter des visas d'aller et retour, cependant que d'autres circulent comme des bêtes traquées ! Comme je les hais !

Lyon. Il fait froid. Dire que je revois Lyon. Impression bizarre que je suis revenu à "l'intérieur", et que je n'arriverai peut être plus à en décoller maintenant. Après avoir été si loin!

Au fond de ma poche, je retrouve une carte de tramway: une seule case libre. Dire que cette petite carte est presque partie de France, et qu'elle revient sagement se faire composter à son point de départ!

Mais j'ai aussi déjà en poche mon ticket de <u>retour</u> à Perpignan (ce qu' "eux" appellent un aller), qui me réchauffe le coeur.

J'ai convoqué pour midi Roger Hertz. En attendant, allons nous reposer. Me revoici rue Bugeaud. C'est un peu émouvant, tout de même. Je sonne (évidemment... j'ai rendu mes clés l'autre jour).

Jeanine Grumbach, encore ensommeillée, m'ouvre: - "Hhhhh! C'est Jacques!" Elle a l'air absolument atterrée. Je ris de bon coeur, et de rassurer tout le monde, qui arrive à la file en peignoir. En deux mots, j'explique. Maintenant, à l'équipement: complet bleu, pinces à vélo pour faire du tout-terrains, imperméable, vont remplacer l'équipement boréal. Une mallette renfermant un petit sac à dos capable aussi de la contenir (l'ensemble est très bien calé sur le dos), remplacera le sac à armature, trop voyant. Je prends ma carte d'X, ma carte d'alimentation, ma carte d'identité préfectorale, quelques vivres de plus.

Dans la matinée, je décide aussi d'envoyer un télégramme factice à moi-même, à Perpignan, pour demain matin, dans le genre: "Mère plus sérieusement malade, reviens urgence; ramène si possible affaires Amélie", pour justifier ma présence là-bas demain.

A midi, arrivée de Roger Hertz. Les Grumbach ont eu la gentillesse d'aller déjeuner dehors, la maison est à moi.



Marie "Miquette" Grambach (à Bayorme en juin 40, à Lyon à partir de 1942 - dans ce récit) (photo, vers 1946, au manage d'une de ses filles, sur son baleon, 119 rue de la Panpe, à Paris)



Salanne Grumbach, vers 1946 (Résistants internée à DRANCY en 1944)

... J'ai beaucoup de choses à dire. C'est au tour de Roger Hertz de prendre des notes. Je pense qu'il me prend pour mo moins abruti que le premier jour.

Nous déjeunons ensemble à la bonne franquette. (RECIT):

En fait, je passais la totalité d'une nouvelle filière, et beaucoup plus:

Les détails et horaires du trajet jusqu'à Amélie; Les papiers d'identité préférables, ceux de précaution; Les points de contrôle français dans la vallée du Tech, la conduite à tenir;

La présence de la police allemande, la probabilité d'une prise en main prochaine du contrôle de la vallée par les Allemands, l'utilité de faire vite;

L'adresse d'un changeur de pesetas à Pepignan;

La question des vêtements de ville, des chaussures (montagne mais ville aussi et la possibilité de circuler de l'autre côté avec un petit bagage à main seulement;

La filière elle-même, à savoir l'adresse de Pouzens et celle de Simon Armengaus pour séjourner à l'abri;

Deux adresses en Espagne: celle de Bascara en chemin, et à l'arrivée celle d'un ami des Xirau, M. et Mme Jimenez, 657, Avenida Jose Antonio, à Barcelone même; (1) (JOURNAL):

... de quoi faire un voyage plus confortable que celui dont je reviens. Il reste encore des incertitudes graves: route à prendre et moyens de transport utilisables de l'autre côté, appuis sur lesquels compter ( à Barcelone ), connaissance nulle de la langue, manque de cartes. Roger Hertz va tenter de me trouver un troisième pour la route, et part pour Charbonnières. De mon côté j'ai demandé par télégramme à Brauer de me rencontrer à la gare de Valence à une heure cette nuit: ça me. ferait du bien de revoir le visage d'un camarade avant de repartir.(2)

<sup>(1)</sup> Chaque ville d'Espagne avait alors rebaptisé ses deux plus grandes artères, l'une Generalisimo Franco, l'autre Jose Antonio; celui-ci, fils d'un ancien Premier Ministre sous la royauté, avait milité jeune dans la Phalange, organe paramilitaire franquiste; sa mort dans une émeute l'avait transformé en martyr nº1 de l'imagerie officielle; à Barcelone, l'Avenida Franco a repris son ancien nom de Diagonal, due les vrais barcelonais n'avaient jamais abandonné; la Jose Antonio est maintenant l'Avenida dels Corts Catalans;

<sup>(2)</sup> Au coin de la Poste principale place Bellecour un Feldgendarme à chaîne pectorale, casqué et grenades à manche à la ceinture, en sentinelledevant la Kommandantur, installée dans un grand hôtel; à côté, au cinéma, "Le Juif Süss".

Au retour de Roger Hertz, nous allons chez M. Xirau, 43, rue Créqui, me faire donner la permission de lui communiquer des nouvelles par le courrier de sa mère à Barcelone. C'est là qu'il me donne deux nouvelles adresses, dont celle de Mme Juan Jimenez, son ex- voisine d'en dessus. Je me promène encore un peu dans la rue Duquesne puis avenue de Saxe avec Roger Hertz, qui me demande quelques ultimes tuyaux sur les camarades suivants. Nous marchons dans une neige fondue, molle et hostile. Devant la porte, nous nous disons un adieu confiant.

Nouveau départ, plus solitaire, plus âpre, plus décidé aussi; défiant peut-être le sort, je prends des billets simples dans les tramways. Nuit sans histoire, mais à 6h30, à Béziers, on nous gare soudain, un temps indéterminé; il y a eu un accident devant nous.

C'est agaçant, car mon rendez-vous de cet après-midi à Amélie sera raté de 36 heures si je n'attrape pas le train de midi à Narbonne, après lequel il n'y a rien avant sept ou huit heures du soir. Si je dois attendre tout ce temps, c'est la certitude de ne plus avoir de car avant lundi (car nous sommes le samedi 2 janvier). Et Sciama, que je ne connais guère, peut très bien être fâcheusement impressionné pendant ce temps. Qu'arrivera-t-il?

Je circule sur le quai, contemplant mélancoliquement le train venant de "Mülhausen", plein de soldats allemands, et de marins italiens. Et me voilà soudain face à face avec Madame Bloch, la soeur du digme M. Canaud !! C'est l'occasion d'une mise à jour rapide qui ira peut-être, la chance aidant, jusqu'aux oreilles de mes parents... (1)

Voici déjà deux correspondances possibles manquées. Il ne reste que celle de midi. Enfin, on démarre ! Quatre heures de retard; après quelques kilomètres à une allure de tortue, - j'enrage -, nous RECULONS. C'est le comble. C'est pour passer sur la voie de droite, puis passer à côté d'un long train de marchandises à moitié engagé sous un tunnel, qui a brûlé. La voie elle-même est en feu, et des équipes de secours dégagent des bouts de traverses calcinés.

Narbonne enfin. Je saute dans l'autre train. Sauvé!

and a field block of the

<sup>(1)</sup> Mme Bloch allait et venait selon les besoins de son frère; Ici elle était par hasard dans l'attente d'un train venant de Narbonne, pour rentrer à Lyon.

Mais celui-ci ne se presse pas non plus. Le voilà qui se gare à son tour à mi-chemin... pour laisser passer le train des militaires ennemis! Non mais! Pas d'histoires. Avec une vingtaine d'autres voyageurs déterminés, je traverse en courant les voies de garage, et me dépêche de remonter dans un des deux wagons de tête de cet autre train (ils sont toujours réservés aux civils... au cas où il y aurait un attentat - sur la voie). Dans mon compartiment sont montés deux jeunes qui portent encore des chandails . Kaki. Je tâche d'entrer en contact pour leur donner des tuyaux, mais eux se méfient. N'en ai-je pas fait autant à mon heure ? Du reste j'ai l'air nettement bourgeois, avec ma chemise blanche, mon imper et ma petite valise. Je touche avec une joie malicieuse "mon" télégramme à la poste restante ( de Perpignan), puis mon argent espagnol chez le changeur, à qui j'avais laissé une avance l'autre jour. J'y apprends que Sciama s'inquiète de moi et a téléphoné de là-haut qu'il voulait précipiter son programme coûte que coûte. Je me rue aussitôt sur le bus. Il n'y a plus qu'un pépin possible: le gendarme du pont de Céret.

Je refais ce trajet maintenant presque familier, et à Céret je regarde pacifiquement monter le gendarme. Non, il ne va pas m'arriver cette ultime poisse, alors que la frontière est là, près à toucher ! Il ouvre ma carte d'identité, lit, fronce les sourcils. Mon coeur cesse de battre.

- -"Vous êtes de nationalité française?
- -"Oui" (la gorge sèche).
- -"Ce n'est pas indiqué."
- -"Comment ?"

Je n'y crois pas moi-même. Je regarde: en effet, non!

Ah !! Voilà quand même: "de parents français". Ouf !!

Passé. Les jambes molles. Le car est déjà reparti. Ça y est...

Amélie de nouveau. Je vois Sciama inquiet devant l'arrêt. Enfin. Je descends, sans aller à lui, et franchis rapidement le seuil de l'hôtel. Sauvé!

Sciama me rejoint dans ma chambre, de nouveau nº 9.

Tout à l'heure c'est une dernière visite à Pouzens, avec confirmation de l'heure du rendez-vous. Puis je vais défoncer les montants de mon sac pour en retirer mes 400 dollars (j'ai eu chaud pour la moitié de la somme, véritablement coincée): ils passent dans la doublure des paumes de mes moufles: un peu de couture par là-dessus, ainsi que pour passer dans mes rembourarages d'épaules de veston une partie de l'argent de Sciama.

Dans la salle à manger, mêmes masques, même atmosphère tragicomique. Au dessert, même toast avec le père Simon. Je vais me coucher sans attendre; déjà ainsi je serais en droit de me reposer un moment. Je dors comme un plomb.

Dimanche 3 janvier: 3 heures du matin. Sciama, pieds nus, entre à pas de loup: il a des scrupules d'avoir laissé à Martinez des papiers explicites pour un sien cousin. Martinez n'est peut-être pas sûr, se croit du reste surveillé. Est-ce que cela vaut la peine de descendre à Perpignan? Je lui dis de faire comme il veut, je ne peux pas prétendre décider pour lui. Nous convenons de remettre à demain, et je lui laisse le soin d'attendre et de décommander le guide (qui doit venir à quatre heures). Sur ce je me retourne et me rendors comme un bienheureux.

Au petit déjeuner, devant le père Simon, je fais un peu figure de ballot. Sciama est descendu à Perpignan à vélo (dimanche: pas de cars). Je passe la journée à lire, sortant le moins possible; à quoi bon? Avec mon ticket nº 1 de janvier (ce n'est pas le nº2 comme d'habitude) je prends un demi-kilo de sucre au père Simon. Je lis et je dors; flemme sans remords. Entre mes persiennes, je vois passer une petite voiture de la Wehrmacht qui monte vers Arles. A quatre heures, retour de Sciama, il est fatigué, mais déclare tenir le coup. Le soir, même dîner, même toast...

Lundi 4 janvier: A trois heures du matin, réveil pour de bon. Je suis excité et me sens très bien. Nous descendons, fin prêts, en chaussettes, et attendons en bas.

Rien. Il est quatre heures. Des étoiles au ciel sombre. La rue noire. Il fait froid. Rien jusqu'au quart. Rien du quart à la demie. Rien jusqu'à cinq heures. Déçus, furieux, nous remontons. Tout à l'heure on ira demander à Pouzens ce que cela veut dire.

Eh bien, il paraît que notre guide, ayant su que Sciama était rentré fatigué, en a conclu qu'il ne pourrait pas marcher ce matin, et s'est laissé entortiller par un autre client! C'est du propre! Il ne sera pas là avant quatorze leures. Cette fois, il s'agit de ne pas le louper. Nous retournons chez Pouzens pour nous faire confirmer l'adresse exacte du guide, que Sciama lui-même ne sait pas. Ce garçon commence décidément à m'inquiéter avec ses théories bizarres, ses brusques inqiétudes, ses revirements... Plus préoccupant: il n'a pas l'air solide. Enfin...

A sept heures du soir, je vais chez le guide (un petit immeuble vers la sortie côté Arles); je me trompe de palier et sonne chez son voisin. Maladresse. Enfin m'y voilà, et <u>le</u> voilà. Il est jeune, solide, brun, gai, l'air sérieux. Jeune marié, il a une toute petite fille avec de grands yeux bruns, qu'il tient dans ses bras (pendant que nous parlons, debout dans son entrée). Le malentendu est dissipé. Le rendez-vous ferme est pris pour demain en grand détail. Nous ne pouvons plus nous permettre de nous manquer. Pour moi, c'est une tension fatigante chaque jour, et puis, il vaut mieux que ce soit tout de suite. N'est-ce pas demain, 5 janvier, que ma lettre sera remise à de Tarlé? N'est-ce pas ce soir déjà que tous mes camarades roulent vers l'Ecole?

Tope là ! C'est maintenant clair. Bonsoir. A tout à l'heure. On se sent étrangement léger. Après tout, on a fait beaucoup, il est temps d'en recueilli quelque fruit. Une dernière carte à la boîte aux lettres pour Lyon. Tout va bien; il fait noir et bon, froid, avec des bruits de rivière en montagne, amicaux et secrets.

Mardi 5 janvier: Réveil à trois heures. Cela commencerait à être grotesque si ce n'était pas chaque fois si sérieux. Même cérémonial. Même attente sur le seuil. Mais cette fois, la rue déserte est maintenant animée d'un bruit de pas sonores et pleins. C'est lui. Bonjour. Prêts ? Allez, grouille-toi un peu avec ces lacets. Idiot ! Allons, en route.

A la queue leu leu, dans une nuit opaque, à ne pas se voir à deux mètres, nous voici dehors. La grande partie est devant nous. A toucher. Joie. Action. Enfin.

(FIN DU JOURNAL écrit à Londres en novembre-décembre 1943)

(Postface à ce journal, datée Londres, 2 décembre 1943):
"Il n'y a jamais eu de déshonneur à servir sous l'uniforme du vainqueur"

Lieutenant Colonel Picot (?)
Commandant la Légion des Volontaires
Français contre le Bolchévisme
(Radio Paris, 2 décembre 1943)

 (RECIT):

J'ai remis au guide une carte postale affranchie pour Genève; elle est datée du 3 janvier, car je l'avais préparée en croyant partir le 4. Le message codé est ceci:

ARRIVEE CECI SIGNIFIER PASSAGE REUSSI

Cette carte a voyagé sans encombre. Je la regarde en ce moment.

+ + + +

# QUI A FAIT QUOI ?

Ai-je seulement retrouvé la filière créée par Hertz?
Ai-je au contraire, aidé par Monteil et Jean-Pierre, d'abord,
par Sciama simplement mis la main sur un ensemble de commodités qui s'offraient de toutes façons? Notre groupe était-il
un groupe de neuf, emmené par Hertz, ou un groupe de huit, emmené par moi après perte de contact avec toute trace de Hertz?

Cette question n' a jamais cessé de me visiter, pendant les trente et quelques années suivantes, sans que j'aie pris la peine de la vider - par exemple avec Hertz lui-même.

Nos routes nous avaient menés à servir dans des unités éloignées les unes des autres. Alsacien, Hertz s'était établi en Alsace ensuite, s'y mariant, et travaillant plusieurs années à la construction du premier grand barrage hydro-électrique d'après-guerre sur le Rhin, celui d'Ottmarsheim. Rougé l'avait revu, notamment durant ses années de direction à Sochaux, chez Peugeot. Mais je n'avais rien fait de spécial pour reprendre contact de mon côté.

Quand Rougé a disparu si tragiquement en juillet 1976, j'ai évoqué la question à la réunion de nous autres qui suivait les obsèques; l'un d'entre nous a d'abord été en mesure de m'apprendre que Hertz n'aimait pas du tout qu'on évoque avec lui cette période. Il se révélait qu'il appartenait à une de ces familles alsaciennes pour lesquelles les luttes franco- allemandes ont été une longue série de déchirements: son propre père

avait servi en 14-18 comme officier dans l'armée allemande. Comme on voit, Jacques Hertz lui-même ne pouvait qu'être crédité, lui, d'une attitude hautement française dans la période que je raconte. Comment en vint-il à dire, à écrire même, devant des questions répétées sur ce moment si fort de nos vies aux uns et aux autres, qu'il s'agissait d'une période douloureuse, dont il vaudrait mieux, pour tous, qu'on cesse d'y penser ???

Avant qu'il en vînt là, il répondit toutefois à une lettre de moi, écrite peu après la réunion dont je viens de parler. J'avais écrit, d'ailleurs on le voit, dès le mois d'août.

Voici sa réponse, pour l'essentiel:

"16 octobre 1976:

"Cher Mantoux,

"Ta lettre du 29 août m'est bien parvenue et je regrette de n'y avoir pas répondu plus tôt; j'ai beaucoup été à l'étranger en septembre et octobre.

"A vrai dire j'ignore tout de M. Pouzens, de ta filière et de celle que mon frère Roger a pu vous indiquer. J'ai bénéficié d'une organisation centrée sur les Amitiés Africaines, Place Bellecour (à Lyon) et les Jésuites de la rue d'Auvergne. Plusieurs de ces Pères sont morts en déportation.

"Pour le reste je me suis laissé faire: train de Lyon à Perpignan, car jusqu'à Amélie-les-Bains puis Prats de Mollo. Là des passeurs nous ont pris en charge à 10 heures du soir, et le lendemain à 6 heures du matin nous étions à Mollo et déjà pris par les Gardes Civils. C'était le 20 décembre 1942.

"Le groupe se composait de 8 personnes:

- Le commandant de cavalerie Blary

Je négligeai le reste de la lettre. Quel épais mystère !
Hertz n'avait pas donné sa filière à Roger Hertz. Roger Hertz
nous avait envoyés à une adresse brûlée, à une impasse: de la
part de qui ? Pourquoi ? Quand j'étais revenu d'Amélie-lesBains à Lyon le ler janvier 43, Roger Hertz (c'était entre parenthèses une chance qu'il ait été là !) avait pourtant fonctionné apparemment avec toute loyauté pour la continuation de
ma filière, sauf qu'il apparaît dans les Mémoires d'André Daubos qu'il n'a nullement indiqué que j'étais l'auteur de tous
les renseignements qu'il livrait !! Pourquoi ??

Hertz avait-il obéi à un ordre supérieur de brouiller la piste derrière lui ? Il y avait une apparence, mais c'était une supposition insupportable, notamment connaissant ses liens sin-

cères avec, en particulier, Francis Rougé. Alors, encore une fois, quoi?

La filière était peut-être aux mains, non de Hertz luimême, qui se montre dans sa lettre en position de suiveur, mais aux mains des Jésuites de Lyon. Ce seraient ceux-ci qui auraient donné, de Lyon, à Roger Hertz, l'adresse de Palazzine à Perpignan, et ce serait Palazzine, détenteur de la suite, via Amélie les Bains, qui aurait craqué à mon passage.

Roger Hertz avait bien dit: "J'ai reçu une lettre de mon frère, destinée à être postée si son passge avait réussi. Or Pouzens m'a dit: J'ai vu Hertz, il a écrit cette carte sur la table qui est devant vous."

Pouzens m'a bien dit: Hertz était avec le capitaine Blary "
(ça m'est resté en tête pendant presque un an avant que je le
note à Londres). Trente trois ans plus tard, Hertz m'écrit:
"...le commandant Blary". Si Hertz n'a pas connu l'identité de
Pouzens, c'est d'abord qu'il n'était pas le responsable du
groupe passant ce jour-là, et ensuite qu'il a pu ne faire là
qu'une très courte halte, sans toutes les circonstances de ralentissement qui ont agrémenté mon passage à moi, peu après.

Finalement, le plus vraisemblable est qu'il s'agissait d'une filière des Pères Jésuites de Lyon (entre autres), et que ceux-ci ont dû donner accord particulier à Hertz pour que le point de départ du fil conducteur soit remis à son frère, peut-être dans des conditions de discrétion telles que celuici ne puisse pas remonter à eux-mêmes ensuite. L'action secrète a bien connu de ces sortes de contingences, et je ne serai pas le seul à ignorer jusqu'au bout le fond de ce que j'ai eu à raconter ici.

+ + +

region and the second of the s

Carried Fire and Carried Company of the Company of

and for the control of the control of the following the second of the control of

convertition insuppointable, notament commutes of thems says

#### " A TRAVERS LE MIROIR "

"Through the Looking Glass" (Lewis Carrol)

La guerre m'a laissé deux rêves obstinés, qui sont venus m'assaillir, la paix revenue, pendant vingt ans peut-être, ou davantage.

Dans un de ces rêves, je tiens le secret du franchissement de la frontière espagnole. Après des épisodes et des alarmes dont seul me marque le souvenir, je suis presque arrivé au but. Il fait nuit; je suis seul, en haut de la dernière pente, haute et forte, qui me sépare de la frontière; elle est couverte d'une sorte de lande inclinée, mélange traîtreux de broussailles et de plantes basses, et il faut descendre, descendre, descendre, avec un lourd sac au dos, et les Allemands, invisibles, peuvent surgir à tout instant; mais surtout, en bas, il y aura des épaisseurs de fils de fer barbelés, et le passage, s'il existe, est à un seul endroit; et le long de cette ligne, les Allemands patrouillent tant et tant, que ce serait miracle que de leur échapper (1). Seuls le silence et la nuit sont mes alliés. Je sais que ma tentative échouera.

Et même battu d'avance, une force intérieure irrépressible me commande de poursuivre malgré tout.

Les amateurs de bonne littérature ne trouveront certainement pas leur compte dans le chapître qui vient. L'effort, la peur, la souffrance ne sont pas très médiatiques, et la réalité n'égale pas toujours la fiction. Mon propos m'a obligé à m'en tenir à la réalité; mais le lecteur, lui, aura sur moi ce grand avantage, qu'il pourra abandonner le voyage quand il le voudra. Sans pénalité.

<sup>(1)</sup>Le lecteur qui chercherait les composantes de ce rêve qui manquent dans le chapître suivant, les trouverait dans la période de fin Mars 1945, si elle vient à être écrite.

## LA LONGUE MARCHE

C'est donc aujourd'hui le 5 Janvier 1943; il est quatre heures du matin.

Date singulière. C'est celle même de la rentrée de congé de Noël à l'X, où mes amis, qui dorment encore, viennent d'arriver de leurs diverses familles, et ne connaissent pas encore les messages que j'ai constiués auprès de Roger Hertz pour le salut de leur passage très prochain; où les autres élèves dorment aussi, et ne savent pas encore que le sursaut de l'honneur de l'X a commencé (1).

Par coıncidence, c'est également la date fixée par Vichy pour que tous les "juifs" se présentent dans les commissariats pour faire tamponner spécialement leurs cartes d'identité: les journaux l'ont annoncé en décembre; cette coıncidence m'est légèrement désagréable, car ce n'est pas pour cela que je suis ici. Mais je n'aurai pas longtemps pour y penser.

+++

En route. Le jeune guide est devant, en espadrilles, un petit sac au dos. Nous faisons derrière lui un bruit désastreux dans le silence nocturne, avec nos grosses godasses. On remonte un peu la grand'rue, déserte bien sûr - on marche vite. Lumière très faible, beaucoup d'étoiles, pas de lune. Froid, modéré.

Voici, à gauche, l'entrée des gorges du Mondony, un torrent qui vient du sud. Le guide prend un petit sentier plein
d'épines, qui monte sec en lacets, à flanc d'une haute pente,
qui laisse la rivière à notre gauche. Sciama perd du terrain,
souffle, s'énerve, trébuche, et s'affale dans les buissons. Je
demande au guide de prendre son sac à dos, qui est lourd (le
mien aussi bien sûr). Je suis soucieux. Sciama m'avait dit qu'il
était bon marcheur. Si cela commence comme cela, qu'est-ce que
ça va donner de l'autre côté?

Le guide avance à bonne allure, on est sous bois, ça étouffe le bruit des pas. Et nous débouchons sur une route blanche, empierrée et poudreuse, qui serpente à flanc au-dessus des gorges. Par ce raccourci, nous venons de court-circuiter un gros fort, où il y a, je crois, une petite garnison.

<sup>(1)</sup> Même le départ de Hertz n'était pas encore divulgué.

Cela ne monte presque plus, ça descend même un peu. Sans doute pas pour longtemps, car nous devons atteindre une altitude d'environ mille mètres, au Col de France.

Le guide parle un peu: histoires de chasse, récits d'autres convoyages; il prend toujours ce chemin. Je lui rappelle que Pouzens nous a dit de nous méfier du lieudit "Mas Pagris", où il y aurait, nouvellement, un poste militaire de surveillance, français ou allemand. Lui hausse les épaules: "J'y étais hier soir!"

Le démarrage est fait. Je me sens en pleine forme. A un moment, toutefois, je distingue devant nous deux silhouettes encapuchonnées, serrées l'une contre l'autre, qui nous attendent sur le bord gauche de la route, droit devant. Nous avançons quand même: silence de part et d'autre. "Ils" sont plus loin que je ne pensais, l'attente est longue, oppressante dans cette sombre pénombre. Et puis nous approchons véritablement, et ces formes immobiles prennent de la hauteur, et c'est une grosse masse rocheuse plus ou moins pointue, qui reste de la percée de la route. La scène se répétera une heure plus tard, et je ne suis pas encore très aguerri.

Après avoir beaucoup monté, la route tourne à gauche et passe la rivière sur un pont de bois, et nous stoppons à couvert d'une touffe d'arbres pour un petit arrêt casse-croûte; on mâche lentement, je prends de l'eau à la rivière. En face, sur la pente, une ferme nous domine, avec une fenêtre allumée, qui nous regarde comme un oeil.

La petite rivière murmure; il fait très frais, mais sans vent. Les noirs variés du paysage paraissent teintés d'un bleu délicat. On repart. Grandes plaques de roches en pente, chemin d'abord indiscernable, buissons bas dans les jambes, puis le sentier réapparaît. Le guide raconte le passage difficile d'un aviateur anglais, ici, il y a quelques mois, qui, un pied fou-lé, marchait à peine. Et d'autres.

Nous arrivons dans des maquis très secs; la pente est plus douce, on se sent près des sommets, l'air est léger. Devant, on devine déjà le col, au-dessus duquel le ciel commence à pâlir. Derrière, tout est loin au-dessous et sombre. Nous passons à ras d'une ferme, nous tenant sur l'herbe, et sous le vent; malgré cela, des chiens aboient furieusement. Un peu plus loin, apparaît sur la gauche un reste rougeoyant de braises, assez étran-

ge, devant une grange abandonnée. Le guide nous dit que c'est le reste d'un feu allumé par un berger il y a plusieurs jours.

Toujours plus haut, en faisant attention à chaque pas malgré l'allure vive: nous allons avoir besoin de nos chevilles, de nos genoux, pendant un certain temps.

Le col est enfin devant nous, demi-coupe presque parfaite. Le terrain s'aplanit près de l'arrivée, alternance d'herbe rase et de dalles rocheuses affleurant à peine. Sur la France, derrière nous, une lune étincelante. Tout paraît énorme: les formes noires du relief tout proche, et surtout, le silence.

Et c'est le col même. Nous l'avons pour nous seuls. C'est juste un petit tapis bien propre de pâturage. On l'arpente: à l'autre bout, on est déjà en Espagne.

Il est huit heures. On avance encore un peu dans la descente; on boit un coup; on est contents.

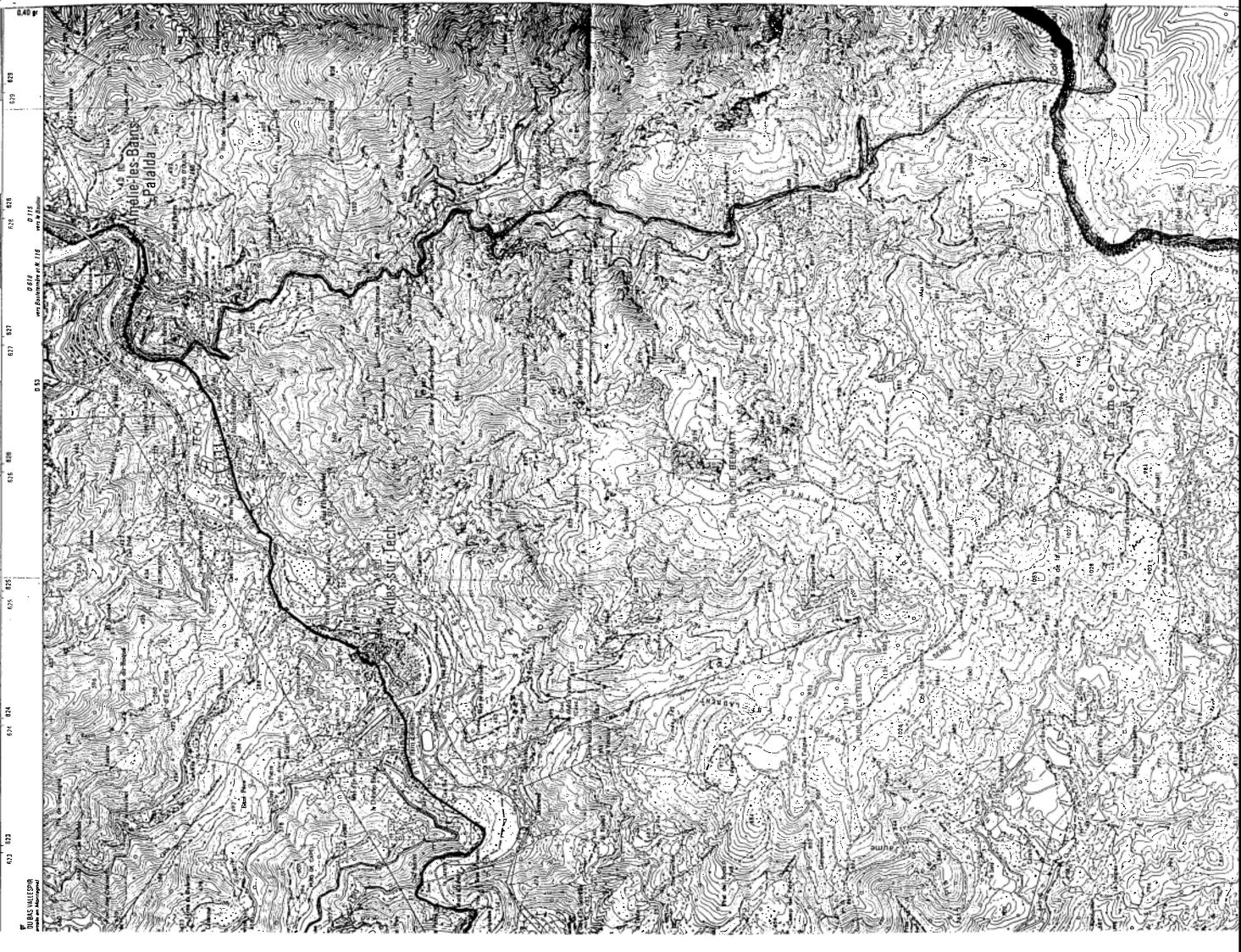
Devant nous, un paysage immense. A gauche (c'est l'Est), loin sur la plaine, la mer, la côte, et un peu partout, des phares tournants ou fixes, blancs, rouges, jaunes. Au plus loin visible de cette côte, la grand baie de Rosas, superbe découpure, soulignée par le massif rocheux de sa côte méridionale. Plus loin encore, sur l'horizon marin, de grands bancs de nuages gris-noir, éclairés par dessous d'un rouge-violet très sombre, un rouge d'avant l'aurore, annonce d'un lever de soleil splendide.

Plus à droite, plein sud, au delà du sillon profond à nos pieds, des crêtes sans fin se profilent les unes derrière les autres, au moins aussi hautes que notre position actuelle. Et combien d'autres n'y a-t-il pas derrière les premières ? Nous souhaiterions pourtant aller par là, vers l'intérieur, vers Vich, via Olot. Parce qu'on nous a tant dit que la plaine côtière (Figueras, Gérone) est si truffée de police et de douaniers qu'il ne faut pas espérer leur échapper. Et il y a (obsession évidemment pour nous) l'impératif de parcourir plus de kilomètres à partir d'ici (comptés à vol d'oiseau), mais combien ? quinze ? trente ? on ne sait pas - pour être internés et non refoulés, si on est pris.

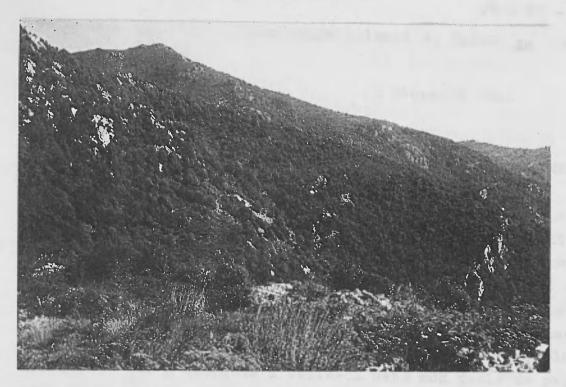
Ces hautes crêtes parallèles semblent se rapprocher de nous sur la droite, en direction du saillant français de Coustouges, vers lequel il faut en tout cas ne pas se laisser porter: nous nous retrouverions en France!

+++++

Mais pour l'heure, nous sommes de l'autre côté. Au revoir la France. C'est aujourd'hui aussi qu'on va remettre au Sous-



## A LA FRONTIÈRE



Vue du col-frontière: le versant espagnol, vers l'Est; au premier plan, les pentes du Roc de França (1450 m) sons lesquelles il Fallet cheminer pour remonter vers les charbonnièrs (au 2º plan, qui domine Massanet de Cabrenys)



Vue du col-fontière vers le Sud-Sud-Ouest, en direction de Vich. (La route visible, au centre, monte en cul de sacc de Tapis, qui est légèrement plus à ganche, vers la frontière française, dans l'avrandi entre le premier plan et le saillant de Courtouges) dans l'avrandi entre le premier plan et le Saillant de Courtouges) Gouverneur de l'X, le lieutenant-colonel de Tarlé, <u>ma</u> lettre de prise de congé.

25 décembre 1942

Monsieur le Sous-Gouverneur,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance mon départ de l'Ecole.

Ceci n'est nullement une lettre de démission, bien au contraire. Si j'ai pris la décision de quitter l'Ecole avant la fin de mes études, c'est uniquement parce que j'estime que, en tant que jeune Français et jeune polytechnicien, ma place est auprès de ceux qui se battent pour la libération du territoire et de la Patrie. Ce devoir me semble si impérieux que je le place avant ma préparation scientifique et professionnelle, quelque importance que j'attribue à celle-ci dans mon désir de participer, après la victoire, au relèvement du pays.

Pas plus que je ne souhaite voir des militaires, des ingénieurs, des intellectuels étrangers primer en France mes concitoyens (1), je n'aimerais que des nations étrangères quelconques, en gagnant la guerre, choisissent pour elle la destinée de la France.

Monsieur le Gouverneur lui-même, dans son allocution du 21 décembre, a exprimé l'opinion que tel serait le cas, dans l'éventualité d'une victoire de l'ennemi (2).

J'ai la conviction profonde que des hommes de toute cpinion, pourvu qu'ils aient à coeur que le drapeau flotte de Strasbourg à Brest, peuvent faire taire leurs querelles personnelles à l'heure critique(3). Parmi ceux qui ont pu opter pour la bataille il en est de meilleurs et de pires (4). Je n'opte que pour les premiers (5). Leur armée est la seule voix de la France (6), il faut que tous la sentent forte.

<sup>(1)</sup> La langue de bois de Vichy ayant proscrit ce vocable, sa simple utilisation à senteur républicaine, à mon usage en outre, se voulait une double déclaration de guerre.

<sup>(2)</sup> Le Gouverneur, général pâlot et décati, avait fait un laïus sybillin où, par exemple, l'ennemi, depuis Mers el Kébir et la Syrie, et surtout le débarquement allié en Afrique du Nord, ce pouvait fort bien être... les Alliés. Après tout, à leurs côtés, l'amiral Darlan, le général Giraud, sans parler de De Gaulle, déjà condamné à mort par contumace, n'étaient-ils pas des traîtres?

<sup>(3)</sup> Continuation de (2), plus "Strasbourg" (sujet tabou ! annexé par les Allemands) et "Brest" - (zone interdite!)

<sup>(4)</sup> Concession inutile à la logomachie du général, qui les mettait, lui, tous dans le même sac - on devine lequel.

<sup>(5)</sup> A toi de voir lesquels, colonel!

<sup>(6)</sup> Sous-entendu: "Tu peux te mettre Pétain où tu veux!"

Je n'ai jamais cru que le seul fait de rester dans la Métropole constitue un critère du devoir(1). Si l'occupation ennemie(2) oblige les porte-parole officiels de Vichy(3) à adopter une attitude semblable, de principe, il est vain de croire ou de faire croire(4) qu'elle habite la conscience intime des Français.

Il ya des Français qui trahissent leur devoir en quittant le territoire. Il y en a qui désertent en y restant. Je ne veux être confondu avec ces derniers.

Notre génération refuse de se sentir solidaire de la défaite. Je n'ai ni signé d'armistice, ni donné à personne d'engagement d'honneur concernant mon attitude vis à vis de l'ennemi(5)... Nous n'avons cure qu'une génération entachée par la défaite et ses suites nous dicte un devoir, quand il nous est tracé par celle qui a su gagner la Grande Guerre (6). C'est de celle-là qu'avec l'aide des hommes qui rachètent les défaillances de la nation(7). nous voulons recevoir le flambeau.

Car la phrase de M. le Gouverneur: "La France se meurt!" est lourde de sens pour moi, dans sa bouche(8).

Je m'arrêterais là, car cette lettre est destinée à l'autorité que vous représentez à l'Ecole, si nos rapports antérieurs n'appelaient une dernière mise au point. Croyez, Monsieur le Sous Gouverneur, que ma résolution n'a été ni motivée ni renforcée par l'attitude que vous vous rappellerez, comme moi, avoir prise à mon égard. Depuis que, en mil neuf cent quarante, je me suis embarqué, en vain, pour le Maroc, après avoir vu mon engagement refusé sur le territoire métropolitain, mon intention n'a jamais varié. Seule peut-être, la mort cruelle, en Libye(9), en avril mil neuf cent quarante deux, de mon plus cher ami, en me commandant d'aller occuper la place qu'il laissait vide dans les rangs, a fait de ma résolution la plus forte de toute ma vie(10).

<sup>(1)</sup> Mais les officiers de l'armée d'armistice, apparemment, si ! (2) Cette fois, c'est le vrai!

<sup>(3)</sup> Et non "du gouvernement"!

<sup>(4)</sup>Prends encore celui-là, vieux !

<sup>(5)</sup> Des généraux et autres officiers avaient été libérés de capti-vité, depuis 1940, moyennant un tel engagement. Note Gouverneur en étail.

<sup>(6)</sup> Se souvenir de ce que Foch et Joffre étaient polytechniciens.

<sup>(7)</sup> sous-entendu: des hommes de votre génération... (8) Dans sa position de responsabilité devant deux cents jeunes,

quel exemple de débandade morale !

<sup>(9)</sup> Je ne savais pas encore que c'était au Cameroun; n'importe, le sens voulu y était: c'était dans les Forces Françaises Libres, déjà titulaires du fait d'armes de Bir Hakeim, et de ceux de Koufra et Mourzouk de la colonne Leclerc.

<sup>(10)</sup> Pompeux et pompier, je l'avoue.

Je vous prie de trouver(1) ici mon désir solennel de demander, si je reviens, l'application d'un statut analogue à ce lui accordé en mil neuf cent dix huit aux élèves mobilisés en cours d'études. Dans cette éventualité je demanderai à être intégré dans la catégorie d'élèves où me placera la loi d'alors. Je vous prie instamment, à cette intention, de bien vouloir faire inclure cette lettre dans mon dossier d'élève(2).

Veuillez...

Jacques Mantoux
Elève à l'Ecole Polytechnique(3)
Promotion 1941

+++++

Du Col de France, entre aube et aurore, les yeux errant sur l'Espagne, cette terre de dictature qui est pour moi la Liberté, je me récite ces phrases que je sais encore par coeur.

Entre le 5 et le 9, où partirent Audibert, Gourio, Périneau et Thomas, de Tarlé prit le parti de sortir du secret tenu jusqu'alors sur les deux premiers départs. Dans une allocution à la promotion, il fit un commentaire nuancé sur la lettre reçue de Hertz, la créditant d'une certaine dignité, puis il flétrit violemment mon attitude, la traitant d'insolente et de je ne sais quoi d'autre. Au moins avait-il su la lire. Bien entendu mes camarades ne furent pas invités à juger sur pièces, et il n'en aurait pas été question si (hypothèse ridicule!) l'un d'eux s'était hasardé à le demander (4).

Les départs du 7, puis du 11 (Brauer, Daubos, Rougé), répondant à cette prise de position, allaient faire monter la tension au point que le ministre de rattachement de l'Ecole (M. Bichelonne, ministre de l'Industrie, vichyste de premier plan)ordonna notre exclusion à tous(5); mais en outre, lui-même ou la

<sup>(1)</sup> J'ai omis "de bien vouloir"; cette formule était si obligatoire que ça ne peut avoir été par hasard, bien que plus loin, par erreur sans doute(!), la formule complète figure.

erreur sans doute(!), la formule complète figure.

(2) Tout ce passage dit: Je suis citoyen, je suis combattant, la loi d'aujourd'hui que vous maniez contre moi sautera quand nous aurons libéré le pays, et vous avec. J'aurai à voir cela avec votre successeur.

<sup>(3)</sup> Envers et contre vous.

<sup>(4)&</sup>quot;La question ne sera pas posée !" Mot célèbre, répétée sans cesse par le Président du tribunal jugeant Zola pour sa lettre: "J'accuse" publiée dans L'Aurore de Clemenceau, au plus fort de l'Affaire Dreyfus.

<sup>(5)</sup>Prononcée par arrêté ministériel.

Direction de l'Ecole ordonnèrent que ces exclusions soient l'objet d'une délibération et d'un vote du Conseil de Discipline, comprenant le Ministre, quatre membres de la Direction et... deux de nos propres camarades. Daubos a rapporté dans ses "Grandes Vacances" comment ceux-ci, lors du premier de ces Conseils, statuant le 9 janvier sur les départs de Hertz et de moi-même, furent chambrés au mieux par divers de nos camarades sympathisants; il y eut cinq voix pour l'exclusion et tout de même deux voix contre: puissent celles-ci avoir été celles de camarades de promotion!

+++

Le guide nous mène encore un peu plus loin, pour nous aider à repérer notre chemin. On dégringole dans des sentiers étroits, resserrés entre des fourrés de buissons hauts et secs, odorants. Nous allons à flanc, vers l'Est: à notre droite, bien plus bas, un tout petit village serré autour d'un clocher: c'est un poste frontière espagnol: Tapis.

Nous marchons à couvert de ces buissons; le guide s'arrête bientôt. Sciama lui donne un mot pour le père Simon, de l'hôtel Combes, et moi un autre, destiné à être lu chez Simon par les camarades qui s'y présenteront les premiers.

Lui nous écrit un mot en espagnol, au cas où nous trouverions des paysans qui pourraient nous remonter avec un peu d'alcool. Avant de nous quitter, il nous montre la direction d'une forêt sur la pente même, où nous pourrions en rencontrer, au travail; si nous passions la journée par là, nous éviterions les patrouilles éventuelles et descendrions vers le sud plus en sécurité, quand le jour baissera.

Au revoir. Merci surtout. (1)

+++

Nous voici livrés à nous-mêmes. Continuant à flanc, sans perdre d'altitude, nous cherchons les repères annoncés, des fumées de fours de charbonniers. Au bout d'un moment, les voici, très minces, bleues, dans l'air immobile, mais beaucoup plus haut; il faut remonter en coupant dans les broussailles. Survient un bimoteur (espagnol) à quelque cinq cents mètres audessus de nous. Sciama m'entraîne vivement sous un abri de ver-

<sup>(1)</sup> Il y avait un prix convenu pour le guide. Nous n'avons pas oublié de le régler!

dure. -"Tu comprends, il peut télégraphier à Figueras...La police..." etc. Je commence à me poser des questions. N'importe. On finit l'escalade; voici deux types, occupés entre trois fours à carboniser le bois: grandes coupoles de terre battue, enveloppant une charpente grossière. Tentatives infructueuses pour converser. Attitude amicale, mais barrière linguistique totale. On voudrait pouvoir parler de routes, de distances, de villages, de police. Impossible. Avec le mot en espagnol du guide, on va voir si on peut au moins trouver de l'anisette. Non, ils ne savent pas lire. J'essaie de lire, moi, à haute voix, mais je n'ai aucune idée de la prononciation. C'est comme si je chantais. D'ailleurs, je ne comprends pas un mot du texte.

On nous donne de l'eau, - ça, c'est bien - et nous nous étendons un peu à l'écart, en faisant comprendre par gestes que moins on s'occupera de nous, mieux ça vaudra. Il est à peine neuf heures. Entretemps, le soleil s'est levé en embrasant le ciel nuageux et en répandant partout des tons cuivrés. Lézardons.

Repas de fête avec pain, conserves, eau ! Le soleil se met même à chauffer un peu: c'est merveilleux !

Nous avons deux à trois jours de vivres, une boussole, une lampe de poche à magnéto actionnable à la main (à Sciama), une autre ordinaire (à moi); pas de carte, malheureusement. Scrutant le vaste paysage, nous hésitons à nouveau entre la direction "plaine" - très risquée - et la direction "montagne" (vers Vich) de difficulté sans doute énorme en raison du relief: dans cette direction (sud-sud-ouest) on aperçoit tout juste de courts tronçons de route, zigzaguant sur les pentes des chaînes parallèles qui nous barreront le chemin.

Après de nouveaux balbutiements douteux échangés avec nos charbonniers, nous croyons avoir appris que Pont de Molins (prononcé Ponnt dé Molinns) est un repaire de police, sans pouvoir discerner si c'est un pont ou un village, mais c'est à coup sûr dans la direction de la plaine, à gauche. Nous optons pour la montagne, au moins à l'essai.

Pour mieux nous y retrouver, nous écarquillons les yeux dans une tentative de mémoriser tout le relief devant nous, et notamment les routes à nos pieds, les carrefours, les fermes isolées, les ruisseaux, les forêts, etc. Je fais un croquis sommaire sur une feuille de papier hygiénique, seul "support" disponible.

En bas tout est calme, de Tapis (maintenant loin à droite) à Massanet de Cabrenys, village plus important - objectif my-thique de ces jours derniers - juste à nos pieds: avenues plan-

tées d'arbres, fermes isolées autour, et au centre, dans le bourg ramassé, une église massive, ocre, avec un clocher typique, un peu provençal avec sa grosse cloche suspendue dans un "panier" de fer forgé.

Tout cela EXISTE. Décidément (1) nous avons traversé un miroir. De l'autre côté, nous ne voyions, malgré toute notre tension attentive, que le reflet de notre propre imagination fiévreuse, - avant de nous mettre en route. Et ici, d'un coup. c'est tout notre passé, jusqu'à hier, jusqu'à tout à l'heure. qui semble fondu et nébuleux. Et nous nous sentons tout aussi nus, et privés de l'appui de nos personnalités habituelles, tout aussi maladroits et incertains de notre pouvoir sur les choses et les évènements, qu'on l'est usuellement en rêve. Au village. deux points se suivent lentement: que c'est loin! C'est un laboureur derrière sa charrue. Cette minuscule pétarade. à droite, un camion, qui descend vers Massanet par une longue suite de lacets, tout blancs. Et puis, coupant l'air, nette et comme proche, la cloche de l'horloge de l'église, un son mat et fêlé, tout de suite effacé. Elle va, heure par heure, faire tourner, lentement, cette veille au grand jour.

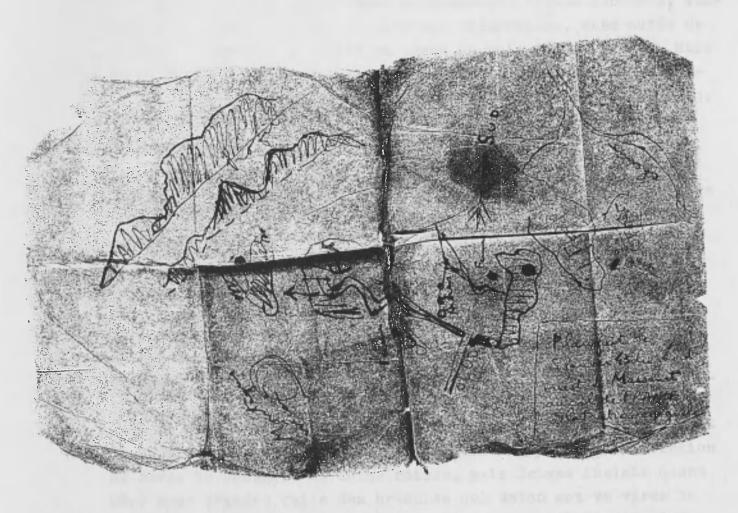
Reposés, Sciama et moi bavardons. Je lui récite presque par coeur ma lettre au sous-gouverneur. A cette heure-ci, elle est peut-être entre ses mains. (Plus tard, Rougé m'a raconté comment il avait reçu ma lettre, qu'il l'avait portée à la "Caisse" de la promotion pour la faire taper avant remise au destinataire; cette version figure dans les "Grandes Vacances" de Daubos, de source Rougé, mais là il y a erreur puis qu'il me reste au moins un exemplaire de ma frappe originale avec ma signature de l'époque au bas. Reste certainement que Rougé était mon "homme de confiance" pour assurer cette remise).

A quelques heures près...! En voilà une qui m'aura causé du souci ! Enfin, tout paraît s'arranger pour le moment.

Vers cinq heures, nous nous apprêtons: le crépuscule approche, mais il faut franchir avant la nuit plusieurs carrefours que nous pensons avoir repérés dans le fond plat de la vallée autour de Massanet.

Nous commençons donc à dévaler, nous arrêtant de temps en temps pour écouter. Tout va bien, un beau coucher de soleil, comme le lever ce matin. Puis, une erreur de parcours nous oblige à faire du "tous-terrains" à travers des fourrés épais, et je suis contrarié que nous ayons pu commettre une telle faute d'orientation si près du point de départ. avec ces lourds sacs à dos, c'est tout de suite fatigant.

<sup>(1)</sup> Ce pragraphe est repris de mes notes de fin 1943, mot à mot.



Crequis fait au Col de France, le 5 Janvier 1943 des principaux repéres visibles en Espagne: le village de Massanet de Cabrenys apparaît à droite, en hachures de Massanet de Cabrenys apparaît à droite, en hachures (croquis étable sur une feville de papier hygiénique) Maintenant, nous devrions être en train de déboucher sur le plat. Mais le sous-bois a un air bizarre. Le sol est comme en sable fin, poudreux. Chaque passage entre les arbres a l'air d'un chemin. Ce n'était pas au programme. Nous commençons à douter de nos repérages.

Nous y sommes quand même, apparemment: champs labourés, fermes, une route. A suivre jusqu'à une bifurcation, bien notée de là-haut, - prendre à droite en ayant un bois à main gauche. Mais va te faire f... Au bout de cent mètres la route devient ornière, s'arrête dans un champ. Partout autour, des reliefs de cinq, dix mètres de haut en premier plan. Ça n'était pas non plus au programme...

Nous extrapolons et contournons un petit bois pour ne pas déboucher par erreur en plein village. Et nous voilà en parcours accidenté, sous un ciel qui garde une trace pâle de lumière, et avec pour repère de direction et ultime sûreté, sur la grande ligne de crête qui barre l'horizon sud, une minuscule chapelle, infime saillie carrée. Malheureusement aucune amorce de passage vers la direction désirée du sud-ouest ne vient à se présenter; un petit chemin s'ouvre dans le bois, nous nous y engageons, il se rétrécit rapidement, et maintenant quoi...? Malin qui dirait si notre chemin est devant ou derrière; ni où nous allons déboucher.

La nuit est tombée. Voici une croisée de sentiers. Altercation entre nous (la deuxième en une demi-heure) sur la direction du Nord: la boussole me donne raison, mais Sciama insiste quand même pour prendre celle des branches qui selon moi va virer au nord. Pour calmer la situation, je l'y suis: au bout d'un instant voici le village, que nous espérions contorner par l'ouest et le sud: droit devant nous, à bout portant. Je me fâche et on fait demi-tour.

Nous nous renfonçons dans le bois, tâchant d'y maintenir à l'estime un cap favorable, mais tous les passages se ressemblent, et au bout d'un moment, nous sommes acculés dans de tels boyaux qu'il faut bien nous avouer perdus. Dans une atmosphère tendue, je prends sur moi les risques de l'orientation.

Maintenant, ça commence à descendre sec. Soudain, un trou noir. Vite, un coup de lampe magnéto. C'est une terrasse cultivée. Saut d'un mètre, ou davantage. Le sac s'envole et retombe lourdement sur les reins. Dix mètres dans la terre meuble et ça recommence. Encore. Et encore. Ça secoue drôlement; nous accusons le coup, puis une rigole asséchée en forte pente s'offre à point pour nous épargner la suite. Encore des fourrés, après

9 9 C . . . .

quoi on n'ose plus faire de prévision. Bruit de torrent devant. Noir partout. Aucun autre bruit que le nôtre. Et soudain un point rouge, qui bouge.

Dans cette solitude, c'est d'abord comme une compagnie. Il semble suivre une route, peut-être la nôtre ? Voici qu'il semble s'approcher: un vélo, peut-être, encore un peu éloigné ? Tout à coup, le voilà passé, à vingt mètres à peine. Stupide que je suis: c'est le bout allumé d'une cigarette, au bec d'un type en espadrilles; léger bruit de pas, puis plus rien. Ça y est, la route est devant nous, une vraie, avec un petit muret d'un côté, un ruisseau de l'autre.

Hier à cette heure, j'étais assis devant une nappe blanche en France, donnant des tickets de pain... Hier vraiment ? Tiens, il est huit heures. Arrêt. Casse-croûte bienvenu après quelques battements de coeur.

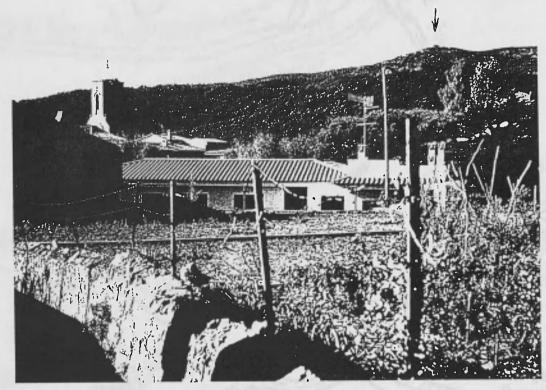
Cette route, elle est orientée nord-sud, car voici l'étoile polaire, et la Grande Ourse. Le froid pointe. Allons-y. Sud.

Cent mètres, puis ça tourne... à l'ouest, et... Oui, juste à no re gauche, un ravin, et au fond, un torrent. Je vais voir si ça peut se traverser. Hélas, il y a une véritable gorge, profonde peut-être de cinquante mètres. Inutile d'insister. Sciama, inquiet de mon absence, me rappelle. Voyons: si cette route doit nous ramener vers Tapis, faute de passage vers le sud, prenons la dans l'autre sens. On verra bien.

Et elle nous ramène si bien sous Massanet qu'il faut la quitter dare-dare, car des chiens se mettent à aboyer et nous n'avons pas besoin de leur attention. A travers champs ! Un ruisseau à gué, un mouvement de terrain contourné, et... je me trouve nez à nez avec la gueule d'une arme à feu braquée sur moi, à un mètre. Je m'arrête, pétrifié. Une seconde, deux secondes, et je commence à voir: c'est un canon, c'est la tourelle d'un petit char d'assaut, un peu renversé et pris dans les broussailles; il est peut-être là depuis la fin de la guerre civile... Curieux. On s'esquive. Quelle affaire!

Nouvelle route: sauvés, cette fois, car Massanet est derrière nous... mais... derrière nous, c'est l'ouest. On voit d'ici le premier réverbère. Arrive du côté opposé un camion, roulant pleins phares, qui vient peut-être de Figueras. On se plaque au sol; il était temps, il balaie de ses phares tout notre coin avant d'atteindre le village. En fait il est passé un peu derrière nous, sur une route croisant la nôtre. Pas de doute, la nôtre pique au sud, et l'autre, vers la côte. Du reste, voici le pont que nous avions repéré du haut de la montagne. Cette fois, c'est O.K.

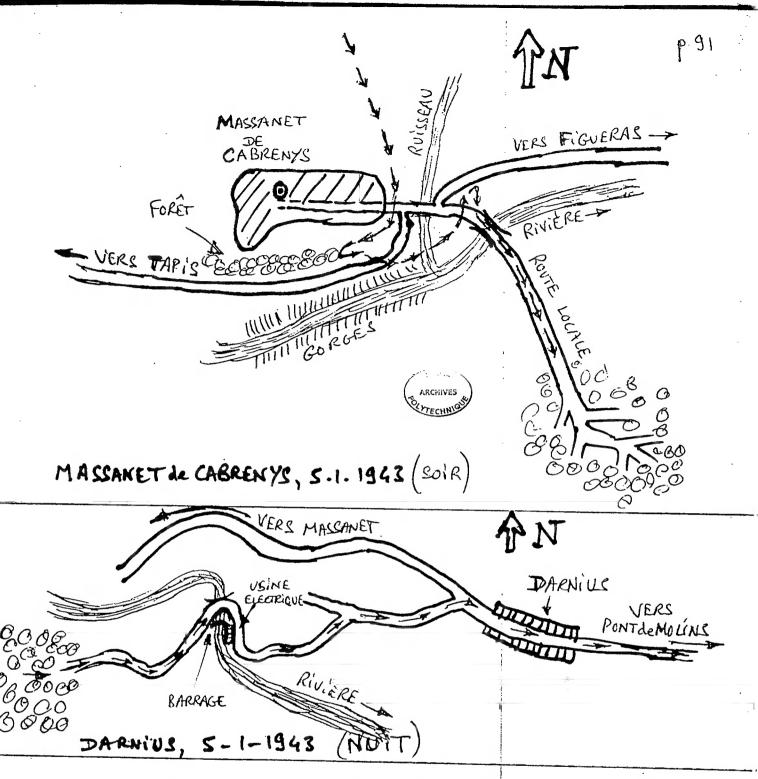
## A. MASSANET de CABRENYS





Le village de Massanet de Cabrenys vu d'un sentier remant du versant frontalecs. Au dernier flen, à drorte, chapelle prise comme pourt de repens sur une des inêtes visibles depuis le col

(Phot J.M Octobre 1955)



N.B. Le région du barrage figuré ici a été depuis submergée par un lac artificiel de plusieurs Kilomètres de long

Maria or A Largejoin

Alleris voir, or strut in terms. Toyot, voir cas turibres, but in a comm

Term in a destina

Et il n'est que neuf heures, à peine.

Pourtant, cette route devient vite inégale, quoique encore large; puis elle bifurque. La branche de droite n'inspire pas confiance: à gauche, donc.

Des champs, des deux côtés, et tout est silencieux alentour. La route pénètre dans un sous-bois, bifurque à nouveau. Ici, plus d'étoiles pour garder un cap. Puis, bifurcation sur bifurcation, à la fin on en oublie qu'on a une boussole et on réagit à l'instinct, parfois on se dit qu'on s'égare et on revient sur nos pas. A un moment ça se rétrécit en cul-de-sac et tout espoir nous quitte, d'un coup. Seules les jambes nous portent un peu plus loin, et voici que ça s'élargit un tout petit peu ... oui, le chemin réapparaît, le bois est passé, c'est de nouveau une route. Inutile de chercher à comprendre.

Ça commence par tourner vers le nord (mauvais !), puis au sud (bon !), avec une gorge infranchissable à notre droite (mauvais ! si nous continuons à vouloir aller vers Vich qui est très à l'intérieur). Mais nous continuons, d'accord tacite et comme guidés intérieurement. Nous longeons une petite usine hydroélectrique qui ronronne pacifiquement, puis un pont franchit la rivière, et la route se remet à nous pousser dans le sens contraire à celui de notre programme... vers l'est ! Un arrêt, un peu d'eau fraîche tirée à la rivière, la fatigue monte, il est dix heures et demie.

La route bifurque encore et encore, mais je me sens sûr d'éviter les pièges et Sciama accepte mes propositions successives de choix. En tout cas, plus de passages douteux en forêt, les nerfs n'y résisteraient pas une fois de plus.

Je me sens en communion avec ce paysage sombre, très beau, dans cette faible lumière nocturne. Et puis, pour nous aider un peu, il y a maintenant des lignes électriques, qui... suivent le même chemin que nous; si l'on peut dire.

A un moment, nous débouchons sur une route bitumée: au loin, des lumières tremblotantes. Un village. Les lumières sont celles de l'éclairage de la grande rue, qui apparaît en enfilade; elles sont suspendues très haut, dans l'axe de la rue. Tout dort, sauf un chien, dont la voix troue le silence. Nous traversons plus ou moins rassurés; nos pas résonnent trop. A la sortie, une plaque indicatrice: "Darnius". Plus loin, une borne kilométrique, de style très français: "Pont de Molins 7 km". Pas possible !! Nous serions à 7 kilomètres seulement de la route internationale du Perthus à Barcelone !!

Allons-y voir. Si c'est un bourg, on fera le tour; de toute façon, avec ces lumières, on ne sera pas pris de court.

Les jambes tirent, on s'arrête tous les 2 km, parfois avant. Sciama fatigue le premier. A sa demande d'un arrêt de plus, je m'énerve et prends son sac. Au bout de 500 mètres, un peu contrit, il me le reprend, mais en vérité la raideur nous gagne tous les deux.

Nouvelle borne: "Figueras 16,5 km"! Non! Cette fois ça paraît vraiment fabuleux. Nous en oublions que nous voulions à tout prix ne pas déboucher dans cette plaine, dans cette souricière. Mais les routes à plat, c'est devenu tellement tentant...

Il peut être une heure du matin. Nouvel arrêt casse-croûte sur le bas-côté. L'espoir remonte.

On est dans une solitude telle, qu'instinctivement on cherche devant soi un indice de vie, une bâtisse quelconque. Chaque bouquet d'arbre vu de loin pourrait tout d'abord en être une; mais quand on approche, le mirage se dissout, la maison redevient arbres, et l'illusion recommence un peu plus loin, et encore et encore. Et tout le temps on se demande: "Pourquoi? pourquoi?"

Les bornes kilométriques se font attendre de plus en plus. "Pont de Molins 2km", puis un long intervalle, puis on se dit plusieurs fois: "c'est impossible, on doit avoir passé la suivante sans la voir", et puis la voilà quand même. Pas le courage de chronométrer.

De la gauche, nous voyons venir, en se rapprochant, une route plus importante: la route internationale ! Ça va être Pont de Molins, ce lieu mythique, qui se matérialisera en carrefour ! Nous avançons prudemment; à gauche apparaît une lumière sur l'autre route; elle avance à la même vitesse que nous. Un cycliste poussant son vélo, peut-être. Mais en voici deux, trois, quatre ! Alerte !! une patrouille ? - "Sciama ! Regarde !" Tout en avançant encore, je vois d'avance la scène: au carrefour, "ils" vont nous couper la route: cette fois, nous sommes faits.

Mais Sciama part d'un grand rire. - "Espèce d'idiot, arrêtetoi !" Je m'arrête. Les lumières aussi. Crétin que je suis en
effet ! Ma route, c'est une nappe d'eau immobile; mes lumières,
le reflet d'étoiles; leur mouvement, l'effet du mien. Décidément, je commence à être bien abruti. Mais, ragaillardis après
cette fausse alerte, nous arrivons bientôt au vrai carrefour.
Merveille que ce simple Y en asphalte. Et personne en vue.

Le 6 janvier à 2 heures du matin, nous foulons triomphalement le bitume de la route internationale. Un écriteau nous dit sobrement: pointant derrière nous, "Para la frontera", et dans l'autre sens, plus sympathique: "Para Barcelona".

Et comment !!!

Nous puisons là des forces nouvelles. La route est excellente, large. Les bornes kilométriques arborent un chiffre XI qui a grande allure.

Une voiture fonce vers nous: hop! dans le fossé; atterrissage sans douceur, le sac sur la tête. La voilà passée, - eh bien, mangeons donc un morceau ici.

Un peu plus loin, re-plongeon en l'honneur d'un vélo. Puis plus personne. Trois heures. Nous commençons à imaginer que la nuit, les policiers espagnols sont au lit.

Apparaît un nouveau village. Même éclairage de rues; nous le croyons très court et nous y engageons. Erreur. Il est très long et nous en ressortons avec un ouf! de soulagement. Plus tard, nous saurons que Pont de Molins, c'était ça.

Nous échangeons nos impressions et ça donne ceci:

"Si nous sommes à moins de 10 km de Figueras, ce qui nous "aurait paru impossible hier soir, il faut prendre les choses "comme elles sont. A partir de notre expérience de la nuit, met"tons une croix sur la route de montagne vers Vich. Après tout,
"à 12 km après Figueras, j'ai l'adresse de la grand'mère de Maria
"Teresa Xirau. Cela ne devrait plus faire que cinq heures de mar"che, en comptant les aléas. Là, nous dormirons tout notre soûl,
"on nous donnera abondance de nourriture, etc. Il suffit de con"tourner Figueras qui doit quand même être infesté de police, et
"de foncer au sud. Reposons nous un peu ici. Du reste on voit dé"jà confusément la tache de lumière de la ville, devant et à gau"che, au loin."

Nous escaladons le talus, et nous nous enfonçons dans des broussailles pour dormir, si possible. Le sol est réellement dur, et fichtrement froid. A peine arrive-t-on à placer ses membres sans reposer ici ou là sur quelque pierre en saillie.

Je me blottis, pinces à vélo serrant le bas du pantalon, chaussettes par-dessus, col d'imperméable boutonné, passe-mon-tagne descendu autour du cou, moufles de ski aux mains, tête sur le sac. Je regarde les étoiles, des millions et des millions. Tout s'efface...

- -"Hé! Mantoux!"
- -"Quoi ?" puis je me réveille: -"Hein ?"
- -"Je suis gelé".

Il fait extrêmement froid. Sur mon imper, sur mes moufles, il y a du givre. Sciama claque des dents; au premier mouvement, toutes les pierres s'arrangent pour vous entrer dedans. C'est in-

tenable. Debout. Le sac est lourd.

Retour à la route. Six heures. Au passège d'une ferme, derrière son grand portail, ouvert dans un mur digne d'une forteresse, une lumière, et quelques bruits de sabots. Nous frappons: une voix de femme, de l'autre côté, interroge, sans ouvrir. Puis, intrigué par nos baragouinages pitoyables, un homme nous regarde du haut du mur. Il semble comprendre, mais - peur des rôdeurs ? - refuse d'ouvrir. A nos questions il répond (croyonsnous!) que Bascara est à 13 kilomètres (1). Epanouis, nous reprenons la route, à moitié réchauffés... Cette excellente route ne passe probablement qu'à la périphérie de Figueras, ne la quittons qu'au dernier moment. Inutile de se crever pour rien dans des marches superflues à travers champs.

Bientôt, nous nous trouvons à l'improviste devant un bureau éclairé...! celui de l'octroi. Il faut prendre une contenance, donc continuer... et nous voilà en ville malgré nous! Nous enfilons une large grande rue, marchant sans changer de pas ni nous regarder, inquiets. Des volets s'ouvrent, le jour se lève, un cycliste enfourche son vélo; des boutiques: "Fruteria", "Peluqueria"... Une maraîchère monte ses tréteaux à côté d'un monceau inouï d'oranges. Quelle tentation! Un ouvrier marche à côté de nous, il parle bas, presque entre ses dents: -"Hé! vous êtes Français? Français? N'allez pas par là, vous allez être pris." Je serre les mâchoires. Répondre en français, c'est peutêtre nous perdre! Pourtant, l'avis est peut-être salutaire. Que faire?

On se sent malheureux, empoté, dans ces grosses chaussures de montagne, et puis ce gros sac à dos, clair comme de l'eau de roche! Mais au bout de cette rue toute droite, là-devant, c'est la fin de Figueras, la campagne, le salut. Pour abréger, on va se faufiler par la dernière petite transversale, à droite; on serait moins voyants.

Trop tard! Nouvelle guérite à courte distance: éclairée, et occupée, celle-là! par un factionnaire en uniforme. Mauvais! Faute de décision, nous nous en rapprochons pas après pas. Plus que vingt mètres. Le type est debout, il va ouvrir son guichet vitré, nous interpeller.

Ma mémoire tourne à dix mille tours, et je retrouve à la dernière seconde un air populaire espagnol que nous avions en disque à Paris, avant 1939; il m'est déjà revenu l'autre soir

<sup>(1)</sup> Ce renseignement était faux.

LA CHANSON POPULAIRE ESPAGNOLE QUI M'EST REVENUE À FIGUERAS (6-1-1943)



dans le car, entre Perpignan et Amélie, - je m'étais dit: on ne sait jamais, ça pourrait servir... Il me semble maintenant encore entendre l'intonation, légère, gaie, un peu câline, de la belle voix de "La Argentinita", qui l'avait enregistré.

Je siffle désespérément l'air et le refrain, sans tourner la tête, sans changer de pas, et je continue jusqu'à avoir perdu le souffle.

Le garde n'est pas sorti. Nous gagnons du terrain, savourant notre stupéfaction d'être passés à travers.

Maintenant, de nouveau en rase campagne; un cycliste nous dépasse lentement. Il fait grand jour. - "Français ?... Allons, "vous avez peur de parler ? ...Quittez la route, vous allez "vous faire prendre. Il y a une caserne de gendarmerie à six "kilomètres, en tout cas. Faites-en ce que vous voulez!"

Aussitôt le type disparu, nous nous éclipsons sur la droite et traversons des plantations d'oliviers magnifiques, nous tenons à un kilomètre environ de la nationale, juste en vue.

A intervalles fréquents, nous arrive le mugissement très particulier des sirènes à trois tons des locomotives espagno-les (1); la grande ligne de Port-Bou à Barcelone, de l'autre côté de la nationale, n'est pas bien loin non plus. Tantôt proche, tantôt affaibli, ce cri si particulier va nous accompagner désormais.

A un moment, il faut se tapir dans le creux d'un ruisseau pendant le passage d'une carriole à cheval. Un peu plus loin, un paysan nous a aperçus, et scrute le coin où nous nous faisons les plus petits possible. Enfin, passé un hameau, nous dételons sous un olivier, en plein champ, mangeons, dormons au soleil. C'est bon.

Vers treize heures, réveil en sursaut par un passant à l'allure plutôt amicale; essai infructueux d'obtenir des renseignements utiles. La terre brune est jonchée de milliers de minuscules olives violettes, dures, prématurées tombées. Il fait soleil, mais encore froid. Côté France, la vue sur les Pyrénées est sublime: longue chaîne dont la partie centrale et celle qui se perd plus à l'ouest étincellent de neige. Quelle chance nous avons eue, de passer ainsi à seulement mille mêtres d'altitude, à pied sec et sans autre encombre... J'ai mis des années à le réaliser vraiment...

<sup>(1)</sup> Bien plus tard, je saurai que ces locos devaient être américaines. Dans les années 60, la campagne américaine retentissait encore de ce bruit familier. Mais maintenant ???

Le passant nous a indiqué la direction de Bascara à partir d'un chemin de terre tout proche et repart vers son champ, un outil sur l'épaule. Ledit chemin se dirigeant vers un village, nous contournons celui-ci à travers des fourrés (une fois de plus!), passons un petit gué puis suivons un vallon profondément encaissé, qui, insensiblement se met à nous détourner vers l'intérieur (ouest). C'est ennuyeux, car un cours d'eau serpente au fond et nous bloque sur la rive nord, et aucun passage ne consent à se montrer. Le cours d'eau est large, et les parois sont pratiquement verticales. Nous tombons sur un charbonnier, occupé à monter la charpente d'un futur four à carboniser, comme ceux des montagnards d'hier; mais à toutes nos demandes de renseignements, il répond qu'il n'est pas du pays. Et nous donc!

Enfin un gué praticable se présente, qui permet de reprendre enfin la rive sud en sens inverse, et de découvrir un raidillon utilisable, bien qu'étroit et encombré de ronces. Il débouche sur le plateau; maintenant il fait à peu près chaud, nous passons près d'un ravissant petit monastère rustique perdu dans des cyprès, - ocre sur fond de terre ocre.

Ce chemin semble rester parallèle à la grand'route bien que celle-ci soit pour l'instant hors de vue. Il coupe, juste avant d'aller plonger vers une plaine nouvelle, une autre route de terre. Nous laissons nos sacs au bord du carrefour dans l'idée de pousser une petite reconnaissance sur celle-ci.

Soudain surgit un douanier (un "carabinero", uniforme vertde-gris, petit bicorne et baudrier en cuir bouilli noir). On se
plaque au sol dans la broussaille, mais, malheur ! les sacs sont
en évidence à quelques mètres. On n'ose regarder. Deux minutes
de silence. Rien. On se relève centimètre par centimètre: les
sacs sont là, personne en vue.

Un peu plus loin, un jeune, vélo à la main, nous indique un village bien en vue quoique assez à distance, auprès d'un long ruban rectiligne de la nationale (car nous avons une vue étendue devant nous, pour une fois): Bascara !!

La vue vers Bascara s'additionne avec un panorama admirable au nord: dans la lumière vaporeuse de l'après-midi, les Pyrénées Orientales dominent encore, en arrière-plan de rideaux de pins et d'oliviers. Nous décidons d'arriver à Bascara à la nuit dans l'espoir d'une entrée discrète et d'un repos substantiel, et improvisons le reste de notre chemin à travers jardins ici, bois clairsemés là, lisières de champs labourés ailleurs.

Enfin, au soleil couchant, nous piquons sur Bascara, qui s'élève un peu au-dessus d'une dernière petite vallée transversale.

Au premier plan, une petite rivière à franchir, apparemment peu de chose, puis une courte pente à remonter jus qu'à la petite enceinte du village. Je ne connais à vrai dire l'itinéraire d'accès à la maison des grands-parents Xirau qu'à partir de la grande route. Or nous avons appris au cours de nos échanges incertains avec les gens du crû que la nationale arrive à Bascara par un pont, gardé en permanence par des sntinelles. Pas question de passer par là. Aussi, il va falloir se repérer en improvisant, à partir d'une entrée à l'opposé. Nous convenons que Sciama restera de ce côté avec les sacs, pendant que j'irai en reconnaissance. Nous nous asseyons au bord du petit cours d'eau et attendons le crépuscule. D'où nous sommes, nous entrevoyons le pont routier à gauche, en aval, la guérite des gardes en son milieu, et plus près, à une vingtaine de mètres au-dessus de notre lit de rivière, l'église avec son clocher carré, trapu. Six heures sonnent. Cris d'enfants jouant quelque part, voix d'homme, un chien qui aboie. La lumière passe au gris, au mauve qui rappelle au sentiment du froid, puis s'éteint. L'eau paraît noire et brillante. Nous voici en mouvement, nous trouvons un passage à gué, piquons sur le village, et tombons sur une deuxième rivière, large celle-ci d'une trentaine de mètres. Stupeur. Désespoir(1). Nous sommes pris dans le bec d'un confluent. Si nous retournons, nous perdons jusqu'à la nuit complète notre temps à chercher un passage meilleur.

Je vais voir au confluent même; qui sait ? peut-être trouverait-on une barque ? Au confluent, nous trouvons un barrage de régulation, légèrement submergé et fonctionnant en déversoir sur toute sa largeur, mais le flot paraît modéré. Victoire!

Sciama va m'attendre ici. Je quitte mes chaussures de montagne, mets mes souliers de ville, les lacets noués ensemble, autour de mon cou, et traverse la rivière, pieds nus, sur l'étroite chaussée submergée. Au milieu, ça coule plus fort. Si on glisse, c'est une chute irrattrapable sur le plan oblique et un plongeon dans l'eau pas mal plus bas (je n'ai pas pensé à la possibilité de présence de rochers aussi; tant mieux; je les ai découverts en 1985). Il fait très sombre et j'y vais doucement. A l'autre bout, je fais de l'équilibre sur les vannes de régulation(2), me rechausse au sec, puis monte en oblique par un sen tier étroit jusqu'à l'église. Je devine mon chemin au-delà,

<sup>(1)</sup> Il s'agit du Rio Fluvia, visible sur les cartes d'Espagne, même celles au millionième.

<sup>(2)</sup> Tout était inchangé en 1985 - sauf le niveau de l'eau plus bas, mais c'était à l'automne.

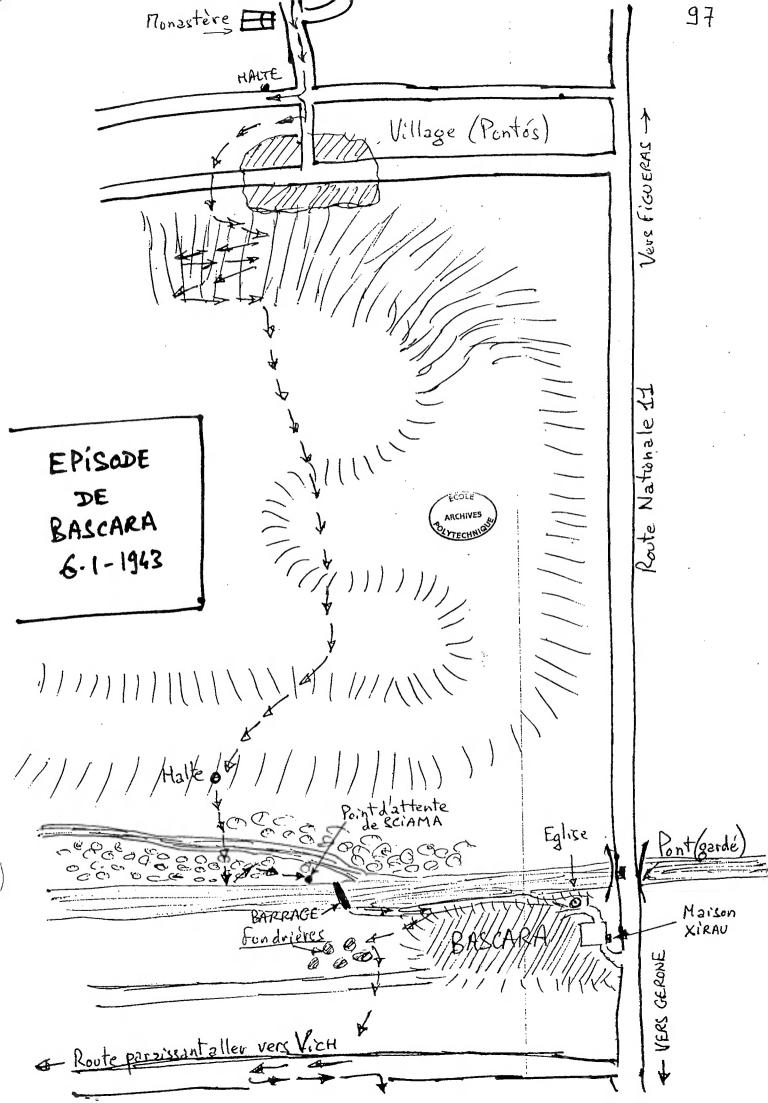
croise un petit groupe de jeunes, très animés, et arrive sur une place carrée. C'est là, c'est la description de Maria Teresa. Et voici la maison. Ou bien est-ce la voisine ? le nº 3 ? ou le nº 5 ?

Je me risque au n° 5. -"El señor Xirau ?" (Mon accent !!)
On me mène à la maison voisine. Je suis mal à l'aise. Une vieille servante nous ouvre. -"El señor Xirau ?" Réponse incomprise.
Je sors alors mon seul viatique: -"Soy un amigo de Maria Teresa
Xirau." Aussitôt, émotion énorme, la vieille femme m'explique en
s'essuyant les mains sur son tablier que le Monsieur et la dame
dorment déjà (il est à peine plus de sept heures !), mais elle
va voir.

Au bout d'une minute, elle me mène au premier, dans une salle d'un grand pittoresque. Sol carrelé rouge, rares et grands meubles de campagne, une énorme cheminée (sans feu), un brasero, à des épis de mais et des gousses de piment rouge pendent en grappes au mur, des ustensiles de cuivre. Une grosse dame en noir, âgée, qui s'excuse d'abord de son peu de français (déception !), mais elle me comprend assez bien. Elle voudrait m'aider, mais elle et son mari, après des poursuites répétées de la police politique, sont toujours traités en suspects (je le savais: les parents d'un professeur de Droit antifasciste et émigré !). Non, je ne peux pas coucher ici, ni même m'y restaurer. Elle redoute même qu'on m'ait vu entrer. De la monnaie d'une coupure de 50 pesetas ? Hélas ! elle n'en a pas. Je cherche ce que je peux encore trouver là. Ah ! Une carte de la Catalogne ? (On m'avait dit que le vieux M. Xirau était un intellectuel): on me trouve seulement un petit atlas pour école primaire, où toute la Catalogne tient sous mon ongle.

Et il me faut encore faire bonne contenance, dire que je comprends très bien la situation... "Mais rassurez-vous, jeune homme, il y a un autre village, avec des cafés et une épicerie, à une demi-heure de marche... ou peut-être une heure. " Je me replie en déroute, et dévale le sentier jusqu'au barrage, laissant derrière moi les rires joyeux des groupes de garçons et de filles, la lumière, les lits, les feux...

Déchaussé. Passé le barrage à rebours, toujours les pieds dans l'eau, et sans y voir grand'chose. Sciama à l'autre bout, sur la berge, transi, et à qui il faut encore infliger cette déconfiture incroyable. Il fait la meilleure figure possible: allons donc jusqu'à ce prochain village. Je remets mes chaussures de montagne, puis sac au dos j'ouvre la marche sur le terrain maintenant "connu" de cette crête immergée (ma troisième



## L'APPROCHE LE BASCARA



(Photos d'Otobre 1985, Besses eaux). A l'extrémité mond du barrage sur la Flavier, le village en face (église), à ganche en distingue la partie contrale du pont routier où s'élécant la gashite de gande



Vue de l'églèse: le bourage (à sec), le point d'attente de Sciama (x), à de (doubles bouleaux) le cont hient.

## BASCARA



togade Est de la place principale, montrant la maison des grands parents de Maria Teresa Xiran, atteinte le 6 Janvier 1943 à la muit.

(Photo Octobre 1388)

traversée) - pas à pas, toujours dans l'obscurité bien sûr, laissant derrière nous ce coin désolé, parsemé de buissons maigres et de blocs de béton inutilisés.

Nous essayons d'abord de contourner Bascara par le nord, le long de le rivière, mais nous nous trouvons vite devant la guérite éclairée de la garde du pont routier. Demi-tour et circuit par l'ouest, où il y a plein de trous d'eau dans les prés, et de petits étangs où on manque de tomber. Heureusement, la lampe-magnéto de Sciama permet de donner de temps en temps de petits coups d'éclairage discrets. Retrouvant enfin une route à sec qui paraît s'éloigner de Bascara, j'entraîne Sciama, et nous voilà de nouveau... aux portes du village! J'en reste abasourdi. Sciama, lui, est à bon droit exaspéré et me le fait bien savoir; les nerfs sont à vif.

Enfin, à tâtons, avec l'aide de la boussole, nous retrouvons la route de Barcelone, après un nouveau crochet inutile. nous essayons de prendre ce qui pourrait s'appeler un pas de marche, mais la fatigue des épaules (sacs !) et des jambes nous ligote. Longue montée, virages, descente, et ainsi de suite sans rien en vue et nous en avons marre, marre, marre. Du reste, si nous arrivions où que ce soit, tout serait fermé depuis longtemps. Donc, pas de toit ce soir, sauf le ciel noir étoilé, pas d'abri, et rien à boire. On continue, par habitude, et vers onze hzures nous arrivons au fameux village. Une demi-heure de marche, tu parles! Voyant une lumière, nous frappons à une porte; puis à une autre. On nous répond, mais sans ouvrir. A la seconde, on tire de l'intérieur une barre de fer en travers du portail... Enfin, nous nous couchons, une fois de plus, à même le sol. Comme la nuit dernière, réveil glacé au bout de peu de temps: Sciama a la visite d'un chien, que j'ai senti confusément près de moi avant mon réveil. Le type de la dernière maison l'a peut-être lâché exprès. Maintenant il aboie passablement. Je claque des dents. Le givre couvre mes moufles, mon passe-montagne, le tour de mon nez.

Passe un cycliste solitaire, qui - charitablement - propose de nous emmener à sa maison ("mi casa"). Nous demandons où se trouve Micasa, localité apparemment fabuleuse où il y aurait pour nous des lits, du café chaud etc... C'est malheureusement à 6 km en arrière, de l'autre côté même du fameux pont de Bascara, avec le contrôle de police à affronter, la fatigue... Nous refusons, navrés pourtant...

Alors, notre homme nous exhorte à aller jusqu'au village encore suivant, direction Barcelone. "Pas loin." A minuit et demie,

que faire, en tout cas ? Toujours claquant des dents, nous repartons, comme des automates. Haltes incessantes, rompues seulement par la crainte de geler sur place. Toujours l'hallucination qui fait voir des maisons là où il n'y a que des touffes d'arbres.

A une heure, une ferme, tout endormie; devant, une auge de fontaine - mais l'eau est croupie. Sciama découvre une sorte de grange pleine de paille et de foin. Nous nous y blotissons, et en tirant de la paille sur nous, nous finissons par sombrer dans le néant.

Un jour terne, et que l'on sent maussade, me réveille, à peine reposé. Ma montre: huit heures. Nous voici le 7 janvier.

+++

On s'épluche soigneusement pour ne pas avoir l'air d'épaves de grands chemins. Deux, puis trois hommes viennent nous voir de la maison d'en face. Nous finissons par nous expliquer à peu près. A ma demande d'un peu d'eau, ils répondent en allant chercher aussi une demi-boule de pain. Nous apprenons que Gérone est assez près mais très surveillée; le plus jeune de nos interlocuteurs dit qu'il va partir pour Melilla (au Maroc alors espagnol); j'obtiens du papier et lui remets un mot à poster là-bas pour la mère de mon camarade de l'X Hentschel (je me souviens de son adresse à Casablanca) pour la prévenir de prier les autorités d'Alger de notre tentative en cours.

On reboucle les sacs, et en avant. Le soleil vient dissiper les nuages. Quelque trois kilomètres et nous voilà à la hauteur de la petite localité de Medina, où nous réglons notre pas sur celui d'un jeune qui mène un char attelé de deux boeufs. C'est un beau spécimen de jeune gars, costaud, de bonne figure et sympa: il nous donne du pain, lui aussi, et, tout en marchant, nous passe sa petite outre de vin dont nous buvons tour à tour, comme lui, à la régalade: un vin épais, violet, parfumé, exquis. On en est là quand deux types en conversation sur le bas-côté s'intéressent à nous. Ça ne sevoit pas d'un coup, car au départ ils sont peu loquaces; nous demandons s'il y a un café par ici. L'un des deux, plutôt courtaud, nous répond dans un semi-français qu'il peut nous trouver du café, et qu'on pourra peut-être aussi s'arranger. Quid ?? Nous dressons les oreilles.

Le petit courtaud nous mène à l'écart de la route vers une sorte d'appentis sommaire en briques, à moitié ouvert au vent, où règne une pagaïe plus que sérieuse. On va nous y apporter du lait, du vin, du pain, des légumes. Les deux compères ont l'air

\$ \$.

vivables, mais quelle singulière bicoque! Et voilà un repas . chaud, que nous mangeons assis, sur un vrai banc, devant une vraie table. Le petit courtaud parle maintenant français beaucoup plus couramment que sur la route. Il nous a amenés ici pour du sérieux: 5 pesetas au kilomètre et il nous amène à Barcelone à pied, peut-être en deux jours. D'accord?

Nous nous regardons, Sciama et moi, avec dans le regard la même pensée: Miracle! Devant toutes les difficultés rencontrées, nous avions perdu beaucoup de notre assurance, et en étions au point de nous donner encore vingt-quatre heures d'efforts supplémentaires avant de nous avouer, s'il le fallait, battus. Si dans ces 24 heures, un évènement favorable surgissait, nous arriverions peut-être à gagner Barcelone en dix jours, en évitant les routes principales.

Nous demandons à pouvoir discuter de l'offre en tête à tête: le risque évident, c'est de tomber dans un traquenard et de nous retrouver dépouillés de tout ce que nous avons - en mettant les choses au mieux. Et de l'argent, il faut bien que nous en ayons puisque nous n'avons pas déjà décliné la proposition. Mais les risques d'une continuation seuls et sans aide sont eux aussi redoutables.

Nous avons marché avec la conviction qu'en pénétrant de plus de 30 km à l'intérieur du pays, nous échappions au dangereux risque du refoulement sur la France. Mais n'importe où nous irions maintenant, nous risquons quand même la prison, et dans quelles conditions? Et si nous sommes pris, quel état-civil donnerons-nous? Quelle nationalité ? Quel motif d'entrée en fraude ?

C'est décidé. Nous marchons avec le type. Voici qu'arrive du vin succulent dans une curieuse carafe verseuse en verre. Voici des pommes de terre fumantes, du beurre. Notre nouveau guide s'en va aux provisions, après avoir jaugé ce qui nous reste. Nous nous rasons, pendant ce temps, en plein vent; je change de chaussures et nous abandonnons tout ce qui ne tient pas dans les poches.

-"On vous le renverra à Barcelone." (Tu parles!). Nous enfilons tout ce que nous avons de linge et lainages les uns par-dessus les autres; les chaussettes de renfort tiennent glissées sur les cuisses entre deux sous-vêtements superposés. Un rasoir dans la poche gauche, un peigne, une brosse à dents et un savon dans la droite. Toutes les conserves sont réunies dans un petit fichu noué (ce qu'il est fatigant à tenir, ce fichu!). Le guide (nous ignorons son nom) est en veston court et en espadrilles, tête

En guise de bagage, une petite musette avec deux gros pains dedans. En route. Il est déjà presque deux heures; le temps a vite filé.

Le comparse se trouve être justement le batelier du coin. nous passons la grosse rivière toute proche sur sa barque à rames à fond plat; cette rivière, c'est le Ter, qui arrive de Gérone en remontant vers le nord-est. De l'autre côté, nous suivons d'abord des pistes dans des lits de galets de rivière, passons une dénivellation en marchant sur un petit aqueduc en pleins champs, puis un moment sur une route dans le sens descendant de la rivière, longeant ainsi une longue barre de collines à notre droite; heureusement un vallon étroit et abrupt, sinueux, s'ouvre dans cette paroi, nous y grimpons rapidement, nous désaltérant à mi-parcours à une fontaine bienvenue, et débouchons de ce boyau ombreux sur un plateau inondé de soleil... pour plonger dans un ravin où se niche un village abandonné, avec un clocher sans cloche; puis à l'assaut d'une nouvelle pente, et encore et encore: c'est une vraie marche forcée; on se demande combien de temps on tiendra, et le besoin de dormir est là, qui tenaille. Pour finir, un plateau pierreux et poussiéreux, désert, mais où soudain des coups de feu retentissent: ils viennent d'un champ de tir de l'armée, sur notre droite; le haut remblai que nous longeons maintenant, séparé de nous par d'épais rouleaux de barbelés, sur notre droite, c'est la butte de tir. Les balles hautes (il y en a encore pas mal) passent peu au-dessus de nous avec un claquement sec. Je trouve le temps long... Enfin, c'est derrière nous, le relief s'abaisse, et pendant que nous descendons vers les faubourgs sud de Gérons déjà dépassée, nous apercevons, pas si loin que ça, la grande coupole de sa cathédrale. Dans les faubourgs en question, notre type nous montre de loin la maison d'une de ses soeurs: recherché par la police, il n'y va pratiquement jamais. Un peu plus loin, il nous signale des prisonniers politiques, surveillés par des gardiens, et occupés à bêcher une plate-forme, à mi-côte. Nous croisons des militaires dans des ruelles, devant leur caserne, nous passons devant un lotissement récent que notre guide nous dit fièrement avoir participé à construire quand il était maçon, avant la guerre civile. Des usines, encore, puis la grande route enfin, et... l'octroi ! Guérite, factionnaires. Nous passons, espacés d'une centaine de mètres, sur des trottoirs alternés.

Quelques kilomètres plus loin, arrêt dans un bistrot: peu de paroles du guide, aucune de nous autres: un grand, bon verre de vin, violet, sucré. On repart, il est environ dix-huit heures,

(1) Peven avai de Medina

mes pieds me font mal, je retire mes chaussettes - soulagement ponctuel, mais c'est déjà ça.

Nous cherchons à obtenir des précisions sur des temps de marche, des distances, des lieux de halte: en vain. Notre type sait que nous irons jusqu'où nous pourrons et fait l'économie de réponses. Seule information: nous marcherons désormais sur le plat. C'est déjà ça, aussi.

Le soleil est presque à l'horizontale, tout est couleur d'or. Sciama arrive à faire enfin parler un peu le guide de lui-même. Il dit s'appeler Francisco Colomel, avoir un dossier d'"ennemi du régime" à la Seguridad de Madrid, et vit hors des grands chemins, de contrebande de denrées alimentaires entre provinces de régime de rationnement différent, et de toutes sortes de choses avec la France: pierres à briquet, couteaux de poche. Notre rencontre l'aide à "amortir" son voyage actuel vers Barcelone. En passant devant des monuments commémorant des exécutions de franquistes, nous en venons à la guerre civile. Il a combattu dans l'armée républicaine - lors de la bataille de l'Ebre, il a fait une marche forcée de 500 kilomètres en une semaine; un de ses frères est interné en France, un autre (16 ans en 1939) en prison comme "politique". Chez ses deux soeurs (Gérone, Manresa), il ne va que furtivement.

Colomel parle un français un peu heurté, avec des trous de vocabulaire et quelque accent, mais on se comprend... On parle de la vie dans les campagnes, des salaires, de la contrebande, des prisons, de la police, des contrôles de circulation... Le temps passe ainsi et on marche toujours; la nuit est venue et il est huit heures. Colomel rit, et explique que c'est comme ça qu'on va jusqu'au bout sans s'en apercevoir.

Le moral est haut malgré la fatigue intense et la perspective évidente d'une nouvelle nuit de marche. A force de questions, Colomel lâche qu'il y aura une halte dans une cabane, après minuit.

La route ressemble étrangement à celle d'hier. Nous nous sommes habitués aux sirènes plaintives à trois tons des locomotives, au long tacatac des trains, toujours hors de notre vue.

Le froid gagne, on s'étend un peu autour d'un arbre après un mini-repas, vers vingt-deux heures. Je perds conscience. Tant pis pour l'horaire.

Réveil forcé: il est près de minuit. Regrets hypocrites; on s'étire. Redémarrage pénible. A un moment, Colomel nous devance pour explorer un certain carrefour, habituellement gardé. Mais la guérite est vide. Le prochain repère, dit-il, c'est un passa-

ge à niveau. Il tarde à se montrer. L'atmosphère se tend progressivement. Enfin...! La voie coupe notre route par un passage à niveau, et Colomel, sans prévenir et sans changer de pas, quitte la route et s'engage sur le bas-côté de la voie, et nous à sa suite, sans explications.

Nous voici le 8 janvier.

+++

Sur ce bas-côté de voie ferrée, j'ai connu un état oscillant entre fatigue extrême et épuisement, comme je n'en avais jamais imaginé auparavant. Parfois on marchait la bouche fermée, et parfois la bouche ouverte; parfois les mains fermées et parfois ouvertes, le reste du corps à bout. Mais nous n'en étions pas encore là, et quoique déjà bien las, nous étions tenus par l'excitation prolongée où nous avait mis ce coup de fortune matérialisé devant nous par le petit homme râblé et taciturne, au pas rapide et silencieux.

Pendant un temps, Sciama me laisse porter le fichu aux vivres plus que mon dû, et plus tard, ça s'inverse. Nous marchons sur le bas-côté de gauche, et cela pendant si longtemps que dans mon esprit abruti, cela prend un aspect d'obligation; à la première traversée de la voie pour cheminer de l'autre côté, j'ai l'impression d'un accident dans l'ordre des choses.

Le bas-côté est plat, mais de grosses pierres du ballast gisent dessus par-ci par-là; de nuit, elles sont invisibles et on bute dessus dans une impuissance rageuse, à intervalles quel-conques. Ça rompt le pas à chaque fois et il faut s'ingénier à pratiquer une sorte de "marche en souplesse" pour se faire le moins mal possible lors des chocs. Ça a l'inconvénient de mobiliser la conscience de la marche, alors qu'on aurait bien envie de n'avoir que de l'automatisme à maintenir en mouvement.

De temps en temps, on passe un petit pont sans rambarde; encore heureux quand il est en ciment, d'autres fois il est en fer, avec une architecture de poutrelles ajourées qui n'est pas réjouissante. Au-dessous, on ne mesure même pas ce que serait la chute... Colomel garde imperturbablement le même pas soutenu, et fume d'innombrables cigarettes (certaines roulées avec le tabac de trois paquets de "gris" (pour la pipe) provenant de nos fonds secrets (je ne fumais pas mais recevais à l'X une ration déterminée chaque mois); il laisse derrière lui un sillage d'escarbilles minuscules, qui me fait penser à une locomotive (à vapeur, mes pauvres!). Les deux mains dans les poches de pantalon, il fonce. Quand pendant vingt minutes, personne n'a poussé de soupir ou lancé d'invective, je lui demande si c'est là un pas

décent. Il hausse les épaules; quant à moi, je ne saurais même plus dire si nous faisons du 2 ou du 6 à l'heure.

Tous les vingt mètres environ, un poteau métallique, plutôt une sorte de tronçon de rail dressé, soutient les câbles de commande mécanique à distance des signaux, montés sur poulies. Cet obstacle est au beau milieu du tracé du chemin, et il faut à chaque fois le deviner pour dévier légèrement à droite ou à gauche. Au bout de deux ou trois heures, on a pris l'habitude, et on passe toujours du même côté, sans pratiquement faire attention.

Des haltes quand même, misérables, transies. Quand s'arrêtera-t-on vraiment? Une gare: Sils. On passe sur le quai même. A la gare suivante, on contourne sur la pointe des pieds le hangar à marchandises. Silence partout, lumignons jaunasses, tristes, partout. Plus loin, nous passons à la bifurcation des lignes de Granollers et de Mataro. Elle s'annonce de loin par une quantité de feux de couleurs variées. Deux ou trois ombres se déplacent sur les voies. Des rames de marchandises, des rames de voyageurs, vides, à l'arrêt, une loco qui fume. Que tout ça est grand vu d'en bas. Colomel interpelle un cheminot pour devancer celui-ci qui paraît vouloir entamer la conversation avec nous. Il échange trois mots, feint de parler avec nous (en espagnol), et nous disparaissons dans le noir.

La voie semble presque droite, tantôt en remblai, tantôt en tranchée. Alors on voit arriver de loin des ponts, qu n'en finissent pas de passer sur vous. Puis le chemin devient impraticable d'un côté et on est confiné à l'autre, puis d'autres gares, de courtes haltes: on s'assied, ou on s'étend sur des cailloux, inerte, les jambes allongées pour atténuer un peu ces crampes inouïes qui vous les tiennent, comme mortes, à demi-ployées sous vous pendant qu'on tente de reprendre son pas normal et que Colomel, devant, s'éloigne et s'impatiente. A l'une des haltes, Sciama perd un gant. Chasse stérile dans le ballast, ponctuée de jurons ignobles. Finalement le gant est retrouvé dans le fichu aux vivres. Plus loin je me laisse glisser à droite jusqu'à un ruisseau, guidé par le son, et, en me retenant d'une main à des souches d'arbustes, je me penche de tout mon corps pour aspirer, dévorer, une eau glaciale.

Trois heures. On ne sait plus où on en est - on marche. Sciama, derrière, parle tout le temps: -"Mais vous êtes fous!" Mais c'est insensé!". Il n'a pourtant pas tort, mais il faut bien le contrer, bien que moi aussi, je me sente à bout. Sciama a une petite gourde d'alu, que Colomel a remplie au départ de

rhum, et l'un de nous a une autre pleine d'anisette. Jusqu'ici on l'a ménagée, mais il me prend une envie d'en prendre une rasade pour me secouer, et m'empêcher d'être aux prises avec le sommeil, en plus du reste. Je médite de le faire seulement après le repos que Colomel nous a promis à une certaine cabane de garde-voie, qu'il connaît, et qui joue le rôle de bonne étoile, pour l'heure. Dans l'intervalle, il faut d'autres expédients: on siffle la Marseillaise, puis le Chant du Départ, Sambre et Meuse. et le pas reprend un peu de substance, un court moment.

On n'en finit pas. Colomel ne répond plus à aucune question. A un moment, nous nous en croyons à 1500 mètres, puis, beaucoup plus loin, à 1000 mètres encore; Puis on s'arrête, deux fois; puis on est à 500 mètres, et ça n'en finira jamais...

Quand on y arrive, on a l'impression qu'on marche depuis un mois. Colomel tâte la porte. Fermée. Il y bute son épaule, prend son élan...Rien à faire. Désespoir.

On fait quelques pas à l'écart, jusqu'au tournant d'une route. On s'assied sur le bas-côté, on mange: pain, sardines, jambon...Ah! on se venge. L'huile coule, on suce ses doigts comme des sauvages. Je bois du rhum. Puis de l'anisette, elle passe en rond, me revient. Je la finis. Plus tard on découvre que j'ai été le seul à en boire, tout par conséquent.

Une demi-heure de sommeil. Le froid nous mord, Colomel surtout, qui est habillé si légèrement; il demande qu'on se remette en mouvement: on s'arrêtera au jour. La file se reforme. Assez vite tout tourne, je marche, mais mes yeux se ferment invinciblement, ou alors ne peuvent fixer un point. Les quelques lumières qu'on trouve toujours à voir au loin dansent frénétiquement. On s'arrête encore plusieurs fois. Très peu de souvenirs. Le jour finit par se lever. Sciama, qui voit que je vais m'écrouler, réclame grâce pour moi, ce qui a le don de me mettre en fureur. Dans un grand tournant sur la gauche, où la voie domine une vallée plate, nous dévallons vers la rivière, nous perdant dans les bouquets de roseaux du rivage, de sable et de galets. Il est huit heures. Soleil. Ecrasement. On se roule dans ce qu'on a, les mains dans les poches, le dos au sol, les yeux dans le bleu... Néant... De temps en temps, les yeux errent un peu, les cils reflètent de l'or, puis rien. Air tiède; bruit d'eau, très doux... Pitié pour nous...

16 heures... J'ai écrasé ma montre sous moi en dormant; par chance, le verre est là, mais un des passants du boîtier a été tordu; elle marche quand même; bonne vieille montre...(1)

<sup>(1)</sup> De Londres, on put faire venir de Suisse un boîtier neuf identique, ... en quelques mois seulement !

Nous nous ébrouons dans la bonne humeur, parce que Sciama s'est réveillé en tête à tête avec un jeune taureau qui reniflait ses godasses. Très inoffensif, ce taureau, qui rejoint tranquillement son petit harem occupé à brouter dans nos roseaux. De l'autre côté de l'eau, deux pêcheurs à la ligne, qui nous regardent avec un semblant d'intérêt. On va se laver à l'eau courante. Un peu avant six heures, on remonte sur la voie ferrée, ragaillardis; on profite de nouveau un peu du paysage, villages avec de vieilles tours, accrochés aux flancs de collines. On passe plusieurs petites gares, trouvant de l'eau sur le quai de l'une d'elles. On croise des fillettes rentrant de l'école. La nuit nous recouvre bientôt de nouveau. Nous devons être à 50 ou 60 km de Barcelone.

Vers dix heures du soir, on arrive, déjà très fatigués, à une gare bien éclairée, où des passagers attendent un train. Nous attendons le départ de celui-ci, puis Colomel et moi entrons dans le village, Sciama restant derrière un hangar à marchandises avec le "fichu", et je suis Colomel dans une épicerie. Ce que je vois là dépasse les moyens de mon imagination désaccoutumée: pyramides de charcuterie et de salaisons, tonneaux d'olives noires et vertes, baquets de figue, raisins secs, bananes, fruits en conserve, chocolat, biscuits, vins en tonneaux et en bouteilles. Nous ressortons chargés d'oranges, bananes, figues, etc. et de deux bouteilles, une de vin, une d'alcool. Colomel s'est racheté des espadrilles - il les use comme on use un mouchoir -. Rejoignant Sciama, nous allons nous installer audelà de la gare, et faisons un festin au bord de la voie. Un cheminot passe et nous inspecte avec une grosse lanterne. Colomel l'entreprend, lui offre des figues, s'informe de quelques distances sur la ligne, mais le type vient d'arriver dans le coin et ne sait décidément rien.

Nouvelle nuit froide, claire, sans lune; pas de doute, ça va être la réédition de la nuit dernière, mais il n'y a pas à reculer. Du reste, la perspective, vertigineuse, d'être à Barcelone dès demain matin nous insuffle un regain d'énergie, bien nécessaire.

Même redémarrage dans le noir; mêmes pierres sur le passage; mêmes pontets en ferraille, vertigineux; mêmes poteaux métalliques à éviter. On croise un train de voyageurs lancé à pleine vitesse (bruit de tonnerre, défilé de lumière, le sol tremble); on traverse les petites localités du trajet, de plus en plus lentement. Vers onze heures, nous nous engageons dans le long tun-

nel, complètement obscur, qui précède l'arrivée dans le bassin de Granollers. Il y a deux voies, mais les bas-côtés sont remplis d'eau. Nous marchons avec précaution entre les rails, éclairant un peu les traverses avec la lampe de Sciama, qu'un usage intense a presque démolie. Bruit d'eau qui dégoutte de ci et de là. Enfin on ressort, dans une tranchée profonde. En face, une silhouette qui vient vers nous, portant une lanterne: un autre cheminot, sans doute. Colomel nous arrête un instant, repart. Notre petite file indienne croise le type, - échange de bonsoirs pacifiques. Cent mètres plus loin, Colomel, sans proférer un mot, nous montre dans sa main droite une grande navaja ouverte. Il rit, hausse les épaules, la replie et la remet dans sa poche. Hier, il nous racontait qu'il y a dix jours, il a eu un accrochage, à la mitraillette, avec des gardes civils, en transportant des sacs de farine de 50 kg à travers bois. Drôle d'homme.

Une heure plus tard, beaucoup de lumières: Granollers. Nous descendons du remblai, arrivant dans une large tranchée - une voie ferrée laissée inachevée - au sol sablonneux, facile, silencieux. On entend sonner minuit. Une rampe montante nous amène en pleine agglomération. Colomel s'en va devant reconnaître seul chaque coin de rue, un signe du doigt et nous avançons à notre tour. On traverse toute la ville comme ça, sans rencontrer personne, c'est comme chez la Belle au Bois Dormant. Et voici de nouveau notre chère voie ferrée. On est davantage "chez nous" là-dessus. La traversée de la ville a pris moins d'une heure.

Pause, casse-croûte; nous remettons à Colomel la moitié du prix convenu (depuis longtemps nous étions rassurés sur ses intentions à notre égard). Petit somme. Puis terrible étape dans le froid; on tombe de sommeil, et il faut s'arrêter fréquemment pour fermer réellement les yeux et récupérer, ne serait-ce qu'un tout petit peu. On n'avance plus, on le sait et on enrage intérieurement. Va-t-on seulement pouvoir y aller ? Pourtant, c'est samedi maintenant; si nous n'entrons pas à Barcelone à huit heures du matin, avec le flot des gens se rendant au travail, il faudra attendre la sortie des usines, vers dix-huit heures. Quant à demain, dimanche, ce serait moins favorable. Encore un peu de courage! Mais où le prendre?

Trois heures. La voie devant nous est droite à l'infini, avec au loin, très loin, un signal, au vert. Deux kilomètres, et
nous n'avons pas l'impression de nous être le moins du monde rapprochés. Halte. Encore une étape, et une halte. Le feu vert est
toujours aussi loin. Le sang nous monte aux yeux, d'indignation
et de sentiment de notre épuisement. Enfin on le dépasse, avec

des envies de meurtre. Nouvelle halte, blottis contre le tas de pierres qui cale le butoir d'une voie de garage, à l'entrée d'une petite gare. Sommeil involontaire; injonctions comminatoires de redémarrage de Colomel, glacé une fois de plus. Nous entrons dans le 9 janvier.

Quatre heures sonnent à un clocher éclairé, sur notre droite. Sur l'horizon, on voit la réverbération de lumières de Barcelone; plus à droite, de loin en loin, de brèves lueurs rougeâtres, qui viennent éclairer un ciel peuplé de nuages d'une
hauteur géante. Puis la voie se ramifie, à droite ce sont des
usines à foison, et elles commencent les unes après les autres
à déclencher des sirènes, d'un effet lugubre. L'effet est dépressif et on sent ses membres comme si ils s'alourdissaient
encore un peu plus.

Haut sur notre droite, des trains électriques, de genre banlieue, circulent à toute vitesse, sur l'autre flanc de notre vallée. Celle-ci décrit des sortes de méandres, à un moment nous apercevons enfin un amas de lumières du nord de Barcelone, s'encastrant entre les pentes sombres du premier plan. Le jour va pointer. Une forme humaine s'enfuit à notre approche. Un confrère, peut-être?

Dernière helte sur un tas de pierres, vers six heures.

Nous répétons avec Colomel les consignes de formation et d'espacement de notre minuscule troupe. Nous épluchons à nouveau, minutieusement, nos vêtements chargés de brindilles révélatrices. Nous croisons maintenant nombre d'ouvriers frileux, pauvrement vêtus. J'échange un bonjour timide avec une femme âgée, qui me fixe un peu en me croisant. Colomel, cinquante mètres devant et sur l'autre bas-côté, se laisse rejoindre à l'approche d'un grand pont routier enjambant la voie.

Nous arrivons à l'octroi de Barcelone. Nous réglons le solde du prix convenu, on sent qu'on va se séparer sous peu et que ce sera vite fait, alors, nous lui donnons nos adresses en France. Comme si nous allions pouvoir l'y recevoir demain !! Curieux, les vieux réflexes, quand même ! Mais lui, de son côté, n'est pas indifférent; nous le sentons hésitant, et tout à coup, il se confie:

-"Mon vrai nom, c'est Pierre Villarte. J'ai été un officier de l'armée républicaine, en janvier 39 j'étais devenu comman"dant, je commandais un bataillon des Brigades Internationales,
" et pourtant, j'étais sorti du rang... Vous verrez, Franco tom"bera dans le sang, avant même la victoire des Alliés..."

Nous escaladons pour la dernière fois le talus (assez haut)

qui délimite la voie ferrée. Nous venons d'y faire environ cent dix kilomètres en 36 heures. Nous voici sur la chaussée d'une grande artère de banlieue, dans le flot de la foule matinale; chacun de nous regardant celui qui le précède d'une cinquantaine de mètres sur le trottoir opposé, nous franchissons le sempiternel poste d'octroi, sans encombre, et nous enfonçons dans des rues anonymes, passons devant une école militaire où il y a tout un grouillement de soldats dans la rue, nous rapprochons peu à peu de la ville proprement dite. J'ai l'impression qu'on nous dévisage, je me sens rougir... Quelle fatigue... Les sirènes d'usines proches tonnent au-dessus de nous, de minute en minute, c'est un tournoiement d'impressions visuelles. trolleybus qui vous frôlent silencieusement, petites voitures à âne lourdement chargées, voitures qui klaxonnent, peintres repeignant une vitrine - toutes les boutiques recèlent des trésors introuvables en France - taxis jaunes (ils le seront tous à Barcelone !), enseignes, plaques de noms de rues...

Interminable... A un carrefour, Villarte va pour prendre un taxi, mais manque de chance, il y a justement deux gardes civils en faction. Il vaut mieux ne pas s'arrêter.

Nous sommes pratiquement en ville et voilà pourtant qu'un passage à niveau se ferme devant nous, amenant un encombrement rapidement croissant de camions, voitures, gens à vélo ou à pied de chaque côté des barrières, face à face. Je suis annihilé, je m'appuie sur le haut de cette barrière des deux bras, sans ça je tomberais sûrement. Très haut au dessus des voies, un dispositif électrique tient en mouvement une sorte de balancier peint en rouge vif et blanc, où on lit l'inscription "Pasa el trèn", et ce balancement est ponctué par une cloche très bruyante, dont les battements m'entrent dans le crâne comme autant de coups de marteau... "Badang, Badang, Badang," cette cloche est ancrée dans mon oreille pour la vie.

Enfin... le train surgit de la gauche, dans une forte courbe. Les barrières s'ouvrent, les deux foules se heurtent, se pénètrent, s'écoulent. Un peu plus loin, Villarte découvre à droite l'Avenida Jose Antonio où nous pensions il y a quelques instants avoir à aller en taxi. Inouï ! Je me sens déjà, par extrapolation, dans un lit.

N° 753... Nous, nous allons au 657. Que c'est long ! On doit dépasser en chemin l'immense arène tauromachique dite Plaza de Toros Monumental - bien nommée. Cette foutue bâtisse ne compte pourtant pas même dans la numérotation de l'avenue. Injuste! .

Enfin! nous voici au 657. Villarte a promis de parler à la concierge, pour nous faire indiquer l'étage de notre "contact", la señora Jimenez, mais ceci fait, il s'esquive si subitement que nous n'avons pas le temps de saisir que nous sommes jetés d'une seconde à l'autre dans un inconnu nouveau.

(Décidément, Villarte n'aimait pas se sentir en ville, c'était viscéral. Quel chic type, ce Villarte!)

La concierge, vieille femme proprette, monte avec nous dans l'ascenseur. Si cela rate, nous voici vraiment au bord du précipice. Quatrième étage. On sonne. On attend, muets (pour cause). C'est une "bonne" qui ouvre. La concierge explique à sa façon; j'ajoute:-"La señora Jimenez ?" On nous fait entrer. J'admire un simple et assez modeste salon bourgeois, avec un parquet ciré, des chaises et des fauteuils, des machins aux murs, un tapis. Les volets n'ont pas encore été ouverts, on a allumé le plafonnier pour nous.

Arrive la senora, assez jeune, intriguée, vive d'aspect.

- -"Soy un amigo de Maria Teresa Xirau."
- -"Oh !!! asseyez vous..."

Cent heures...

+++

J'ai voulu partir de France, en pensant intensément à un ami disparu.

Des deux camarades qui devaient partir avec moi, aucun n'était un ami: l'un s'est désisté quand rien n'était encore assuré, l'autre quand tout l'était.

Je suis parti avec un troisième, qui m'était inconnu avant d'arriver à pied d'oeuvre, et qui ne devait pas devenir un ami.

Ceux qui devinrent mes amis pour la vie étaient encore en France lorsque j'arrivai à Barcelone, mais j'avais l'espoir tenace de leur venue. Les nouvelles de leurs arrivées successives en Espagne comptent parmi les grandes joies de ma vie.

Ces amitiés ont été si fortes, que très peu d'autres sont venues les égaler par la suite.

Je ne pourrai jamais séparer celles des disparus de celles des survivants.

+++

Plus de trente mille Français et Françaises ont passé clandestinement les Pyrénées durant les années d'occupation allemande. On estime qu'environ 25000 étaient des hommes qui ont rejoint les armées de la Libération, en Afrique ou en Angleterre.

La plupart avaient été arrêtés et avaient séjourné en prison ou dans des camps de détention, parfois plusieurs mois, voire plus d'un an.

1500 sont morts en traversant les Pyrénées.

D'autres qui ont été arrêtés par las Allemands, ou remis aux Allemands par les gardes frontière espagnols, ne figurent pas dans ces chiffres. Parmi eux, deux de nos camarades de promotion, Porte et Courdil, morts ensuite dans les camps de déportation allemands, dans des conditions demeurées inconnues.

Environ 10000 ont été tués dans les combats de la fin de la guerre mondiale.

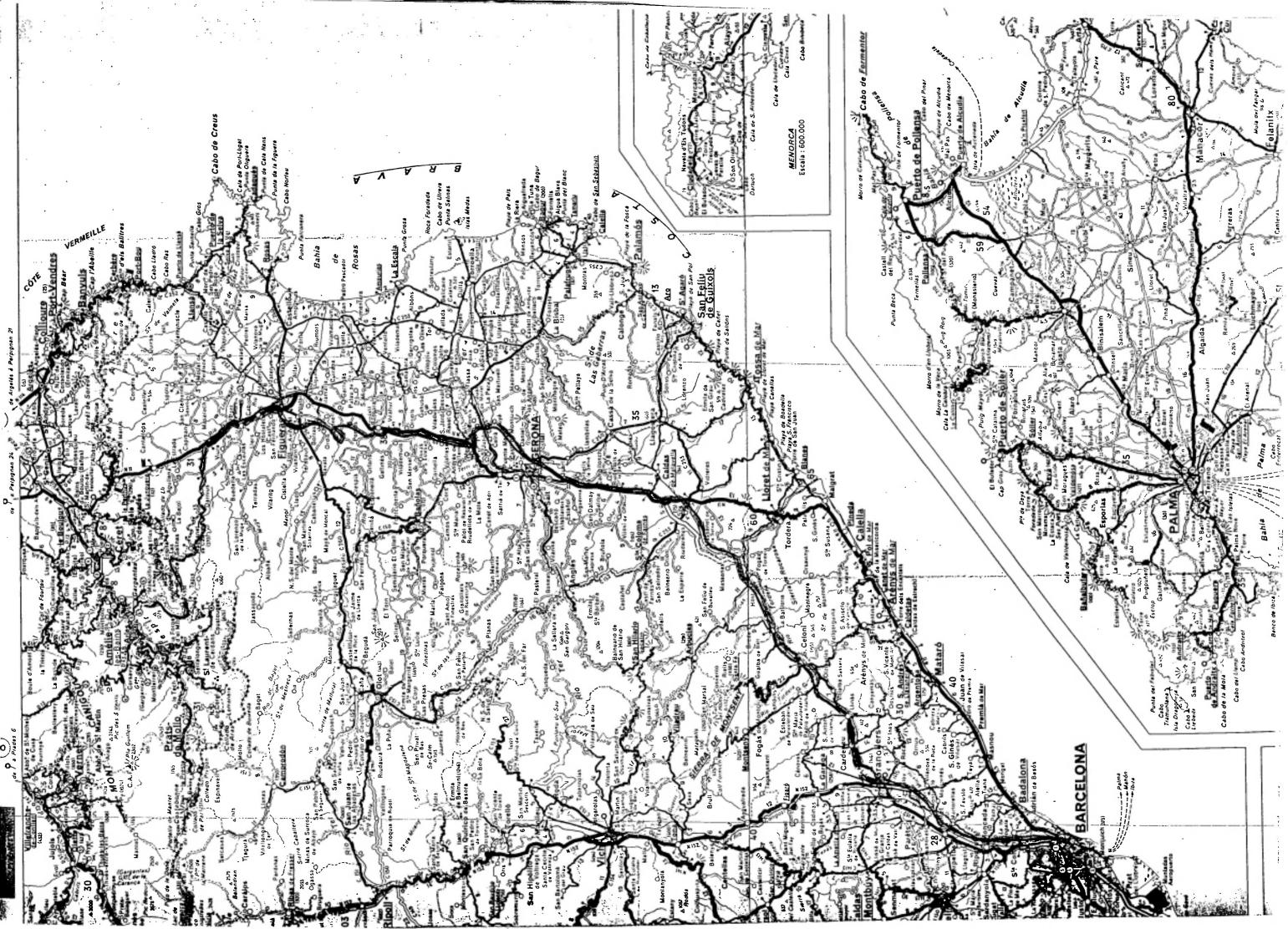
+++

André Daubos, dans l'excellent récit synthétique de l'ensemble des aventures vécues par les huit premiers camarades de la promotion 1941 ayant représenté la première fournée de traversée des Pyrénées de janvier 1943, qu'il a intitulé "Les Grandes Vacances", - a fait ressortir, entre autres choses, les nombreux points de ressemblance des initiatives prises sur le terrain par les trois groupes partis les 5, 9, et 13 janvier.

L'ouvrage de Daubos s'élève d'ailleurs haut au-dessus des faits élémentaires vécus par les uns et les autres. Il fournit un contexte d'ensemble sur beaucoup d'aspects de cette période difficile et trouble, tant dans notre milieu de départ que dans celui où nous allions nous faire enrôler, pleins d'espérance et d'inexpérience.

Des faits rapportés par André Daubos, je souligne encore un ici: dès le 15 février 1943, les Allemands créaient une zone interdite de 15 km de profondeur à l'intérieur de la frontière française, et se mirent en état de traquer efficacement les candidats au franchissement de la frontière. Celui-ci devenait dont beaucoup plus périlleux.

Pierre Brunschwig (et son camarade de voyage Bertaux de la même promotion), en firent l'expérience dramatique, en février même.



Le trajet AMELIE-les-BAINS = BARCELONE

(Carte Michelin au 1/400.000 - 1959)



#### BARCELONE EN CLANDESTIN:

La señora Jimenez nous a fait asseoir. Elle se montre tout de suite très nerveuse.

-"Mon Dieu! Mon Dieu! qu'est-ce que je vais faire? Mon "mari est officier dans la Phalange (1). Il est sorti, mais s'il "vous trouve ici, ce sera affreux. Il faut que je vous trouve "tout de suite un autre gîte". Téléphone à une amie, puis elle va mettre un manteau et prendre un sac en coup de vent. -"Venez "avec moi".

Taxi vers les petites rues du centre ville, du côté de la via Layetana. On sonne à la porte d'un petit appartement dans une maison ancienne. Intérieur chaleureux: une femme seule, la quarantaine, voix de contralto, physique genre Simone Signoret. C'est la señora Oliver. Elle aussi parle français. Il faut d'abord que nous nous présentions un peu, que nous expliquions notre venue ici, notre apparence de chemineaux plutôt malpropres, pas rasés... Tout à coup:

-"Mais les pauvres, nous les faisons parler, parler, et ils "ont faim! Vous n'avez pas encore déjeuné ce matin, sûrement !"
-"Heeeee... non, Madame..."

Quelques instants plus tard la senora revient avec tout ce qu'il faut - c'est à dire, beaucoup - et particulièrement, des oeufs sur le plat. Splendeur...

La señora Jimenez, assurée d'un relais, se retire. La señora Oliver, très fière de cette aventure au milieu de son traintrain quotidien, appelle une amie. les temps pour nous d'un brin de toilette, l'amie est là; conversation volubile en espagnol, il faut que nous remettions ça sur notre voyage, avec traductions pour l'amie... Nous aimerions en finir et attaquer la question: -"Et maintenant?"

Où dormir ? Ici, pas question, c'est petit, et puis, on ne semble pas vouloir en parler. Comment joindre un Consulat allié, américain, par exemple ? Quand on en vient à ces problèmes, c'est le vide, hélas, malgré toute la bonne disposition évidente de ces dames.

C'est Sciama qui va nous tirer de là. Il a l'adrese d'un

<sup>(1)</sup> Organisation paramilitaire et politique de choc du régime franquiste, depuis ses origines, en 1936.

ami d'affaires de son oncle(1), le senor Santiago Tobella, demeurant 9, via Augusta, encore en centre-ville, mais dans des quartiers modernes, plus au nord. Téléphone, on joint Tobella, qui arrive tout excité dans une superbe Mercédès. Abrazo spectaculaire pour le neveu de l'oncle, poignée de main pour moi. Adieux émus à la senora Oliver. Arrivée via Augusta, une rue très large, très résidentielle, sans aucune circulation(2).

Tobella est un homme d'affaires au premier coup d'oeil, vêtement strict, pardessus de laine mohair d'un beige délicat, chaussures et cheveux d'un noir étincelant sous les produits ad hoc, et type hidalgo bon teint. Très empressé auprès de Sciama, encore qu'ils ne se soient jamais vus, et je bénéficie du même traitement par extension.

Montée à l'étage, dit "Principal" (prononcer Print-thi-pal, le "th" à l'anglaise, comme de juste). C'est le deuxième. Dans les immeubles qui se respectent, le premier est l'Entresuelo, puis vient ce Principal, souvent de hauteur de plafond généreuse, ensuite seulement le Primero, le Segundo, le Tercero, etc. L'appartement est grand et luxueux - moquette partout -, discret et un peu sombre derrière ses rideaux et ses voilages toujours tirés. Madame nous accueille avec exubérance et chaleur. Nous serons dorlotés, sans sortir un instant (prudence!) pendant deux jours. Il y a plein de lits et le ménage est sans enfants.

Après troisième récitation de notre histoire, Tobella conclut qu'il faut qu'il tâte le terrain au Consulat américain, car
au Consulat français, cela pourrait tourner mal (j'en suis bien
d'accord). Sait-on jamais? Avec ça et ses affaires, il est absent la plupart du temps, ce qui nous laisse en tête à tête
avec la señora. Pas du tout le genre Jimenez, celle-là. Madame
Jimenez était une citadine très organisée, rapide, levée tôt,
habillée juste comme il faut pour la ville, ni plus ni moins.
Madame Tobella est une amante délaissée, grande femme la pureuse

<sup>(1)</sup>Oncle et tuteur; j'ai oublié de dire que dès Amélie-les-Bains, Sciama m'avait dit qu'il avait perdu ses parents, tous deux suicidés. Cela faisait partie de mes soucis sur sa constitution.

<sup>(2)</sup> J'ajoute ce détail pour qui voudrait y aller voir: c'est aujourd'hui devenu l'enfer, à toute heure.

aux déshabillés théâtraux - manches vaporeuses et traîne - vaguement translucides, aux longs cheveux dénoués, levée à onze heures et restant jusqu'à l'heure du déjeuner (quinze heures) occupée dans son immense boudair, devant sa table à maquiller et sa grande glace; sa façon de nous appeler auprès d'elle quand son mari n'est pas là pourrait inspirer des jeunes - moins pressés que nous d'atterrir au Consulat américain.

Notre ignorance de ses avances nous procure en tout cas un repos plus sûr, qui vient assez à point. Les jours se font même longs.

Mais Tobella s'acquitte de sa mission: il a parlé au Consulat, il va nous y mener. On entrera ensemble, il parlera en espagnol à la porte de l'immeuble, because factionnaires devant tous ces types d'immeubles, n'est-ce pas, soyons prudents jusqu'au bout.

(Au passage, j'ai commencé à noter qu'un Espagnol qui se respecte prononce les  $\underline{b}$  comme des  $\underline{v}$ . Ceux qui prononcent, en plus, les  $\underline{v}$  comme des  $\underline{b}$ , sont d'une classe au-dessous ).

+++

Adieux à la señora; Mercédès; Consulat. Brèves présentations à un civil français, et Tobella à son tour nous quitte en nous souhaitant bonne chance.

-"Appelez-moi Gaston", dit l'homme, qui sent l'officier d'active d'une lieue, taille moyenne, front dégarni, quelques fils d'argent dans des cheveux noirs, genre officier subalterne ancien, avec un soupçon de "classe".

On s'explique. -"Très bien. Donnez-moi vos papiers d'identité, c'est plus sûr; je vous immatricule ici, les Américains ont fait cet arrangement avec les autorités d'Alger pour faciliter le transit et la sortie d'Espagne des jeunes volontaires français. On va vous loger, et comme il y en a d'autres déjà en attente ici, vous ferez partie d'un groupe que je m'occupe d'envoyer sur Alger dès que les circonstances le permettront. Mais ne soyez pas impatients, il y a beaucoup à faire et il y a encore pas mal de problèmes avec les Espagnols. Du reste, là où vous serez, ne vous montrez absolument pas dehors, ce ne serait pas sûr, et si vous étiez arrêtés, nous ne pourrions pas garantir de vous tirer rapidement d'affaire. Bienvenue quand même. Ah! Avez-vous de l'argent ? (Nous lui déclarons ce que nous avons). Bon ! Dans ces conditions vous paierez sur place votre pension à votre hôte clandestin. Je vous dis ça parce que nos ressources sont très limitées, c'est normal que nous les réservions pour ceux qui 'amivent ici sans le sou". - "Bien sûr".

-"En attendant, Albert va vous faire déjeuner, c'est lui qui vous mènera à votre logement".

Entre Albert, un élégant Grec dans sa trentaine, apparence générale d'un garde du corps, parlant français avec peu d'accent. C'est l'homme à tout faire de cette petite antenne. On passe dans son bureau où nous attendrons, sans qu'il s'occupe de nous, qu'il ait fini de rigoler avec sa secrétaire, une blonde très cinéma. Ça dure, y compris les inévitables interruptions par le téléphone - manuel-. (..."Diga, digame" pour: "Parlez, j'écoute", et "Oiga, oigame" pour "Allo, écoutez-moi").

Enfin, vers quatorze-quinze heures, Albert nous emmène déjeuner tous les...trois. C'est le premier et le dernier repas que nous allons déguster dans un restaurant, d'ici un mois au moins. Celui-ci est du reste mémorable: en appartement, à l'étage "Principal", avec vue par ses hautes fenêtres sur une belle place carrée d'architeture apparentée à celle de la rue de Rivoli (arcades), avec bassin au centre et hauts palmiers autour. C'est la Plaza Real, qui s'ouvre sur la Rambla del Centro, et je pense que le Consulat devait être sur celle-ci, à quelques pas de ce restaurant. Linge de table immaculé, verrerie étince-lante, bonne chère, brouhaha autour (c'est l'heure de pointe).

Dans l'après-midi, taxi, loin vers le nord-est, au-delà de la (déjà) fameuse église de la Sagrade Familia, chantier alors abandonné faute de fond 3, probablement depuis la guerre civile, après édification d'une unique, étrange et gigantesque abside à cinq flèches, en béton armé, ouverteà tous les vents.

C'est presque en face d'un grand hôpital, lui-même en haut de la très longue Calle de la Indepencia, que s'ouvre la petite rue (pas encore bitumée) Rosalia de Castro.

"Notre" maison, un simple rez-de-chaussée à la manière des "échoppes" bordelaises, est au n° 53. Je ne sais pourquoi, il fallait dire: "53 bajos" pour exprimer ce fait de maison sans étage. Quand il s'agit d'un immeuble en hauteur, le rez-de-chaussée se dit "Terreno".

Très bon accueil par des gens du peuple, très simples. La señora Pauleta, petite sexagénaire alerte, toujours occupée au ménage, cheveux blanchissants tirés en arrière, figure ouverte et gaie, robe noire et tablier; sa fille (mariée), toujours à sa machine à coudre, travaillant pour l'extérieur, et la "Niña", six ans, en tablier elle aussi, avec des cheveux d'un centimètre après épouillage énergique parascolaire récent.

Albert s'explique, le prix est convenu (on paiera à semaine échue, et on pourra tenir plus de deux semaines à ce
prix-là). Nous jurons nos grands dieux que personne ne nous
verra du dehors; on nous explique que nous coucherons à deux
pas chez une voisine, parce qu'il n'y a pas la place ici, mais
que nous prendrons tous nos repas ici et y passerons librement
les journées. O.K. Albert prend congé.

A partir de là, beaucoup de sourires; un peu de baragouinage et peu de résultat. Du reste, ces dames ont à faire.

Le soir, arrive le maître de maison, Salvador Cinca, 60 ans au moins, grand, gros, jovial, grosse voix pleine, ouvrier d'usine, communiste. Donc antifranquiste en tout cas: c'est tout ce qu'il nous faut. Dans la maison, nous découvrirons peu à peu qu'on parle catalan plus qu'espagnol; mais notre point de départ linguistique étant zéro, cette découverte sera entremêlée de perplexités successives: la première expression catalane qui se dégagera, c'est "Bon dia!" pour bonjour; en espagnol: "Buenos dias".

Nos repas sont toujours servis avant ceux des autres, dans la salle commune, sans fenêtres, au centre de la maison, où nous passons nos journées. Seuls nos petits déjeuners sont tardifs (après huit heures du matin), car d'une part il nous faut revenir de notre logement de nuit, mais surtout on se lève tôt dans les familles d'ouvriers: ce n'est pas particulier à l'Espagne, bien entendu, mais nous autres en avons été témoins oculaires sur les routes, il y a encore peu. Ces petits déjeuners sont pharamineux, avec de l'huile d'olive sur des demi-baguettes de pain grillé et du sucre par-dessus, de la crème fouettée, "natta", avec le café au lait... J'en passe.

Le soir, autre chanson. Dans la lueur d'un éclairage public parcimonieux, nous revenons à l'entrée de la rue, tournons à droite dans Independencia, et, en face même de l'entrée de l'hôpital, pénétrons dans une autre "échoppe", au 385"Bajos! Là, la maîtresse du logis est une petite vieille fée Carabosse, vivant seule. Nous la verrons peu. Notre chambre est immédiatement à gauche dans le couloir, avec des volets métalliques, toujours fermés, auxquels fait face un grand lit, et peu de place autour; papier à fleurettes aux murs, et petit abat-jour au plafond. aussi simple que notre bagage, qui est nul; nous avons en effet tout notre linge sur nous, en double, ainsi que nos instruments de toilette. Par pessimisme, nous ne laissons rien derrière nous quand nous allons d'une des maisons à l'autre.

Dans cette situation, au bout de deux ou trois jours sans évènement quelconque, on commence à se faire du mouron. Quand Gaston (ou Albert) va-t-il revenir ? Quelles nouvelles apportera-t-il ? On ne dort pas si facilement que ça, à deux grands gars dans un lit de 130 (ou 140) de large, avec ce genre de questions en tête, et rien pour réalimenter: ni livre, ni journal, ni téléphone dans la journée. Au très petit matin, les pas pressés du menu peuple allant au travail martèlent le trottoir à deux mètres de notre lit, dès avant l'aube. Ainsi chaque matin - dimanche excepté. C'est loin des moeurs de la via Augusta.

Debout donc, si on ne peut pas dormir. Rhabillage complexe. Sortie feutrée. En face, toujours un tas de gens battant le pavé (il ne fait pas chaud en janvier, même à Barcelone), en attendant l'ouverture des portes de l'hôpital. Nous, nous ne regardons guère que nos pieds, et filons chez la senora Pauleta, où le "desayuno" remonte le moral pour une paire d'heures.

J'essaie de me tuyauter un peu sur la langue, et arrive à noter petit à petit les éléments premiers des conjugaaisons (ê-tre, avoir, aimer, etc., comme on les voyait défiler en latin), des pronoms (je, tu, il, etc.). C'est simple, mais pas tant que ça. Etre, c'est "ser" ou estar", selon... Et va savoir selon quoi, quand on en est où nous en sommes!

Je me rabats sur les nombres: "Uno, dos, tres..." en jouant à la balle avec la Niña. Elle en redemande toujours, et est ravie de son rôle d'institutrice, c'est le grand amour; elle aussi s'embête, sa quarantaine sanitaire n'est pas finie.

Un jour, on nous achète (avec nos sous) un dictionnaire(1), et le journal du matin, l'ABC, que lit Salvador, nous devient petit à petit plus compréhensible. Ça, ça fait faire des progrès géants, parce qu'avec ce qu'on sait de la situation internationale qui occupe des colonnes entières, et ce qu'on retrouve de mots traduisibles à vue, on absorbe de plus en plus. Et quelle pâture!

Dès les premiers jours, photo de De Gaulle et Giraud (réputés ennemis, nous l'ignorions), se serrant la main devant Churchill et Roosevelt, lors d'une réunion au Maroc (à Anfa), vers le 5 janvier... Ça fait déjà un moment. La censure espagnole a dû avoir des états d'âme avant de lâcher celle-là: bon pour nous, en tout cas!

Et puis, surtout, la situation du front russe, ou à travers la langue de bois tortillée pro-boche du journal, nous devinons facilement qu'il y a quelquechose de formidable qui se mijote à

<sup>(1)</sup> Je l'ai toujours, avec les conjugaisons notées ces jours-là.

Stalingrad. Jour après jour ça se confirme... Bien sûr, au tout début février tombe la fantastique nouvelle: le maréchal von Paulus a capitulé, la VIIIème Armée allemande est anéantie, les Allemands sont consternés, le monde officiel espagnol fait des salamalecs de convenance devant ce grand deuil de ses partenaires d'hier (un peu moins d'aujourd'hui, bien qu'il reste sur ce terrible front russe une division de volontaires espagnols, la "Division Azul").

Pendant les deux premières semaines, une visite en coup de vent de Gaston: -"Tenez bon; on va avoir un petit navire, quelquechose comme une vedette rapide; nous allons rassembler deux ou trois petits groupes avec le vôtre pour un départ de nuit, quelque part sur la côte". On imagine l'effet, surtout après des jours et des jours de silence total, venant à la suite. Nous obtenons de Salvador Cinca qu'il dépose au Consulat un message où nous réclamons une deuxième visite, des nouvelles, enfin quelquechose. L'attente est insupportable, le climat se tend entre nous deux à nouveau, par énervement et inaction; la promiscuité constante, de jour et de nuit, y ajoute encore.

Nouvelle visite: -" Ne vous impatientez pas, c'est plus difficile que vous ne pouvez savoir, on ne vous oublie pas, il n'y a pas que vous. Vous avez encore de l'argent pour payer votre pension ? Bon, parfait."

ì,

Début février, après une nouvelle coupure sensible, Albert revient soudain: -"Ça y est, vous allez partir pour Madrid. Voici deux billets de train et deux "Tripticos" avec tous les tampons, un pour chacun. Vous vous présenterez au Consulat américain où fonctionne notre antenne principale: ils sont prévenus".

Le "Triptico" était à cette époque un document, délivré par la police du lieu de résidence, légitimant un voyage unique et défini du porteur, et réservé aux Espagnols se déplaçant hors de leur province. Le pays était resté depuis début 1939 (fin de la guerre civile) dans un état de haute surveillance policière. Les prisons étaient, paraît-il, pleines, aussi bien de prévenus non jugés que de condamnés, et même de condamnés à mort. Nos camarades Brauer, Daubos et Rougé, pour ne citer qu'eux, qui passèrent un mois en prison à Gérone, surent de façon certaine que des exécutions eurent lieu à Gérone, de détenus de la même prison, pendant leur temps de captivité.

Donc, voici deux "Tripticos" - des document imprimés à trois volets, comme leur nom l'indique - établis à des noms espagnols, et qu'on nous remet pour tout viatique afin de gagner Madrid, seuls et sans accompagnateur quelconque pour masquer notre totale ignorance de la langue.

C'était aberrant. Il y avait d'autres anomalies criantes dans le procédé: je ne peux plus les citer exactement: peut-être les tampons apposés sur les documents étaient-ils faux, et grossièrement faux; c'était en tout cas de cet acabit. Comment imaginer qu'un officier français, aux ordres de nos autorités nationales à Alger, ait pu prendre l'initiative d'une manoeuvre aussi irresponsable vis à vis de deux jeunes X se présentant en volontaires pour tenir des rôles d'officiers dans l'armée renaissante, cela passe encore maintenant mon entendement.

Nous flairions en effet (et nous en avons eu entière confirmation avant de quitter le pays) que tous les trains de grandes lignes étaient passés au peigne fin par la police d'Etat, à la recherche d'irréguliers, de "rouges" en cavale, etc. Et bien sûr, "Gaston" ne songeait pas du tout à nous rendre nos papiers véritables, puisque comptant nous faire passer pour Espagnols. Nous aurions été inévitablement arrêtés, jetés en prison, avec en prime une inculpation pour usage de faux ! Impensable !

Avons-nous refusé sur-le-champ? Je ne sais plus, mais ce fut tout comme. Le temps d'y voir clair par nous-mêmes, et nous avons fait savoir que nous ne marchions pas. Assez sèchement.

Alors, je ne sais plus pourquoi (avait-on déjà disposé de nos places chez les Cinca?) Albert nous a conduits, en taxi, dans un tout autre quartier, celui des bistrots nocturnes et du racolage, le Barrio Chino - littéralement, le quartier chinois, centre aussi, et peut-être surtout, du marché noir, omnipuissant dans la vie économique de l'époque - . Là, il nous fait monter jusqu'à un étage élevé d'une vaste bâtisse pleine de courants d'air, chez deux Françaises allant sur une maturité plantureuse, accueillantes et bonnes filles, très fières de leur appartenance à la colonie française de Barcelone, et exerçant le plus vieux métier du monde. C'était, nous dit Albert, juste pour avoir le temps de se retourner à notre sujet.

Episode éminemment joyeux: comment en serait-il autrement chez de telles fille ??

La vie entre nous quatre est communautaire... Nous épluchons les légumes, faisons la vaisselle. Notre principale hôtesse, aux petits soins, se révèle une excellent aide-soignante pour un gros abcès qui s'est développé dans un de mes mollets. Compresses stériles, pommades ad hoc, tout y est. Avec un sens de l'humour apprécié, elle souligne que son métier est une école d'hygiène...

Sciama et moi couchons de notre côté, ce qui sature les moyens de couchage de ces dames, mais la situation se complique quand Albert revient avec un jeune de plus - un matelot. Il est décidé qu'il couchera entre ces dames (il n'y aurait d'autre sotion sans doute que par terre, mais peut-être les couvertures auraient-elles manqué). Le lendemain, les dames plaisantent:
-"Hé! ce petit, qu'il est agité! on n'a pas pu dormir!"

Notre bonne hôtesse nous aime bien et a les larmes aux yeux quand Albert vient nous rechercher. C'est, finalement, pour nous ramener à Rosalia de Castro où on nous accueille comme des fils prodigues.

En fait de prodigalité, c'est là que nous avons déjà beaucoup dépensé! Nous expliquons que nos fonds sont en baisse. Qu'à cela ne tienne, on nous garde à moitié prix! Et les journées et les nuits recommencent comme avant, moins les délicatesses spéciales du desayuno... Si on avait su ça plus tôt!

On arrive ainsi quelque part dans la première moitié de février et ce régime, malgré sa sécurité, ne semble déboucher sur rien; il est, aussi plus ou moins débilitant, à part quelques progrès en espagnol.

Enfin, au cours de deux nouvelles visites, Gaston lui-même nous apprend que des camarades à nous seraient arrivés depuis peu en ville, et sur nos demandes instantes il nous donne leur adresse, proche du 657 de la Jose Antonio, notre premier point de débarquement, et un ou deux noms parmi ceux que nous allons retrouver là: Audibert, Gourio, Périneau et Thomas. Il nous conseille cette fois d'aller les voir.

-" Et le risque d'être piqués dans la rue ?"
-"Bah! Vous n'avez qu'à marcher tranquillement !"
Tiens donc!!

Ramassant une fois de plus "toutes" nos affaires, avec cet enfilage de pelures qui nous donne un air plutôt ballonné, nous traversons la ville le matin suivant, par Independencia et la "Diagonal" (officiellement alors: avenida del Generalisimo Franco, mais tout le monde disait "la Diagonal" qu'elle était avant et qu'elle est redevenue depuis), et tombons dans les bras de mes amis, après un trajet de quelque trois kilomètres sans histoire. Ça fait du bien d'être dans le mouvement de la rue, avec toute sa circulation, bus, trams, taxis jaunes et noirs qui pullulent, vitrines vivantes, et surtout, des gens, des gens, des gens.

Nos copains sont aussi ravis de nous voir, mais ils sont restés frappés par notre apparence défaite, presque hagarde à les en croire, et per ces préceutions extraordinaires dans notre comportement, résultat, uniquement, de ce conditionnement aberrant dans lequel on nous a tenus depuis des semaines.

Eux, tout aussi peu en règle que nous, vivent au grand jour, se promènent partout, et parfois en gente compagnie, car ils sont

tombés -dans l'immeuble de la senora Jimenez et par un hasard inouï, - sur le locataire du dessus qui est le seul polytechnicien
de Barcelone, et dont la famille, charmantes jeunes filles comprises, les a adoptés, logés, raccrochés au Consulat (français,
ce coup-ci), et mis complètement au parfum des bons côtés de la
vie à Barcelone.

A côté de cela, j'admets volontiers que Sciama et moi faisions, au moment de notre rencontre, figures de minables. Mais la qualité d'un X, paraît-il, est d'apprendre vite. Après embrassades et échange de récits, aussi pittoresques d'un côté que de l'autre, nous décidons de changer de vie (sans changer de literie, dans l'immédiat).

S'ensuit une période intermédiaire où nous ne nous quittons que pour reprendre rendez-vous le lendemain, nous promenant à la découverte et à pied (finances obligent). Barcelone a de grands parcs, et on pouvait même atteindre des points hors agglomération le long de la mer.

Nous nous initions mutuellement à nos découvertes respectives de la vie locale. Ainsi j'apprends que dans les beaux quartiers (où mes copains habitent déjà), il y a deux institutions remontant à la nuit des temps. Une sorte de vigiles arpente les rues de nuit, munis de lourds bâtons dont ils frappent le sol en marchant. Ils sont aussi chargés d'annoncer à pleins poumons, aux quatre vents, chaque heure de la nuit. Ainsi tout un chacun peut savoir où il en est de son insomnie (c'est ainsi que je vois la chose, sinon quoi ?). Ceux-là sont les Serenos.

L'autre sorte fait la ronde, un par pâté de maisons, muni de clés de toutes les portes des immeubles dudit pâté. Quiconque veut rentrer chez soi se poste devant sa porte et frappe, très fort, dans ses mains; si le Vigilante n'est pas précisément à l'opposé de son chemin de ronde, il entend et arrive, pour ouvrir obligeamment et souhaiter bonne nuit... Imaginez cela aujourd'hui! Décidément, nous avons vu les derniers jours du Moyen-Age en Espagne...

Par relations successives, Thomas a découvert la famille de mes cousins Lehmann, arrivée en bon état, au complet (un tour de force, soit dit en passant). Il copine particulièrement avec la seconde fille, Françoise. Les Lehmann logent dans un Hôtel Cecil, calle de Cadiz (ou de Bailen, ou de quelque autre râclée infligée aux armées napoléoniennes). J'y cours. Ré-embrassades joyeuses. Energie comme bonne humeur sont clairement les deux moteurs des enfants (la plus jeune, Marianne, n'a que treize ans) comme des parents. Chapeau!

Le point d'appui des Lehmann est le ménage d'un banquier de ; premier plan en Espagne, M. Marsans. Les guichets de la banque Marsans, les boutiques de ses agences de voyage (Viajes Marsans), ses cars de tourisme, se voient partout en ville; je les retrouverai de même à Madrid, et, après la guerre, ailleurs encore.

Marsans lui-même est le plus souvent à son siège, à Madrid, mais Anita Marsans, sa gracieuse épouse, ses soeurs périodiquement en visite, ses filles échelonnées de dix-huit à trois ans, ses nurses, forment un immense harem, vivant à ne rien faire (sauf à suçoter des sucreries) dans une "suite" louée, dans un des hôtels de luxe de la ville, non loin de l'hôtel Cecil.

J'apprends que les Marsans connaissaient par relations d'affaires, depuis des lustres, la banque de mon grand'oncle Louis à Paris, et la famille de celui-ci, et que non seulement ils se sont portés cautions pour le transit de mes cousins, mais qu'ils situent très bien mes propres parents, et par suite me regardent d'un oeil favorable. Bonne affaire, bien imprévue.

Cela ne me sépare pas de mes camarades, mais quand même un peu de Sciama, qui reste extérieur à ce cercle. Cercle où, une fois échangés les compliments d'usage, je fais plutôt tapisserie dans le salon de ces dames, condamné à écouter des babillages interminables et de petits cris d'admiration incessants au sujet de la petite . : dernière ("Hé! Qué bonita! Qué hermosa! etc...), cependant que les jouvencelles bâillent et rêvent visiblement à d'autres compagnies.

Un jour, arrive dans ce jeu de quilles Marsans lui-même, - cheveux calamistrés, vêtement impeccable, type d'homme d'affaires ibérique - (voir ci-dessus à la rubrique Tobella). La cinquantaine, beaucoup de présence, et la vraie classe. Il me trouve d'emblée muy simpatico, mais minable dans mon accoutrement actuel, m'envoie me faire couper les cheveux, achète (je crois) un complet neuf pour moi. Et surtout, après un conciliabule avec Louis Lehmann pour bien se remémorer mon pedigree familial, il décide que ce serait stupide que je ne me raccroche pas au Consulat britannique, vu les considérables références de relations en Angleterre que je peux invoquer, sinon à mon actif, du moins à celui de mon père.

Dans la même tranche de temps, Audibert et Thomas se mettent à travailler au Consulat français, bénévolement et efficacement, sur les dossiers de toute la population clandestine en mal d'évacuation sur l'Afrique du Nord française. Une partie de cette population est à à Barcelone, mais une autre, que l'on identifie progressivement par des visites comptées dans les prisons de la Catalogne, est incarcérée. A travers ce travail, ils apprennent que trois autres de nos

camarades, Brauer, Daubos et Rougé sont incarcérés à Gérone, parmi beaucoup d'autres jeunes. Des négociations démarrent pour leur libération.

Ainsi, l'annonce de celle-ci sera-t-elle faite à deux ou trois reprises avant de se réaliser. Chaque fois, nous allons, à deux ou à trois, à la gare du nord, la "Estacion de Francia", attendre au crépuscule le train de Gérone. Je me rappellerai toujours la vision révélatrice de la misère du peuple qui nous attendait sur les marches extérieures de la gare. Une rangée de femmes, toutes en noir avec un fichu noir sur la tête, proposant aux passants <u>leur pain du jour</u>, - ce pain rationné, base de l'alimentation - au prix du marche noir. Bref contact avec une situation économique dramatique, dont nous n'avions qu'une idée terriblement superficielle.

+++

Ici, la chronologie tout à fait précise m'échappe, mais pas les évènements marquants, heureusement.

Après d'autres figures reconnaissables, aux arrivées des trains de Gérone (notamment un camarade de Janson, Hemmerdinger), voici enfin, dans les derniers jours de février, nos trois "co-cons". Rougé d'abord, Brauer et Daubos quelques jours après. Comme tous les libérés, ils sont tondus "à zéro", leurs cheveux vont repousser deucement pendant le reste du éjour espagnol. Quelle joie de les revoir! Et quelles histoires ahurissantes(1)!

Eux aussi ont appris de l'espagnol, mais la gamme de leur vocabulsire est davantage... carcérale. (Daubos, le Catalan, avait seul de l'avance au départ).

-"Venga, coño!"(2), expression ordinaire des geoliers pour s'adresser à tout détenu, entre dans le vocabulaire permanent de notre petite bande, qui s'en va fêter sa réunion dans quelque bistrot des ruelles proches des Ramblas. Notre bande de "coœns" devient "La Cocoños"..! pour longtemps(3).

+++

Une solidarité étroite demeure entre les trois ex-taulards. Georges Brauer a à Barcelone un "oncle", Armando Aftalion (en fait, le cousin d'un oncle par alliance, mappelle Daubos dans ses "Grandes Vacances"), - nous prononcions toujours "Aftalionne" à l'espagnole. Il avait surtout une "tante" Victoria: je croyais à l'époque que c'était Victoria, la parente, et l'oncle, la pièce rapportée; peu importe, ce couple adopte Georges sur-le-champ comme un neveu de sang, et ses deux compères dans la foulée.

<sup>(1)</sup> Voir les "Grandes Vacances" - (2) "Viens, connard!" - (3) Pouvant aussi s'entendre: "Co-coños": co-connards - selon l'inspiration.

Georges loge chez eux, au 163 Avenida Marquès del Duero, une grande artère de la partie ouest de la ville, montant vers la plaza de España, et à deux pas, les Aftalion trouvent un deuxpièces pour les autres, au 7, calle Rocafort, chez une señora Miret. Ils prennent leurs repas en famille chez les Aftalion, et l'appartement - modeste - devient le dernier salon où nous causons.

L'oncle Aftalion est un petit pot à tabac entre deux âges, qui sort et rentre à des heures étonnantes, généralement avec une pièce de tissu sous le bras. Nous décidons qu'il vit du marché noir (l'"estraperlo") pour lequel il nourrit beaucoup d'intérêt en paroles, du reste - et le "Barrio Chino" est tout près. La tante devient une vraie mère quand Georges un moment, puis Francis, ont des ennuis de santé: je revois Francis subissant des pansements sur le sofa du salon, des mains de la bonne tante, qui le bichonne et le plaisante tout à la fois, avec le plus sympathique des accents d'Europe orientale.

C'est dans cette période que Marsans avait fini de me convaincre de me faire adopter par le Consulat britannique, et ayant pris un premier contact (comme naguère Tobella avec le
Consulat américain), m'y avait conduit un matin. Là un agent
du Consulat m'avait emmené jusqu'à un Photomaton dans la rue,
puis on m'établit une sorte de carte d'identité au nom de Mantoux, Jack, Canadien, né à Halifax (Canada) le 5 Septembre 1925.
Il y avait tant de "Canadiens" à Barcelone dans ce temps-là,
qui ne parlaient que français, que ma proposition de figurer
comme Canadien anglais fut accueillie avec empressement par le
créateur de cette pièce d'identité; quant à l'année de naissance, elle était choisie pour me donner moins de 18 ans; ainsi,
quoique citoyen d'un pays belligérent, on pouvait me faire sortir régulièrement sans que la dignité espagnole en souffre.

Nous sommes allés de là à un commissariat de police, probablement le commissariat central de la via Layetana, où en présence toujours de mon ange gardien consulaire, je répondis à un interrogatoire bidon et ma carte d'identité fut enregistrée et dûment tamponnée. Dès lors, je pouvais circuler avec l'âme parfaitement tranquille (elle l'était devenue sans cela, à l'usage), mais cela acheva de me séparer de Sciama: en effet, les Anglais voulurent que je séjourne dans un hôtel avec lequel ils avaient une convention d'ensemble, la "Pension Neutral", où j'emménageai le jour même: on y côtoyait toutes sortes de Canadiens peu loquaces; l'un d'eux était l'ancien ministre Jules Moch, qui me connaissait bien comme ancien camarade de classe de son fils

Raymond, dans les petites classes de lycée; mais nous n'avons échangé là ni un regard, ni un mot, car il me suffisait de voir qu'il n'y tenait pas; et du reste, nous n'aurions pas eu grandchose à nous dire... Sciama dut, je pense, rallier le Consulat français où l'activité d'Audibert et de Thomas étaient de meilleur augure que ce que nous avait réservé notre "Gaston".

Mon rattachement solitaire au Consulat anglais, assorti encore d'un argent de poche plus généreux que celui donné par les autres Consulats, créait une distance imperceptible entre mes camarades et moi. Et d'un côté j'étais emballé par la perspective de pouvoir m'aiguiller plus facilement sur Londres, que je considérais depuis 1940 comme le coeur de la résistance à outrance de la France, et de l'autre, j'étais embarrassé à l'idée de rompre ainsi la solidarité, tout à fait exceptionnelle, qui m'unissait à mes sept copains retrouvés: eux iraient évidemment en Afrique du Nord, enfin vers ce que nous appelions "Alger" par opposition à Londres. Nous croyions alors que l'un valait maintenant l'autre, tout en ne comprenant pas ce qui se passait – ou ne se passait pas – entre les deux.

Nous ignorions donc qu'il y avait au contraire, à ce momentlà, une accumulation de haine, et une rivalité sans merci entre les deux factions, - si formidable, qu'elle devait nous causer bien des surprises par la suite.

Donc, il y avait un soupçon de gêne, peut-être, maintenant, derrière nos relations amicales, mais je tenais tellement à mes amis, à cette réussite collective placée sous le signe de l'X, - le véritable X, celui du passé et de l'avenir - que je me promis d'arriver quand même en Afrique du Nord, malgré ma filière séparée. Pour le reste, il n'y avait pas de jour sans que nous nous voyions, par deux, trois ou davantage, en attendant les évènements.

+++

Je me rappelle particulièrement deux ou trois de nos sorties. Dès la libération de Francis je l'ai emmené voir une corrida: il y en avait justement une aux arènes de la Plaza de España; j'avais tout juste fait ma première initiation quelques jours plus tôt à l'autre arène, la Monumental, déjà mentionnée, et un de mes premiers points de repère à mon entrée dans la ville en janvier. L'arène était pleine quand Francis et moi avons surgi d'un des accès menant au coeur des gradins, et là... nous avons débouché au centre d'une masse de gardes civils en tenue et en armes, à qui on avait réservé des rangées entières: le service d'ordre ordinaire pour cas de manifestation intempestive... Pour les ex-

clandestins que nous sommes de fraîche date, l'un et l'autre, c'est encore un peu émouvant d'être assis au coude à coude entre ces gens-là; mais la corrida nous empoigne vite tous à l'unisson, et c'est d'une seule voix que nous hurlons "Ollé" aux bons moments.

Il y eut un de nous, est-ce encore Francis, qui retrouva en ville des religieux français (bénédictins ? dominicains ?) qui faisaient un aller et retour depuis la France, en mission pour le compte de leur Ordre, et qui les chargea d'un message pour faire savoir au Caissier de notre promotion, Jean Vieillard, que nous étions bien arrivés, et engagions vivement nos camarades à nous rejoindre. Mais nous n'avons pas eu de retour avant da quitter l'Espagne.

Une autre occasion mémorable fut la rencontre, à l'Institut Français de Barcelone, dirigé par un certain Deffontaines, d'un géographe jeune, expansif, et apparemment très enthousiasmé par nos aventures, dénommé Bordas. Il y eut un apéro offert par lui à la terrasse d'un café à trois d'entre nous (dont Sciama et moi) avec force démonstrations d'estime de sa part. Plus tard, je me suis dit qu'avec des papiers bien en règle, à sa place j'aurais foutu le cemp en Algérie au lieu de rester là à faire de la géographie. Il s'agissait du même Bordas dont les manuels et les atlas ont inondé après la guerre tous les lycées de France; il est même devenu ambassadeur de France - j'ai été son hôte dans un dîner qu'il offrait dans la somptueuse ambassade d'Abdjan, en 1976: en souvenir de Barcelone, il a fait rouler toute la soirée sur notre "vieille amitié", au grand désarroi des autres invités; on m'avait prévenu qu'il était devenu un peu spécial.

A force de loisirs, en tout cas, nous avons fini par connaître un peu tout Barcelone, depuis la statue de Christophe Colomb, au port, jusqu'à ce lointain Mont Tibidabo, l'équivalent de la colline de Montmartre pour la vue, en passant par le Barrio Gottico (le quartier vieux) avec ses beaux monuments médiévaux; cathédrale et cloître, le Gouvernement provincial (la Deputacion); avec ses boulevards, les Ramblas, où déambulaient le soir, sur le long parcours des terre-pleins centraux, la bonne société, les amoureux suivis, à deux pas, de leurs chaperons, et les nounous en longues blouses, rayées finement de bleu et blanc, tablier blanc, bonnet blanc aux longs rubans dans le dos, poussant nonchalamment leurs landaus en conversant par deux ou trois.

Partout, des aveugles à la voix puissante, aux coins de rues, proposant des billets de loterie à tirage quotidien, vendus par dixièmes ("iguales"). Ça donnait par exemple: "Dos cientos igua-"les para hoy! Sale hoy!" (j'ai souligné les syllabes accen-

tuées; le sens: ... pour aujourd'hui, tirage aujourd'hui!). Il y avait aussi le métro (deux lignes seulement) vaste et propre; et les salles de jeu de pelote basque - salles de jeux du fait qu'au jeu de pelote même, joué par des professionnels sur un court à trois murs, dans la forme de jeu dite "rebot", s'ajoutait, dans les gradins, une furieuse activité de paris. Un de ces frontons couverts était en plein centre, sur le Paseo de Gracia.

Il y avait aussi les traces de la guerre civile. La plus visible était la ruine, encore incomplètement déblayée, du plus en vue des hôtels d'avant-guerre, l'hôtel Colon, plaza de Catalunya, en plein centre. Il avait été détruit (avec beaucoup de victimes) au cours d'un raid de terreur de l'aviation italienne, dans les derniers mois de la guerre civile.

Mais le plus sinistre était, dominant le port sur un piton aux pentes abruptes, la forteresse de Montjuich, d'accès interdit; le bruit circulait qu'on y fusillait encore, de temps à autre, des condamnés à mort politiques. Tout cela nous rappelait que nous étions dans un pays meurtri: un million de morts, et, disait-on, un million d'hommes détenus pour des faits remontant à quatre ans et davantage...

+++

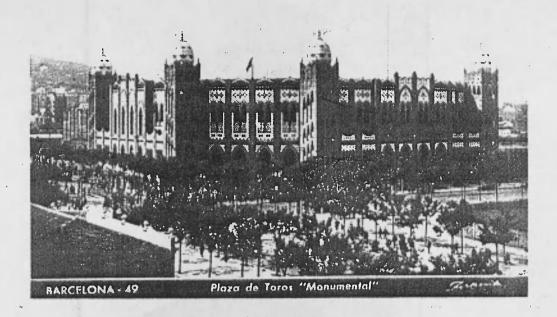
Vers le 8 mars, je fais partie d'un petit groupe de faux britanniques, dirigés sur Madrid par train de nuit. Pas de faux Triptico, ce coup-ci, mais des papiers en règle, et pour plus de sûreté un agent du Consulat avec nous.

Avant de quitter Barcelone, j'étais retourné au Consulat américain pour réclamer mes papiers d'identité d'origine à "Gaston". Pas facile, ils étaient soi-disant "égarés". Je me suis fâché, j'ai demandé à Gaston une attestation de perte dûment signée et cachetée. Comme tout le travail de cette antenne était très peu officiel, j'ai pu tout juste obtenir qu'il recopie la liste que je lui ai fournie et la signe - cette fois de son vrai nom (espérons!): Lieutenant Liévin-Maujol.

Sciama non plus n'a pu récupérer ses papiers. L'antenne en question en faisait-ehle un trafic ? dans quel but ? Mystère.



## BARCELONE (photos de 1949)





(Eglise de la Sagrada Familia)

Barcelone



Carte d'identité de Consdien

L14

MANTOUX Jacques Adrien, no le 5 septembre 1921
Francais a Geneve Eaux-Vives Suisse
a présenté au leukeuaut leur Mangel
au Consulat Amuilain Bancelous
UNE CARTE D'identite N.219 serie 61
delivree par la préfecture du Rhône
a Lyon le II Juillet 1942

portant indication de domicile I4 avenue Berthelot Lyon,

Une carte d'éleve de l'Ecole Polytechnique delivrée en 1942, signée du Capitaine TROCME Chef de groupe.

Enterbyol 1 Haw 1945

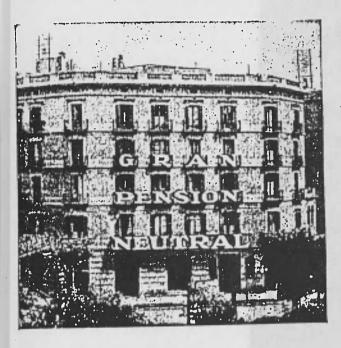
"Gasten", affelt i le for ancounte, forgais et amos sicion i Borcalme ponder le prime la 11 jamente 1952.

Je lui avois remie une popula le 11 jamente 1952.

L' Kotal del Pila, pendet le sejone de 20 minute que j'ez ai fait avec Sciama. Il ne more les a journes undes et a formi à grand prime ce certificat aile vielle de ma départ pour Madrid. Je l'ai porte au consulet anglais de Borcalme où il a pui place au consulet anglais de Borcalme où il a pui place aux plication sons eurolpe à Combulay res le mois d'ortole 1963.

Le certificat de défot de prèces d'identité obtemn de "GASTON"-Liebin-Manjeol, pen avant mon départ de Barrelone pour Madrid

<sup>(1)</sup> Lieutenant de l'Armée "d'Armèe" détaché auprès du consulat américain à Barcelone, début 1943



# Hotel Pensión Neutral

Gran confort y teléfono en todas las habitaciones agua corriente y cuarto para baño

Calefacción central

Establecimiento próximo al Apeadero
del Pasco de Gracia

TELÉFONO 16547

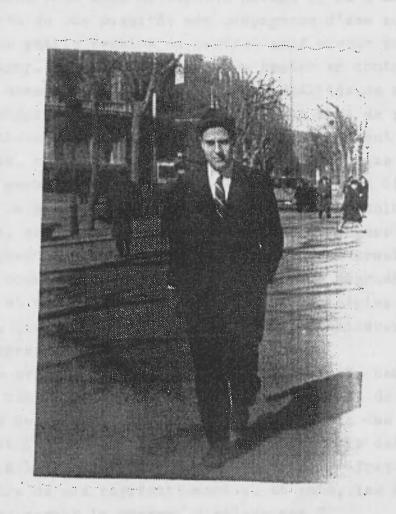
Rambla de Cataluña, 42

Consejo de Ciento, 298

BARCELONA

(carte de 1943)

BARCELENE debut mars 1943



Sur le Passo de Gracia

#### MADRID EN CANADIEN:

Madrid! C'est grisant de faire étape dans cette ville prestigieuse, à la fois capitale, ville monumentale, ville d'art, typique pour son animation et son caractère, ville martyre aussi, de la récente guerre civile.

On nous loge dans différents hôtels (j'ai l'impression d'avoir perdu de vue aussitôt mes compagnons d'une nuit); je suis dans une petite pension du centre, sauf erreur pas loin de la plaza Mayor. On mous a prévenus de rester en contact fréquent, nous ne sommes là que le temps des formalités de sortie d'Espagne, négociées par les Anglais pour un bloc de protégés. Ces négociations, rappelons le en passant, reposaient sur un rapport de forces, comme toute autre. En 1940-42, presque personne ne pouvait passer, et les séjours dans les prisons étaient interminables. Le plus connu des camps de détention, celui de Miranda del Ebro, qui contenait toutes sortes d'étrangers et aussi des "politiques"espagnols, connut des moments si cruels en 1942, avec des conditions sanitaires terriblement dégradées (invasion de poux et autres parasites, etc.), des épidémies et la malnutrition, que certains blocs d'internés organisèrent une véritable insurrection.

Nous avions la chance (même, relativement, ceux qui passèrent un temps de prison) qu'en 1943 le rapport de forces était en train de basculer. Maîtres en particuliers des mers, les Alliés pouvaient poser des conditions au passage des navires apportant à l'Espagne, d'Amérique Latine ou d'Afrique, une part nécessaire de son ravitaillement... Et puis, les Alliés allaient peut-être gagner la guerre, n'est-ce pas ?

A Madrid, je suis libre comme l'air. Je n'ai rendez-vous avec personne, je visite la ville à longueur de journée. Rien que les rues sont passionnantes (ici les taxis pullulent aussi, mais uniformément rouges et noirs, au lieu de jaunes et noirs). La Puerta del Sol (une place oblongue, et non une porte, du moins de notre temps) grouille de mouvement à toute heure.

Le 10 au matin, flânant sur le Paseo de Gracia (Madrid a le sien aussi !), je vois un Office du Tourisme allemand avec plein de brochures alléchantes en vitrine. Je m'en offre une aussitôt:

"DEUTSCHLAND: ELSASS"! (Che la carte! Zoufenirh!)

En préambule, on y explique qu'après des luttes séculaires:
"...La puissance de frappe et la percée victorieuse de l'armée
"allemande ont libéré en quelques jours l'antique terre alleman"de de l'ennemi. Dès le 18 juin 1940 (!!! Vive De Gaulle) le
"drapeau allemand a été hissé sur la tour de la cathédrale de
"Strassburg, cet inestimable trésor du passé allemand, ce qui a
"mis fin de façon visible, autant que symbolique, à la domina"tion étrangère sur l'Alsace".

... Le reste est tout touristique, avec un romantisme touchant tant dans le texte que dans les photos. J'imagine déjà les légions de cars Marsans sillonnant cette chère province avec appareils de photos en bandoulière et joyeuses soirées dans des caves alsaciennes tipicas.

Je m'offre le pèlerinage à la Cité Universitaire, un haut lieu de la bataille de Madrid, longue et sanglante, qui connut des sommets d'affrontements dans ses ruines, et où périrent peut. Ître plus de combattants que nulle part ailleurs. Je trouve ce fantôme encore dans son état tragique et privé de toute vie, après une longue marche au-delà des faubourgs ouest, finissant sur un immense tertre nu et désolé, d'où l'on domine la ville entière. Ici, les pierres disent ce que les vivants taisent. Cela vaut de se recueillir, pour l'amour de ces "frères humains!" Point singulier dans mon exploration.

Je vais aussi visiter longuement le Prado, m'extasier devant les toiles de Velazquez, trésors d'art espagnols et mondiaux. L'immense tableau des "Meninas" où les nains de cour, au premier plan, encadrent une innocente petite infante dans la "nurs sery" du palais royal, avec dans le fond des adultes dans la lumière d'une porte ouverte, est une merveille. Seul dans une salle, il se reflète dans une immense glace qui permet de le voir dans un second éclairage, exempt à toute heure des reflets parasites d'un jour latéral.

Mais une fois gavé de peinture espagnole, il reste encore mille chefs d'oeuvre, dont je me rappelle un seul: un superbe portrait en pied du cardinal de Richelieu, dans sa majesté cardinalice, par Philippe de Champaigne... Un instant, je crois respirer l'air de chez nous.

A côté du Prado, il y a la très grande place ronde, très dégagée et en pleine verdure, de la Cibeles - une monumentale Cybèle à corne d'abondance et traînée dans un char fait le motif central d'un bassin où coulent en permanence des jets d'eau généreux. C'est le centre d'un manège ininterrompu de voitures, au milieu d'une longue succession de larges Paseos.

D'un côté s'ouvre le vaste parc du Retiro, sorte de jardin des Tuileries, dessiné à la française, avec ici et là, à la croisée des allées, des statues royales qui vous regardent de haut. Mais on est encore en hiver et le décor est bien mélancolique...

Trouverai-je plus de chaleur à l'ambassade de France, où se presse un public distingué pour une conférence littéraire sur je ne sais plus quoi ? J'y vais parce que l'orateur annoncé est Deffontaines, le directeur de l'Institut de Barcelone, que j'ai un tout petit peu connu là-bas. Mais avec au premier rang de l'assistance l'ambassadeur François Piétri, vichyste patenté(1), et personne de connaissance dans la salle, c'est plutôt tristounet. A la sortie je tombe pourtant sur Jean de Rousiers, un des jeunes du groupe de l'Ecole des Roches, embarqués comme moi sur le "Kilissi" à Bayonne en juin 40. Lui aussi a passé les Pyrénées et nous sommes dans le même camp. Il fallait donc tout ce temps-là pour que ça se concrétise ?

Un autre matin, je flâne encore, vers 10 heures, sur les Paseos où on est en train de monter une quantité de haut-parleurs dans des arbres et en haut de candélabres d'éclairage, pour la retransmission au bon peuple, demain, du discours que Franco fera en inaugurant solennellement les Cortès. Singulière opération que celle-ci ! Pourquoi donner un semblant d'institutions démocratiques à un régime qui n'a survécu jusque-là qu'avec les moyens d'une dictature bon teint, et fichtrement policière, et qui a tout l'air de devoir le rester longtemps ? Et pourquoi ce moment ? Mystère.

Je donne le reste de cette histoire d'après le mot à mot qu'André Daubos en a reproduit - sûrement d'après une note de moi-même- dans ses "Grandes Vacances":

"Les paseos sont décorés de drapeaux, dont quelques-uns na"zis, mais ceux-ci sont en berne, car la veille l'ambassadeur
"allemand s'est suicidé. Les haut-parleurs sont en train d'être
"réglés. On entend: "Ola! Ola! Trente y cinco, Trente y cua"tro, Trente y tres!" et soudain, est lancé, parfaitement clair,
"le bulletin d'informations de la B.B.C., en anglais, avec toutes
"les nouvelles bonnes pour les Alliés, mauvaises pour les Boches:
"bombardements sur l'Allemagne, reculs en Russie ou ailleurs,
"sous-marins coulés, ambassadeur suicidé... C'est vraiment de

<sup>(1)</sup>Parlementaire corse de droite, Ministre de la Marine avant la guerre.

"première ! Je me marre bien. Avec les drapeaux (rouges à croix "gammée sur fond blanc au centre) en berne, ça a un sel rare."

André a dit que c'était uns scène "qui ne paraît pas vraie tant elle est extraordinaire". En voici une autre qui s'est pas sée le lendemain et qui la vaut bien.

Ce jour-là donc, je suis en train de descendre de la Puerta del Sol vers le Prado par la Carrera de San Jeronimo, quand je vois un énorme service d'ordre tout le long de la rue. La circulation est coupée, les passants s'amassent, j'arrive en me faufilant à m'avancer jusqu'à la Plaza des Cortès, où la rue s'élargit.

Et commence une magnifique cérémonie militaire, après l'arrivée sur les marches des Cortès, un peu plus loin, d'une brochette de généraux et d'amiraux en tenue de gala, tuniques blanches, grands cordons larges en soie de diverses couleurs pardessus, épées ou sabres, bottes, chapeaux à plumes, etc. Après avoir stationné juste devant moi, se met à défiler une fantastique cavalerie en grand uniforme, hérissée de casques à pointe prussiens en argent étincelant, avec étendards, lances, musique, etc. Suit un défilé de troupes à pied, en khaki, avec un premier détachement en casques italiens, un second en casques allemands (modernes ceux-là), et un dernier en casques... français, type 14-18 (qui valait pour 39-40, du reste)! Et que joue la musique, en rangs face aux généraux devant les Cortès ? SAMBRE ET MEUSE. Vrai. Je le jure.

Et puis, quand le défilé est fini, arrive, avec une puissante escorte, Franco lui-même, le "Generalisimo", le "Caudillo", lui aussi fringué en général de grande cérémonie. Il monte assez rapidement les marches d'accès au bâtiment, on n'a pas l'air de penser que l'air de la rue lui soit salutaire, et il disparaît avec les autres à sa suite. Là-dessus, discours longuet dans les haut-parleurs (très peu pour moi) devant les députés tout neufs, et sûrement de tout repos - nullement élus - choisis pour cette figuration "new look" du régime.

J'ai dû quitter Madrid le 23. Le matin, je suis allé dire au revoir à M.Marsans dans son bureau madrilène, avec beaucoup de remerciements. A l'improviste, il me propose de téléphoner, là, sur-le-champ, à mes parents, à Genève. J'en étais absolument abasourdi. Je m'étais mis à leur écrire de courtes cartes postales, une fois sorti de clandestinité, et je savais que Mme Marsans leur avait écrit elle-même une ou deux lettres donnant de mes nouvelles, mais l'idée de leur parler avant la fin de la guerre m'était totalement étrangère. -"C'est tout simple, me dit

Marsans, avec la Suisse, aucun problème." La secrétaire demande la communication. Ça sonne, Marsans décroche, il parle à mes parents. On devine leur émotion et la mienne. Nous crions, j'ai les larmes aux yeux malgré moi. Philippe est là par chance, nous nous parlons aussi; il me dit que j'ai bien de la chance... C'est si vrai... S'il avait pu être là aussi...

Le soir, rassemblement à la gare d'Atocha, qui dessert tout le sud du pays. Nous sommes une grosse douzaine, un chargé d'affaires de l'ambassade, habillé très "British", a les papiers et la liste officielle des voyageurs autorisés avec lui. Nous gagnons un wagon-lit réuni à un wagon-restaurant, notre wagon-lit est en queue du train. Il sera cadenassé et une sentinelle armée veillera tout au long du voyage à ce que personne ne descende, car nous quittons le pays expulsés.

Au matin, nous roulons à une allure de tortue, par un temps bouché, dans un pays de collines vertes, sans arbre aucun. Le train s'arrête dans des gares de campagne: à contrevoie, des femmes, des enfants, panier au bras, proposent du pain, un oeuf. On touche là l'état désolant du "pays profond". Puis on passe une ville dont la cathédrale, aux deux flèches élancées, reste visible longtemps dans la distance. Valdepenas ? Linares ?

Au wagon restaurant, je prends le petit déjeuner à la table du chargé d'affaires, très genre "Foreign Office", avec ses moustaches et ses réserves d'histoires pour passer le temps.Il dit: -"Quand je suis en France, je me réjouis si je trouve quelqu'un qui parle un petit peu d'anglais. Ici, je me réjouis si je trouve quelqu'un qui parle un petit peu de français. Et quand je suis au Portugal, je me réjouis si je trouve quelqu'un qui parle un petit peu d'espagnol."

Et aussi: le diplomate anglais typique est celui qui dit:
"Quand je vais à l'étranger, je parle aux gens en ANGLAIS, et
"s'ils ne comprennent pas, je CONTINUE à leur parler en anglais,
" seulement <u>JE PARLE PLUS FORT."</u> ("ONLY I SPEAK LOUDER"). Ça,
c'était vraiment une histoire. Elle m'a beaucoup servi depuis,
dans des repas d'affaires en anglais (mais pas nécessairement
avec des Anglais).

Je fais un peu connaissance des autres. Il y a un Ingénieur de l'Armement nommé Franque, et sa femme. Il y a un député authentique, très digne, un peu grand'papa gâteau, tout rose, rondelet, moustache blanche, qui s'appelle Dumortier. Il y a aussi un journaliste maigre et jovial, Marcel Brandin, tout à fait la figure de Fernandel, perpétuellement er train de rigoler en racontant un torrent d'histoires, le plus souvent salaces.

Vers 14 heures, on arrive à La Linea, petite gare en forte courbe (je n'ai aucun souvenir du passage par Cordoue); dernière halte de ce train avant Algésiras.

Nous descendons rapidement. Mais où donc est Dumortier?
Brandin bondit à nouveau dans le wagon, on va perdre Dumortier, quelle histoire! Il avait égaré son chapeau mou. Le voilà dans l'encadrement de la portière. Le train s'ébranle, Brandin fait sauter Dumortier du dernier marchepied (très haut because la voie en courbe), nous le réceptionnons comme un ballon. Brandin saute à son tour - ouf! rien de cassé. On a eu chaud.

Un petit car nous attend, et déjà on aperçoit à distance la silhouette formidable, massive, ramassée, incroyablement haute, du roc de Gibraltar au delà d'une courte plaine plate. En quelques tours de roues nous sommes au poste frontière espagnol, une petite cahute vitrée à côté d'une barrière mobile sans cesse levée et abaissée par les carabineros ou les soldats de garde, car il y a pas mal de passages de frontaliers, qui vivent de salaires...anglais. Ça, la presse espagnole, toute tendue vers le retour du roc à l'Espagne, n'en parle jamais.

Mais bien plus intéressants, il y a des montagnes de rouleau de barbelés, des montagnes et des montagnes, sur peut-être dix mètres de profondeur et dix mètres de haut. Et immédiatement derrière, face à nous qui sommes encore en Espagne, et masquant les baraques du poste-frontière anglais, quatre gigantesques portraits en buste - en couleurs: Churchill, Roosevelt, Staline, Tchang-Kaï-Tchek, les "Quatre Grands" de l'alliance contre l'Axe Rome-Berlin-Tokyo. Ça vaut le voyage. Et puis, il y a l'Union Jack, le drapeau anglais, qui flotte haut sur un mât.

Plus loin, une énorme falaise de rocher, le "dos" du roc, qui s'est rapproché depuis La Linea et force à penser à l'orgueil et au sentiment d'invincibilité de ceux qui tiennent ici, depuis trois ans, le commandement du passage de la Méditerranée à l'Atlantique, et - jusqu'à novembre dernier - l'unique escale maritime et aérienne vers Malte et Suez. Cette haute falaise est percée de grandes cavités à tous les niveaux, ce sont des emplacements de canons et de mitrailleuses; nous apprendrons bientôt que les Anglais ont fait du roc une vraie forteresse depuis 1940, avec des kilomètres de galeries souterraines et des réserves gigantesques de vivres et munitions.



ARCHIVES



Zwischen dem blitzenden Band des Rheines und der dunklen Bergkette der Vogesen breitet sich der gesegnete, herrliche Garten des Elsaß. Urdeutsch ist das Land in seiner tausendjährigen wechselvollen Geschichte, in seinen heimatverbundenen alemannischen Bewohnern, in seinen altertümlichen Städten und fachwerkbunten Dörfern, in seinen hervorragenden Kunstwerken und Kulturdenkmülern. Als Grenzland vielfach bedrängenden Kriegsnöten ausgesetzt, durch Fruchtbarkeit und Reichtum immer wieder die Begehrlichkeit der Nachbarn reizend, zweimal durch Gewalt aus den staatlichen Verband des Reiches gerissen, hat das Elsaß schwer an seinem Grenzlandschicksal getragen, aber doch seine deutsche Art stets fest und treu bewahrt. Bedrohlich lastete auch in diesem Kriege über dem Lande das Unheil. Starke französische Befestigungen zogen sich durch die blühenden elsässischen Fluren. Aber die Schlagkraft und der rasche Siegeszug der deutschen Wehrmacht machten das alte deutsche Land in wenigen Tagen vom Feinde frei. Als am 18. Juni 1940 auf dem Turm des Straßburger Münsters, dieses ehrwürdigen Mahnmals deutscher Größe und Vergangenheit, die deutsche Flagge gehißt wurde, da endete sichtbar und symbolisch die fremde Herrschaft über das Elsaß. Tatkräftig wurden die Schäden des Krieges in kurzer Zeit beseitigt. Schon nach wenigen Monaten ging das Leben wieder seinen gewöhnlichen Gang. So ist das Elsaß in die Schicksalsverbundenheit zurückgeführt, der es entsprungen ist, und wieder als ein Edelstein in die Krone des Beiches eingefügt worden, weithin strahlend in seiner unvergänglichen Schönheit.

### GIBRALTAR (Cartegraphie Le Mende 1-8 Mai 1990)



#### GIBRALTAR EN PERPLEXITE:

4 114 3 mg

Nous reprenons le petit car et passons cette fois la frontière mythique, rêvée par chacun de nous depuis des mois ou des
années. L'Union Jack est partout. Après contrôle de l'autre côté
des barbelés, nous roulons sur l'isthme tout plat qui nous sépare encore du roc proprement dit, et la route coupe la fameuse
piste d'envol que les Anglais ont construite, là aussi depuis
1940, et dont les deux extrémités s'étendent loin dans la mer.
Aérodrome de transit, c'est aussi une arme de défense. Les Italiens particulièrement bombardaient Gibraltar avant qu'il soit
en service. Ils ont renoncé depuis. Un grand soldat y a péri
récemment par accident: le général Sikorski, Président du Comité
National Polonais à Londres et Commandant en Chef des forces polonaises combattant avec les Alliés (occidentaux).

Enfin nous débarquons dans une touchante et étroite petite ville anglaise, coıncée entre le versant ouest du long caillou et la rade d'Algésiras.

Je dis "et la rade" parce qu'il apparaissait au premier coup d'oeil qu'en fait de port, les Anglais occupaient plus de la moitié de l'immense rade, probablement par un accord plus ou moins de mauvais gré de la part des Espagnols. Les navires de toutes sortes, navires de guerre et marchands, couvraient littéralement la baie. Tout cela était entouré, nous l'avons vite su, d'une immense ceinture de protection: une ou plusieurs ceintures de filets anti-sous-marins, tenus par des files interminables de flotteurs. Et comme, malgré cela, il y avait eu des attaques soit par des sous marins, soit même par des nageurs de combat allemands, les Anglais faisaient exploser, dans la zône périphérique, des grenades sous-marines, à intervalles fréquents et irréguliers.

Le jour tombe, et avec le érépuscule nous refaisons connaissance avec le black-out le plus rigoureux, appliqué sur terre comme sur mer. Seule la côté espagnole brille de tous ses feux: c'est, paraît-il, à la fois pour éviter d'être pris pour Gibraltar du haut des airs, et un peu (copinage oblige) pour aider qui nous savons à se diriger, s'ils reviennent. Mais, de fait, ils ne sont pas revenus depuis longtemps; ils sont apparemment assez occupés ailleurs, maintenant.

Nous voici déposés dans une sorte de salle d'école, et très vite

deux officiers français, un fringant capitaine d'infanterie avec un képi bleu ciel (représentant Alger), et un lieutenant moins fringant des Forces Françaises Libres, entrent ensemble et nous expliquent l'un après l'autre les questions menant au choix d'un engagement chez l'un ou chez l'autre.

Bizarre, bizarre, et embarrassant...! J'écoute, mais je n'apprends qu'une chose: ils ne sont pas d'accord, oh mais pas du tout. Tout cela est plein de sourires, mais derrière, ça doit barder. Alors, que faire?

Une impulsion me vient. Je suis sorti de France comme X. La "coconos", c'est une réalité. Le hasard m'a fait sortir d'Espagne le premier. Les autres vont aller droit en Algérie ou au Maroc. Il ne faut pas me séparer d'eux. Que penseraient-ils de moi si j'allais à Londres?

Chacun fait son choix sur-le-champ. Plus d'un hésite cependant... Alea jacta est ! J'emboîte le pas au fringant capitaine, qui emmène plus de la moitié du groupe dans un local à lui pas loin dans la grand'rue (rien n'est loin à Gibraltar). Là je signe un papier d'engagement. Je suis libre de me promener; on me dit de revenir pour le dîner.

Donc, me voici dans Main Street, dans le noir, mais c'est l'heure où tout le monde se balade et je tombe sur une demidouzaine de sous-offs et de matelots français qui remontent la rue bras dessus, bras dessous, les matelots avec l'irrésistible béret à pompon. Je vois dans l'obscurité leurs grands insignes bleus à Croix de Lorraine; mon coeur tressaute, je les aborde, ils sont ravis de voir un évadé de France, on marche ensemble: ils servent tous sur le même navire anti- sous-marins (déjà connu pour son palmarès de deux sous-marins allemands coulés). Ils me parlent de leurs combats; -non ! ce n'est pas possible de se séparer volontairement de ceux dont je suis avec passion et envie les faits d'armes, par radio, depuis près de trois ans, ceux qui ont tout abandonné pour combattre, en dépit de tout. L'honneur de la France, où serait-il, s'il n'était pas là?

Au diable les autres, les attentistes de 1940-42, ceux qu'il a fallu que les Américains et les Anglais trouvent en travers de leur chemin avant de pouvoir seulement débarquer sur les plages du Maroc et d'Algérie, - ça, on nous l'a bien dit en France en novembre dernier, oui!

Et puis, à part cette atmosphère franche, chaleureuse, sim-, ple, qui vient de me saisir aux tripes, il y a aussi Etienne. Etienne, dont je n'ai bien sûr aucune nouvelle depuis avant no-vembre 1942; mais où serait-il donc, à cette heure, sinon, justement, dans les Forces Françaises Libres en Grande-Bretagne,

après avoir terminé son travail de boursier Rockefeller aux Etats-Unis? Non, ce serait trop bête, décidément. Il faut aller avec De Gaulle. Tout à l'heure, il n'y en avait qu'un, sur les deux, qui en parlait. J'irai avec celui-là.

Je demande aux marins: -"Où couchez-vous ?" -"Viens avec nous, on te fera manger". On y va; c'est une sorte de pension; j'y retrouve l'officier de tout à l'heure. Je lui dis: -" Je me suis trompé: je viens chez vous." -"D'accord." Et je passe à table, avec un gros creux à calmer. De ce repas, je ne me rappelle qu'une chose: le pain était blanc. Blanc pur. Je n'en avais pas revu comme celui-là depuis l'automne 40, ni en France, ni en Espagne. C'est un souvenir extraordinaire.

Après dîner, je suis retourné au local de la délégation de l'Armée d'Afrique, où j'avais laissé mon (modeste) bagage. Je trouve le capitaine de tout à l'heure, et je lui dis: - Regrets, j'ai réfléchi. Je reviens sur mon engagement. Je vais chez votre collègue, un peu plus haut dans la rue. Rarement ai-je entendu un flot de hargne et de calomnies plus révélateur.

C'était donc ça. Alors, pas de regrets !

J'ai passé encore deux jours (les 25 et 26 mars) dans l'attente de l'embarquement. Nous n'étions qu'entre volontaires pour l'armée. On nous a habillés de pied en cap en soldats anglais, avec les boutons aux lions dressés, règlementaires, sur le devant du calot khaki. Il fallait abandonner mes derniers effets civils; l'équipement comprenait jusqu'à une trousse de toilette (j'ai conservé la brosse à cheveux).

Dans la journée, on faisait connaissance avec les autres. Brandin et Franque étaient toujours là, mais il y avait des nouveaux d'un grand intérêt.

D'abord Ralph Habib: grand, brun, athlétique, environ 28 ans, d'ascendance israélite et ne le cachant pas; il avait derrière lui une suite d'aventures qui me semblent encore aujour-d'hui hors du commun. Arrivé je ne sais plus comment en Algérie en 1940, il trouva des métiers de survie tout en cherchant un moyen de rallier un territoire Français Libre (à cette époque le plus proche était en Afrique Equatoriale). Il finit par trouver embauche de chauffeur de camion dans un convoi transsaharien allant au Sénégal (peut-être jusqu'en Côte d'Ivoire; tous ces territoires de l'Afrique Occidentale Française demeuraient contrôlés par Vichy). Il fut repéré, voire dénoncé comme tentant de rejoindre l'autre bord, reconduit sur Alger et fiché par la police. Puis courant 1942, il arriva avec plusieurs autres Français à faire affaire avec un patron de bateau de

pêche d'un petit port dans l'ouest de l'Algérois (Tipasa? Ténès?) pour se faire emmener à Gibraltar, - paiement d'avance. La navigation, le long de la côte algérienne, commence bien, mais une fois en vue du petit port de Nemours (à la frontière du Maroc, alors espagnol), une vedette de la Marine Nationale les arraisonne et ils sont tous cueillis: le patron les avait vendus avant de se mettre en route. Procès pour trahison. Condamnation à la prison ferme: Habib et les autres se retrouvent en cellule, à Tunis!

Survient le débarquement allié, auquel répond un gros ende troupes allemandes sur Tunis (Parachutistes et troupes aéroportées). Les prisonniers, apprenant cette invasion toute nouvelle (jusque-là les Allemands s'étaient contentés de bases en Libye pour leurs opérations contre l'Egypte et le Canal de Suez), redoutent de tomber aux mains des Allemands, et devant l'inaction de l'encadrement de la prison, se mettent à taper sur leurs portes verrouillées et à hurler d'un bout à l'autre du bâtiment. C'est la pagaie, il n'y a plus d'ordres, mais finalement on ouvre toutes les portes. Habib jaillit de sa cellule et interpelle son voisin, un membre de son équipée maritime, dont il m'apprend que c'est le propre père du jeune Pierre Grumbach qui devait m'accompagner dans ma sortie de France de 1940: Jean Grumbach, que j'avais naturellement connu avant la guerre, était lui-même un homme athlétique et dans la force de l'âge. - "Jean! je me tire, viens, pas une minute à perdre, on fout le camp sur Alger, n'importe comment, mais tout de suite." Jean Grumbach hésite: et si c'était un piège, et qu'on leur tire dessus à la sortie ? Non, il reste, ici c'est plus sûr. (Jean Grumbach - et bien d'autres sans doute - fut livré aux Allemands et a péri dans les camps de déportation).

-"Adieu." Habib parcourt tout Tunis, rencontre un officier, français qui veut emmener sa femme, enceinte, à tout prix. A deux ils s'emparent d'une voiture de l'armée, font les mille ou mille cinq cents kilomètres jusqu'à Alger, sans désemparer, se ravitaillant en essence je ne sais comment, avant qu'un front s'établisse entre Alliés et Allemands, près de la frontière: ce front dura jusqu'au printemps 43.

A Alger, Habib retrouve ses meilleurs amis, qui ont tous pris part à la conjuration de soutien au débarquement, en paralysant la résistance ordonnée dans les premiers moments par les, autorités en place, fidèles à Vichy. Pour tous ces gens-là, la remise du pouvoir civil, par Eisenhower, chef de l'opération alliée, aux autorités "pro-vichystes", une fois le débarque-

ment consommé, avait été une catastrophe. Dénigrés, pourchassés par des officiels civils et militaires qui avaient été un moment en leur pouvoir et à leur merci, ils n'avaient plus qu'une idée: fuir ce marécage et passer à Londres. Mais comment ? C'était pratiquement impossible sans un ordre de mission, et pour eux, mis à l'index, pas d'espoir de tels papiers.

Finalement Habib avait réussi à circonvenir un officier anglais compréhensif, qui l'avait fait embarque clandestinement sur un avion militaire en partance pour Gibraltar. Il venait d'arriver.

Habib est une intelligence aigue dans un corps de boxeur, et toutes ses expériences l'ont marqué d'une philosophie dure. Il a eu beaucoup à faire avec l'antisémitisme - si répandu alors, et particulièrement chez nos amis d'Algérie. Il dit: -"Quand je "tombe sur un antisémite, je ne discute pas, je cogne." Je n'ai jamais entendu de formule plus adéquate sur la question, dans ce temps-là.

Habib voulait faire du cinéma et y a réussi. Il a signé plusieurs films tournés dans les studios de Billancourt, après la guerre. Sur son invitation j'ai été une fois (avec Monique) le voir en action là-bas. Il dirigeait les acteurs avec une passion tranquille; on sentait le courant passer dans les deux sens.

Il est mort prématurément, avant 1960.

+++

Il y avait aussi Paulet et Simonet, 40 et 30 ans, deux gars du peuple, mais meilleurs citoyens que bien d'autres. Ils avaient mis trois mois pour arriver à Gibraltar, sans jamais âtre pris, mais quelle odyssée! A pied d'abord jusqu'à Barcelone; là, au Consulat britannique, on leur donne des billets de train pour Valence, en leur disant que la ligne de Madrid est trop surveillée. A Valence, les Anglais les réexpédient sur Murcie, et ainsi de suite en faisant le tour de l'Espagne par le sud, jusqu'à Badajoz, je pense, pour finir par passer le fleuve Guadiana, la frontière du Portugal, à la nage. De l'autre côté, les gardes frontière portugais les ont réconfortés (le Portugal était non seulement neutre, mais traditionnellement pro-Anglais). Pris en charge à Lisbonne par l'ambassade anglaise, ils ont été envoyés par bateau sur Gibraltar.

J'ai toujours conservé des relations avec Albert Simonet, qui a été longtemps employé de garage à Bergerac et vit retraité actuellement à Angoulême. Il y avait aussi plusieurs jeunes de 20 ans, arrivés de France à diverses dates. Parmi eux Joseph Lechapt, breton, doux et timide, qui avait quitté une préparation d'Ecole de pilotins de la Marine Marchande, et se faisait beaucoup de souci de la reprise de cette préparation; je lui offris des répétitions de Maths, qui se poursuivirent en voyage, et un temps, à Londres.

+++

Il y avait, enfin, le cas des cas. Il avait dix-neuf ans. Ce furent des M.P. (Military Police) qui l'amenèrent au Centre où nous attendions le départ. Il sortait de prison (prison de Gibraltar), où il avait, selon ses propres termes, "perdu du temps!

Il s'appelait Ambroise; c'était un petit titi parisien, brun, tout rond et d'une pièce. Voici son histoire.

Ayant conçu une détermination irrépressible de passer en Angleterre, il eut la chance qu'un oncle cheminot (probablement résistant) lui passe des tuyaux. Il n'avait qu'à rallier d'abord Perpignan, caché dans un wagon de marchandises, et continuer de même sur la gare frontière du Perthus. La frontière est dans le tunnel entre Le Perthus et Port-Bou. L'écartement des voies espagnoles étant plus large que celui du reste de l'Europe, le tunnel ne servait qu'à amener des trains espagnols jusqu'au Perthus ou des trains français jusqu'à Port-Bou. Mais depuis l'occupation allemande, les Allemands gardaient l'accès au tunnel et patrouillaient même dedans. Les trains ne traversaient plus mais venaient encore y manoeuvrer. Avec un peu de chance et un mot de recommandation de cheminot à cheminot, Ambroise put monter dans un wagon destiné à cette manoeuvre et put sauter de bord à bord dans un wagon espagnol manoeuvrant depuis l'autre côté, sans être vu. Il arriva de Paris à Barcelone en 24 heures (en mars 43): record absolu. Sans savoir un mot d'espagnol, il arrive jusqu'au Consulat français, où il apprend qu'il faut compter un mois, peut-être deux, avant d'aller plus loin. Ils sont fous, se dit Ambroise, qui descend au port, parce que les filles sont toujours bien renseignées par les marins sur les mouvements des navires, et bien lui en prend car une Française lui indique un paquebot espagnol partant incessamment pour les fles Canaries (espagnoles, dans l'Atlantique, comme chacun sait).

L'opération est la suivante: monter clandestinement à bord en enfilant un bleu de travail comme les dockers qui participent au chargement, vivre caché à bord jusqu'au passage du détroit de Gibraltar. Là, une fois sur deux, les Anglais arraisonnent le paquebot et le conduisent à quai pour inspection. Sinon, il y a des chances qu'ils montent à bord en mer: là, il faut se débrouiller.

On "prête" à Ambroise un bleu de travail grâce auquel il peut passer les grilles de l'enceinte fermée du port de commerce. La fille l'a muni de sandwiches, Ambroise monte à bord du paquebot indiqué et commence par se débarrasser de ses sandwiches derrière la chasse d'eau d'un W.C., puis il repère une chaloupe de sauvetage du pont supérieur, bâchée, et revient s'y glisser à la nuit. Nuit plus que fraîche; le bateau navigue, et pour prendre de l'exercice il faut sortir de sa cachette à l'aube, se mêler aux vrais passagers et aller et venir presque tout le temps pour ne pas risquer d'être abordé, alors qu'il ne sait pas un mot d'espagnol. Il va, tôt le matin, rechercher ses sandwiches, hélas!, quelqu'un s'est servi déjà. Ambroise fait le voyage au milieu de gens agréablement nourris, en crevant de faim... regagnant sa chaloupe où il crève de froid, la nuit.

La deuxième nuit, il est réveillé par une sensation inhabituelle: plus de bruit, le bateau s'est arrêté. Il regarde furtivement au dehors, et voit une vedette rapide qui se dirige vers le paquebot, en pleine mer; au loin, des lumières (Algésiras).

C'est le moment. On a abaissé la coupée pour accueillir les inspecteurs anglais. Ambroise s'approche, la vedette a abordé, juste en bas, il n'y aurait qu'à descendre mais les Espagnols du bord l'interceptent, et voyant qu'il veut leur échapper, foncent sur lui. Alors, sans hésiter, Ambroise plonge dans la mer, de haut: gerbe d'eau. Les Anglais ont vu, ils manoeuvrent pour le repêcher, le tirent de l'eau. Les Espagnols, inquiets et furieux, réclament ce clandestin qui leur échappe. Ambroise supplie les Anglais, qui voient que c'est un Français et refusent de le rendre.

Il est débarqué à Gibraltar et mené à la police. Questionné, il explique qu'il arrive directement de Paris, d'où il est parti il y a une semaine. C'est si invraisemblable qu'on le coffre aussitôt, en le priant de réfléchir avant son prochain interrogatoire. Des espions, les Anglais en ont déjà vu de toutes sortes, et rien ne les épate. Pourtant, quand au bout de huit jours Ambroise répète son histoire mot pour mot, les Anglais craquent. Le type est parfaitement candide, il n'a aucun passé, il veut seulement être parachutiste chez De Gaulle. Seul son voyage demeure incroyable. Mais il faut se rendre à l'évidence: il est authentique.

Ambroise s'est bien engagé dans les parachutistes - "S.A.S.",

l'équivalent des commandos-parachutistes d'après la guerre (S.A.S. = Special Air Service). Je l'ai revu en début d'instruction, à Camberley. Honneur à lui.

+++

Dans mes déambulations, je reste émerveillé par tout ce qui se présente: le décor anglais, si exotique ici; la foule des uniformes de toutes les armes; la circulation avec conduite à gauche; au-dessus de la petite cité, l'immense déploiement du roc, allongé sur la mer comme une espèce de Sphinx d'Egypte, avec un curieux nuage, formant une sorte d'écharpe autour du sommet, et qui tourne perpétuellement autour de celui-ci, toujours dans le même sens; les puissants tirs en mer des batteries côtières à l'exercice, au bout du cap et sur la côte orientale; le mouvement incessant de navires, qui obéit à des lois mystérieuses, mais bien évidemment connues là où il y a lieu.

Tout cela forme un spectacle unique, et il serait fascinant même si le simple fait d'être là n'était pas déjà suffisamment grisant.

Un matin, je vois déboucher lentement de derrière le cap, et venant de la Méditerranée, une longue forme basse, grise; au bout d'un instant, apparaissent de lourdes tourelles superposées, de longs canons, et quand se montre à son tour le grand mât tripode des cuirassés lourds, et le château de commandement qui lui est accolé, commence à se profiler le jumeau de ce gros navire, qui se dévoile avec la même lenteur. Familier que je suis des silhouettes des navires de guerre français et anglais (Etienne avait rapporté à la maison, avant la guerre, les annuaires illustrés des flottes de combat, "Jane's Book of Fighting Ships"), je suis tout ravi d'identifier le "Nelson" et le "Rodney", deux fleurons de la Royal Navy.

+++

is sactor at the control of consultations and all the second of the seco

in hise chast brei breigh angles come in the historians of MS.A.

## L'ATLANTIQUE:

Nous avons embarqué le matin du 27 ou du 28 mars, petit groupe en khaki, avec ses sacs de troupier, khaki aussi. On nous a amenés en pleine rade jusqu'à un gros paquebot, tout gris bien sûr (avec des peintures de camouflage de diverses teintes):"l'Empire Pride"- 20000 tonnes - des"Empire Lines" (les noms de leurs paquebots commençaient tous par"Empire").

Nouvel échantillon d'ordre et de discipline britannique, et combien rigoureusement ordonné, avec la fierté de marins qui se veulent les premiers du monde. Tout est impexcable à bord, ça sent l'entretien frais, la peinture et le goudron, et le moindre robinet (en cuivre, toujours) brille comme de l'or. Les troupes transportées sont immédiatement prises en mains par la fraction de l'encadrement spécialisée dans ce rôle.

Installation dans les dortoirs d'entrepont, distribution de hamacs, et de gilèts de sauvetage (à avoir toujours avec soi), horaires des lever, repas, extinction des feux, exercices quotidiens d'évacuation du navire annoncés par les sonneries assourdissantes réparties dans tous les coins du navire; interdictions diverses: de certaines parties du navire ( et pour les non-gradés, à part, des quartiers réservés aux officiers passagers), - de fumer dès la tombée du jour ailleurs qu'à l'intérieur, de laisser tomber mégots ou débris quelconques pardessus bord, de laisser filtrer la moindre lumière; les accès aux ponts sont occupés par deux rangées d'épaisses couvertures de lit formant sas à l'intérieur des portes proprement dites donnant sur l'extérieur. Les hublots sont hermétiquement aveuglés.

A part tout le fourmillement des troupes transportées, il y a naturellement l'équipage, avec qui on ne communique pas, et encore une Compagnie d'artillerie antiaérienne, car aux quatre coins des ponts supérieurs il y a de puissantes batteries de canons jumelés à tir rapide, au total au moins vingt quatre, et peut-être quarante huit.

En attendant le départ, on fait des connaissances. Il y a là des unités du Génie dont les hommes repartent sur l'Angleterre après deux ans de travail de creusement de galeries à l'intérieur du roc, et d'équipement des défenses enterrées. Il y a un marin de Marine Marchande, rescapé du torpillage de son cargo en Méditerranée, après avoir attendu longtemps des secours, flottant avec sa seule bouée de sauvetage. Sa destination était déjà l'Angleterre; il espère ne pas être torpillé cette-fois-ci; c'est bien naturel, mais il n'est pas le seul

Il y a enfin, tout à fait à l'avant, un petit quartier d'Indiens accroupis; ce sont les "boys" de l'ancien temps de l'Enpire Line, qui ont été conservés dans leur rôle de serveurs de salle à manger pour les officiers du bord et les officiers passagers, traités suivant les rites des premières classes du temps de paix. Certains jours, ils font leur cuisine indienne à la pointe du gaillard d'avant, sur un feu de charbons. On les retrouvers plus loin dans leurs oeuvres.

Outre la vue d'ensemble de ce lieu singulier qu'est Gibraltar, on a droit à la vue des falaises rocheuses de la côte africaine, à près de quinze kilomètres; elles paraissent posées en pleine mer, la largeur du détroit empêchant de voir le rivage.

Et puis, de l'autre côté, Algésiras, où on imagine volontiers que des espions allemands observent à toute heure tout le trafic maritime, les arrivées, les départs (ceux-ci ont toujours lieu de nuit pour tenter d'améliorer la sécurité), les passages des navires de guerre, etc.

La nuit tombe et une vedette de la police maritime passe lentement le long de chaque navire, dardant un phare tout le long de la coque. Aucun cordage, aucun objet qui permettrait à un nageur de combat de s'accrocher ou à un clandestin de monter, n'est toléré. La même manoeuvre est reprise plus tard dans la nuit, tous les navires y passent.

Je gagne mon hamac dans l'entrepont: que de pensées en têtel Tout dort autour de moi mais par intervalles, la coque de l'Empire Pride est frappée comme par un énorme coup de marteau, et résonne de bout en bout: ce sont les éclatements de charges sous-marines du dispositif périphérique de protection, transmis dans l'eau même. Toute la nuit cela se reproduira, mais la fatigue vient quand même et je m'endors jusqu'au matin.

Ainsi du lendemain, - on bavarde, on regarde, on prend des repas simples sur les longues tables en bois qui garnissent notre portion d'entrepont après avoir roulé et remonté au plafond mos hamacs, suivant les instructions. L'exercice d'évacuation prouve que tout marche comme sur des roulettes. Nous faisons presque aussi bien que les autres passagers, qui en sont, eux, à leur Nième expérience de ce genre.

Enfin, le 29 au soir. à la nuit tombée, une vibration plus

profonde vient s'ajouter au ron-ron permanent de moteurs qui créent un bruit de fond à tous les étages (ventilateurs et autres auxiliaires de bord); je monte sur le pont et vois un mât qui se déplace, ponctué d'un minuscule feu bleu pâle à son sommet, - puis un autre - ça glisse silencie se ment et je me rends compte que nous sommes partis, ombres furtives en file indienne, sans cérémonie. Peu de temps après, nous virons à l'ouest, et je descends dormir.

Au matin, le spectacle, sur une mer agitée, est admirable. Une quinzaine de navires, paquebots devant, cargos derrière, en quatre rangs, labourent la mer; aucune côte en vue. Au centre du premier rang du convoi, um paquebot de la taille du nôtre, ou davantage, qui est le navire-amiral; nous sommes à sa droite. Le groupe des navires convoyés est entouré de navires de guerre fins et rapides, qui par moment se laissent dépasser et croisent sur nos arrières, pour remonter un peu plus tard à leur place initiale, sans difficulté, car ce convoi, qui est au régime des convois rapides, marche à 14 noeuds (environ 25kmh), vitesse encore bien inférieure à celle des navires d'escorte; il y a encore, au centre du convoi même, un porte-avions auxiliaire, c'est à dire un cargo transformé en porte-avions de petite taille, dont la production s'est multipliée ces derniers temps. Le tout est sous le commandement d'un commodore ( équivalent de notre grade de capitaine de vaisseau), qui connaît seul l'itinéraire et dirige la marche, du navire-amiral, pas à pas.

Aucune communication radio entre les navires; le jour, ils reçoivent les ordres par pavillons, hissés en chapelet au mât avant de l'"amiral", et promptement répétés de navire en navire, en manière d'accusé de réception. La nuit, noir absolu; on se sert, de passerelle à passerelle, de messages en morse lumineux, chaque émétteur sans doute protégé par un long tube orienté vers le destinataire.

Les navires convoyés tiennent leurs positions respectives avec une précision confondante. On croirait que la mer est un fleuve bouillonnant qui coule au milieu d'une cohorte de masses immobiles; mais le tangage, le roulis, qui vont en s'amplifiant dans l'Atlantique, le rejaillissement des paquets de mer rejetés de côté par chaque étrave, nous rappellent, même au coeur de la nuit, que nous avançons.

Jour et nuit, le spectacle demeure aussi envoûtant. Ces grands navires, couvrant la mer et avançant sans désemparer, transportant ces milliers d'hommes invisibles, cette puissance tapie, c'est comme déjà un symbole de la reconquête et de la libération en marche.

Le matin, à dix heures, dans les entreponts et sur le pont, des haut-pa eurs disséminés diffusent les informations de la des haut-pa eurs disséminés diffusent les informations de la B.B.C., très claires, en anglais, après un vigoureux "Rule Briba.B.C., très claires, en anglais, après un vigoureux "Rule Bribania" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia" - cet hymne national qui affirme avec tant de fierté tannia de la grande-Bretagne:

"Never, never neverBritons will be slaves!"

(Britannie, commande aux vagues! Jamais, jamais les Britanniques
ne seront esclaves!)

Non, jamais ils n'auront été esclaves, et cela aura été notre chance, notre salut aussi, ce prodigieux sursaut des Britantre chance, notre salut aussi, ce prodigieux sursaut des Britanniques en 1940. Maintenant tout est changé, et les Russes, et les Américains s'y sont mis. Et maintenant, nous aussi. On les aura.

Route à l'ouest, puis, insensiblement, au nord. Du reste,il est difficile den être sûr, car tous les quarts d'heure environ, "l'amiral" hisse une petite colonne de pavillons de couleurs diverses, et tout le convoi vire à bâbord, ou à tribord, de quelque quinze degrés. Deux virages contraires, et on garde la même route. Deux virages dans le même sens, et on tourne.

Tout est ordonné pour déjouer au mieux les manoeuvres d'approche de sous-marins en plongée. Ceux-ci sont lents, il leur faut du temps pour se placer. Ils ne prennent pas le risque d'attaquer les convois de face, ils seraient trop vite repérés(les navires anglais ont tous le "sonar", détecteur par ultra-sons) et coulés. C'est pourquoi on met les transports de troupe en première ligne. Le porte-avions, au centre, est protégé contre une éventuelle attaque aérienne par les centaines de canons autiaériens qui l'entourent, à bord même des navires marchands, sans compter les siens et ceux de l'escorte. Les rôles, en cas d'attaque, de torpillage, sont parfaitement codifiés.

Tout est donc en ordre et j'ai même pris plaisir à coucher au grand air, sur un panneau de cale, à l'avant, protégé du vent par une pile de grands radeaux de sauvetage, bien arrimés, balancé par la houle, écoutant le vent qui parle fort dans les mâts et les haubans, et regardant, au-dessus, la pointe du grand mât, qui décrit des cercles dans un ciel noir constellé d'étoiles. Merveille... Pourquoi dormir...?

Le deuxième matin, je suis dans l'entrepont quand vers neuf

heures les sonneries d'alarme retentissent, prolongées, assourdissantes, et pendant que nous nous précipitons dans les escaliers, nous pouvons déjà entendre le fracas de la D.C.A. du
bord, répercuté dans la coque. Quand nous arrivons à nos postes
d'évacuation, c'est un rugissement gigantesque qui nous entoure:
toute la D.C.A. du convoi tire en même temps sur un grand quadrimoteur argenté qui vole peut-être à deux mille mètres, entouré
de méchants flocons noirs, et s'éloigne vers le sud. Allemand,
bien sûr: un Focke-Wulf Condor, le seul type d'avion allemand à
très grand rayon d'action. On nous dira par la suite que nous étions parvenus à la latitude de Bordeaux.

Dans le même temps, les ballons captifs que chaque navire porte sur sa plage arrière ont été treuillés rapidement à plusieurs centaines de mètres de hauteur. De conleur argent, ils sont visibles à la fois pour la D.C.A. et pour l'agresseur éventuel. Quinze câbles tendus dans un espace réduit, c'est relativement dissuasif pour l'attaque en rase-mottes, du moins; ça crée des couloirs facilitant les tirs de défense.

C'est fini: nous revoilà "entre nous", les manoeuvres en zigzag se poursuivent, mais progressivement, le soleil semble tourner plus vite qu'il ne devrait, et ... pas de doute, au bout
d'une paire d'heures, le convoi a parachevé un immense demicercle et a mis cap au sud. Qu'arrive-t-il? Les bruits courent. Il y aurait eu une flotille de sous-marins devant; avec
cet avion venu en reconnaissance, on a préféré renoncer à passer... Rumeurs? Comment savoir? A toute question, les rares
gradés visibles de l'équipage répondent avec politesse: -"Sorry,
"Sir, I don't know".

Vingt quatre heures ainsi: toute la nuit et toute la matinée suivante. Va-t-on se retrouver à Gibraltar ? Ou bien va-t-on tomber dans un piège savant ?

Enfin, dans l'après midi de ce jour-là, le convoi, à coups de signaux hissés aux grands mâts, effectue avec ensemble une longue manoeuvre nouvelle de changement de cap sans perdre sa formation, et se remet cap au nord.

Nous garderons ce cap quatre jours, sans incident ni rencon- tre. L'océan est grand... et heureusement il se calme... au point qu'un avion arrive à décoller du porte-avions, qui jusque-là tanguait et roulait trop pour entrer en action.

Un jour après le déjeuner, accoudé au bastingage, je vois soudain, au-dessous de moi, une nappe blanche flottant au vent, jetant à la mer, avec toutes les miettes et autres petits déchets d'une tablée des premières classes, les <u>menus</u> tapés à la machine et (je le revérifierai plus tard) portant en toutes lettres : "M.S. Empire Pride - tel jour - Lunch" !! Incohérence lettres : "M.S. Empire Pride - tel jour - Lunch" !! Incohérence lettres : "M.S. Empire Pride - tel jour - Lunch" !! Incohérence mais ça, c'est le travail des boys indiens, à qui on a dû apprendre leur boulot une fois pour toutes avant la guerre, sans prendre leur boulot une fois po

Au septième jour, nous voyons au loin des fumées (notre convoi, entièrement diésélisé, n'en faisait aucune), des navires voi, entièrement diésélisé, n'en faisait aucune), des navires voi, entièrement diésélisé, n'en faisait aucune), des navires voi, entièrement d'autres navires, d'autres encore, et encore et sur l'horizon, d'autres navires, d'autres encore, et encore et sur l'horizon n'est qu'une ligne continue de cargos qui marencore, l'horizon n'est qu'une ligne continue de cargos qu'une l'autres en cargos qu'une l'aut

Nous virons nous-mêmes à l'est en vue de ces super-convois, marchant à l'écart; notre allure est double de la leur. Dans la soirée nous les perdons de vue sur l'arrière.

Le lendemain, nouvelle rencontre: un hydravion Sunderland, bimoteur, sorte de Saint Bernard veillant au large des côtes britanniques: la terre n'est sans doute plus très loin. Dans la journée, des mouettes nous atteignent et nous font cortège, sous un ciel lourd: ça se confirme.

Enfin, le 9ème jour, nous faisons route au sud, en vue de terres basses; la mer devient comme un lac gris, les navires se rangent en deux files, l'escorte nous quitte, puis la file voisine qui vire à bâbord, sans doute vers un port d'Ecosse, ce pendant que nous poursuivons à la file indienne; on sent le bercail. On laisse à tribord une grande île, Anglesey; puis nous passons près de plusieurs hautes structures en pilotis, émergeant, inanimées, en pleine mer. Dans l'après-midi nous entrons dans l'embouchure de la Mersey, et l'Empire Pride accoste, lentement, au ponton de la Cunard Line, la rivale n°1 de toujours de notre Transat, dont le dernier-né, la queen Mary de 80000 tonnes, a pris et repris avant 39 le Ruban Bleu de la traversée de l'Atlantique Nord à notre Normandie.

Habib et moi, accoudés au bastingage une dernière fois pendant le long débarquement des contingents britanniques qui vient en premier, nous échangeons nos impressions, presque indicibles: arriver ici après tout ce temps d'impuissance, puis d'effort tendu, c'est quelquechose d'inexprimable. A travers nos parcours si différents, nous communions en pensée, pénétrés pareillement par l'éblouissement de ce moment, point final issu d'un si long rêve éveillé où les vraies et simples images manquaient. Et les voici: d'un côté, des pontons et de grands hangars le long d'un quai; et de l'autre, à travers la largeur d'un fleuve gris, des légions de maisonnettes en brique sombre, avec des toits d'ardosses et de petites cheminées, serréss les unes contre les autres comme autant de moutons sous la pluie.

+++

Notre petit groupe débarque en dernier, après l'interrogatoire de chacun dans un petit salon où officie un aimable fonctionnaire de l'Immigration; on se dit ouf ! Ça y est. Nous voilà libres. Lourde erreur...

On nous amène en car à une espèce d'hospice, où des dames d'oeuvres nous font dîner; puis train de nuit (assis) de Liverpool à Londres, avec accompagnateur... On dort peu: inconfort ? excitation ?

Au petit matin, Londres. On nous regroupe sur le quai, où au milieu de la bousculade ordinaire d'une foule pressée, nous sommes pris en charge par une escorte militaire courtoise, mais bien armée, pour sortir de la gare et monter dans un bus à étage, réservé. C'est compréhensible, mais un peu gênant. Les gens qui nous croisent nous jettent au passage un coup d'oeil sans aménité. En uniforme militaire mais sans insignes régimentaires ni d'aucune sorte, que pouvons-nous être à leurs yeux, pour être ainsi gardés de près ? Des soldats condamnés en conseil de guerre, peut-être ?

Traversée de Londres par un superbe soleil levant; je reconnais les grands monuments, les places, les rues du centre,
(les monuments sont entourés d'empilements de sacs de sable),
on traverse la Tamise et on arrive à une sorte de prison, un
établissement entouré de hauts murs. Débarquement dans la cour,
sac de troupe à la main.

Un policeman, très grand (toujours!), encore grandi par le casque bleu surélevé caractéristique, fait les cent pas.

A cet instant, toutes les sirènes de Londres se mettent à mugir en même temps, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je vois des dizaines de ballons captifs filant en silence à une grande hauteur, pour s'y balancer au bout de leurs câbles. Je dis des dizaines, c'est ce qu'on voit d'ici, mais

si je pouvais voir tout le ciel de Londres, ce seraient bien évidemment des centaines, ou davantage. Le spectacle est... captivant.

J'interpelle le "bobby" (1):

-"Pardon me, Sir, is this an exercise ?"

Il me regarde de haut en bas et me répond, imperturbable:

-"No Sir. We have had plenty of exerise."

Je suis bien en Angleterre. Hourra! (2)

----8-----

Note sur l'état de la guerre sous-marine en Mars Avril 1943

Sur les 15 millions de tonnes de navires marchands alliés et et neutres coulés en six ans par l'action ennemie, <u>plus d'un</u> million furent coulées entre Mars et Juin 1943, dont 978000 dans le seul Atlantique Nord. Avec une moyenne de 10000 tonnes par navire, cela représenterait la perte de plus d'un navire par jour dans cette période.

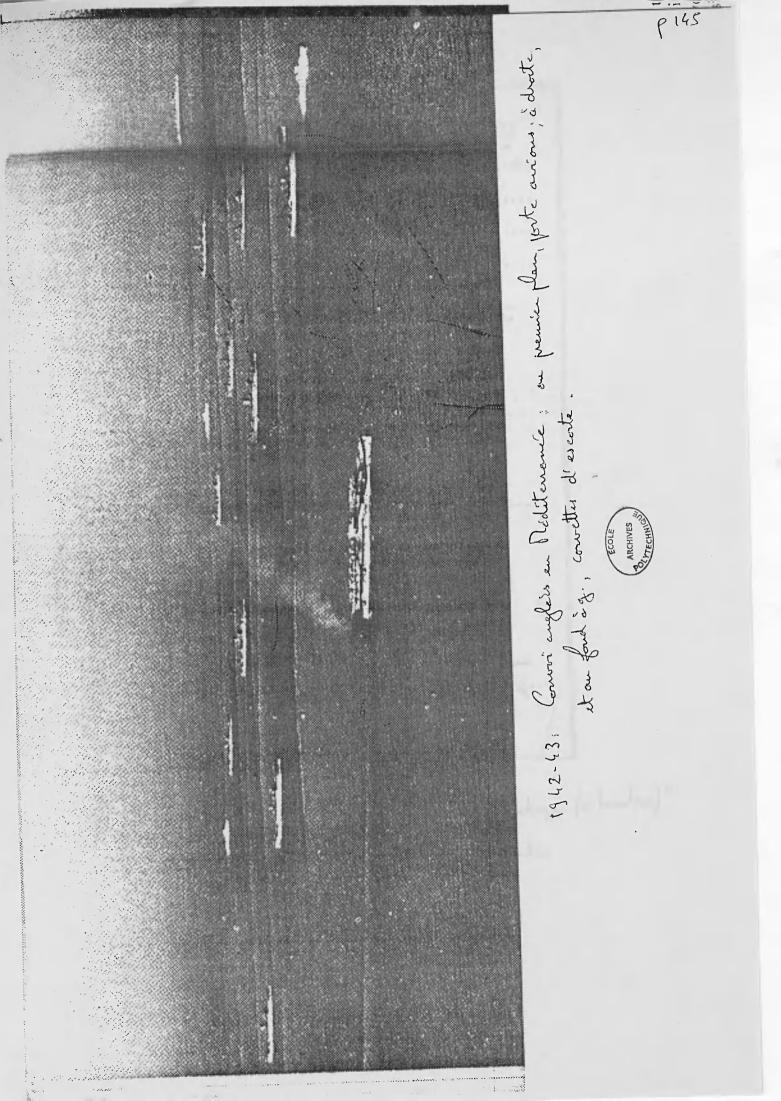
Dans le seul mois de Mars 43, les Allemands coulèrent plus de 500.000 tonnes: c'est le pire mois des six années de guerre. En avril, ils en coulèrent encore 250.000.

Mais dans ce trimestre les Alliés cœulaient de leur côté 84 sous-marins, dont 40 en avril -sur le total de 780 que l'Allemagne perdit en six ans.

(Source: Mémoires de Guerre de Churchill, tome IV).

<sup>(1)</sup> Nom familier des agents de police anglais

<sup>(2)</sup> C'était le 8 avril 1943 - quatre vingt seize jours depuis la France, et exactement cent depuis Lymn.



Autorisation de déborquer en Grande Bretaque (à Londres)!"

sous condition de se présenter aux autorités

des Forces Françaises Libres



Soldat de 2º Classe Matricule 55530 (18 Mai 1943)



Aspirant, début join 1943, près de Piccadilly Circus (avec des fraises dans un journal)